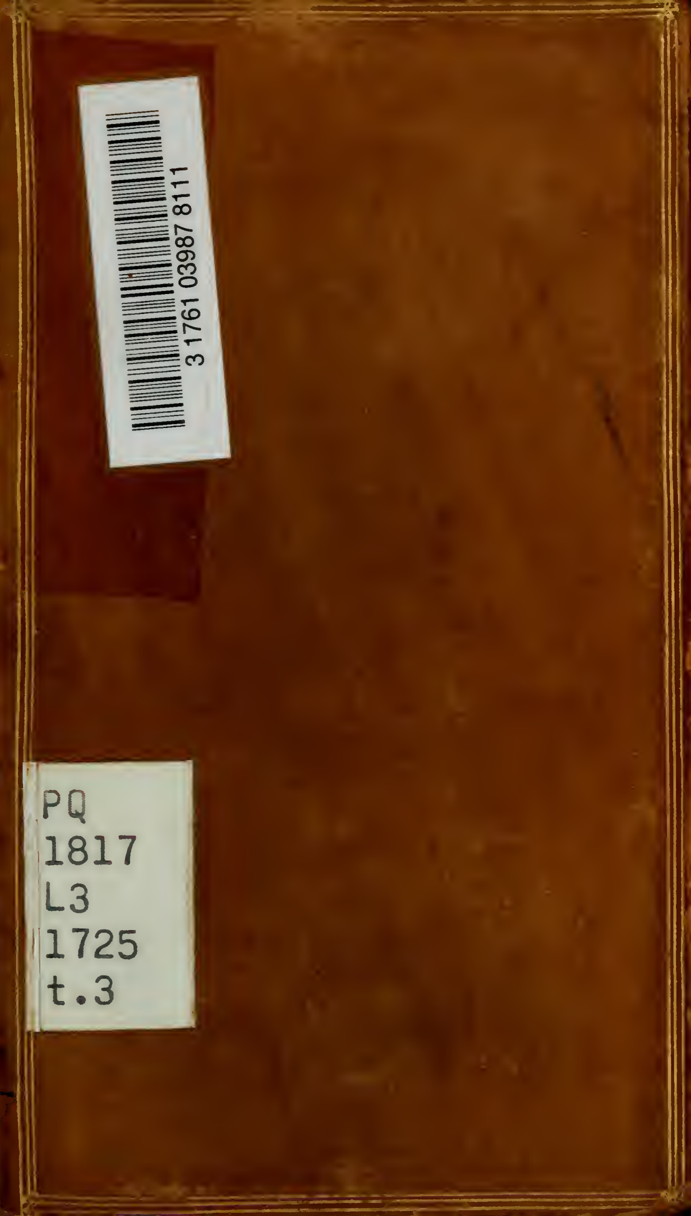

3 1761 03987 8111
PQ
1817
L3
1725
t.3





RECUEIL DE PIECES GALANTES,

EN PROSE ET EN VERS,

DE

MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE,

ET DE

MONSIEUR PELISSON,

Augmenté de plusieurs Piéces nouvelles de divers Auteurs.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIÉME.



A TREVOUX,

DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

PORTRAIT D'IRIS.

DE l'objet le plus beau qui ſoit en la
Nature,
De mon incomparable Iris,
Et de ſes charmes qui m'ont pris,
J'entreprens de tracer une vive peinture.
Amour, mon aimable vainqueur,
Du plus beau de tes feux vient échauffer ma
veine,
Et dépeint dans mes Vers cette belle inhumaine,
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon
cœur.

Sa taille noble, riche & belle,
Et qui n'eſt point d'une mortelle,
Se fait craindre d'abord & reſpecter de tous;
Mais de ſon geſte aiſé la grace naturelle
A quelque choſe de ſi doux,
Que l'Amour auſſi-tôt fait reſſentir ſes coups,
Et ſe joint au reſpect que l'on avoit pour elle.
Ses cheveux longs & noirs, luiſans & déliez,
Par boucles répandus, & galamment liez,
Ombrageant doucement la fraîcheur de ſa
joue:
Là, de Jeux, de Ris & d'Amours

Un essein folâtre se jouë,
Et dedans leurs anneaux fait mille jolis tours.
Son teint n'est que de lys & de roses merveilles,
Où ces mêmes Amours ainsi que des Abeilles
Succent un miel délicieux
Reservé seulement pour la bouche des Dieux.

Ses yeux grands, doux & noirs ne se peuvent décrire,
Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en soûpire,
Qui mourroit accablé d'amour & de plaisir,
S'il ne se soulageoit du moins par un soûpir.

Qu'on aime à ressentir les beaux feux qu'ils allument,
Lorsque par leur presence ils charment tous nos sens!
Mais, helas! dès qu'ils sont absens,
Que le pauvre cœur qu'ils consument
Eprouve que ces feux sont cruels & cuisans!

Sa bouche petite & vermeille
Est d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal,
Ni les Rubis ni le Corail
N'ont point une couleur pareille,
Aussi, comme on le peut juger,
La Nature judicieuse
La fit ainsi petite afin de ménager

Une

Une couleur si précieuse.

Alors qu'elle s'ouvre en riant,
On voit deux beaux filets de perles d'Orient
Egales, blanches & lustrées,
Et dont l'œil avare est épris;
Elles sont, il est vrai, petites & carrées,
Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix.
Pour vous trop injustes oreilles,
Qui méprisez d'oüir le recit de mes maux,
Bien que vous possediez des beautez non-pareilles,
Sans mélange d'aucuns défauts;
Puis qu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cause de tous mes malheurs,
Vous n'entendrez point vos loüanges,
Que vous n'écoutiez mes douleurs.

Sa gorge où le desir s'égare,
En deux petits monts se sépare,
L'un de l'autre assez éloignez,
Un importun voile les cache,
Qu'ils repoussent comme indignez
D'une contrainte qui les fâche.

Ses bras ronds, fermes & polis
Font honte à la blancheur du lys,
Ses mains sont plus blanches encore,

Si ce n'eſt toutefois
Que vers le petit bout des doigts
Un peu de rouge les colore,
Telles les a la jeune Aurore,
Quand de couleur de roſe elle peint le Levant,
Ou bien quand au matin ſur le rivage more
Elle les lave en ſe levant.

Je ſçai bien que ſes mains ſont un peu larroneſſes,
Et que pour dérober des cœurs
Elles ont d'étranges adreſſes;
Qu'elles n'attendent point que l'on regarde ailleurs,
Pour faire leurs tours de ſoupleſſes;
Mais pour s'en garantir tous ſoins ſont ſuperflus,
Et quel moyen de s'en deffendre?
Lorſque l'on a les yeux deſſus,
C'eſt lors qu'elles ſçavent mieux prendre.

Pour les autres beautez dont Iris eſt pourvûë,
Et qui compoſent ſon beau corps,
Ce ſont des precieux treſors,
Qu'elle tient cachez à la vûë,
Avec le même ſoin, que ſous ſes beaux habits
La terre cache les rubis,
L'or & les diamans pour qui l'on l'importune,

Que

Que ſans beaucoup de peine on ne peut enlever,
Mais auſſi qui font la fortune
De celui qui les peut trouver.

De toutes les beautez cet illuſtre modéle,
Ce chef-d'œuvre achevé de la Terre & des Cieux,
Eſt le riche Palais d'une ame encore plus belle,
Mais d'une ame ſemblable aux Dieux,
D'une ame toute de lumiere,
Qui connoît toute choſe, & ſçait tout enflamer,
Et dont le ſeul défaut eſt d'être un peu trop fiere,
Et de ne ſçavoir pas aimer.

Si vous êtes jaloux, grands Dieux! de votre gloire,
Ne ſouffrez plus en elle une tache ſi noire?
Qui gâte vos mains l'œuvre le plus parfait,
Qu'Iris ceſſe d'être inhumaine,
Et pour rendre accompli ce que vous avez fait,
Rendez-la ſenſible à ma peine.

Voilà de mon Iris la charmante peinture,
Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau,
Puis qu'enfin je lui fais injure,

Et que l'Original eſt mille fois plus beau.
Il reſte maintenant qu'à ce riche Tableau,
Je faſſe une digne bordure:
Ma Muſe, prenons le cizeau.

Autour de ce Portrait, il faut que tu t'aprêtes
A tailler en relief d'un art induſtrieux,
Sur le bois d'un Mirthe amoureux,
De cet objet vainqueur les illuſtres conquêtes.
Ici la priſe de Tirſis,
Et là celle du beau Silvandre,
Ici la défaite d'Alcandre,
Et là l'embraſement du malheureux Liſis,
Dont le cœur fut reduit en cendre.

Enfin ſur un char de victoire,
Repreſentons Iris éclatante de gloire,
Qui mene après elle enchaînez
Une troupe d'Amans que ces beaux yeux captivent,
Qui tous de roſes couronnez,
Chantent ſes beautez & la ſuivent;
Qui loin de regretter leurs cheres libertez,
Ne voudroient pas changer avec des Diadêmes
Les aimables liens dont ils ſont arrêtez,
Et dont ils ſont plus fiers de ſe voir garotez,
Que s'ils étoient vainqueurs eux-mêmes
De toutes les autres beautez.

Je

Je ne crois pas être blâmable,
Si plein d'un noble orguëil, & de mon rang jaloux,
Je marche le premier de tous
Parmi cette troupe honorable.
Tous ses Amans sont courageux,
Galans, liberaux, genereux,
Et je sçai que je vaut moins qu'eux,
Mais alors que l'amour range ceux de sa suite,
Ce n'est pas selon le merite,
Mais selon qu'ils sont amoureux.

++++++++++++:+++++++++++++++

RONDEAU.

FAire la froide en apparence,
Après m'avoir donné licence
De toucher jusqu'à vos genoux!
Refuser un plaisir si doux
A ma longue perseverance,
Quittez-là cette indifference,
Pour me contenter laissez-vous
Faire.

Ha! l'importune resistance!
Gardez de faire penitence,
Amour se doit mettre en courroux,
Puisqu'au lieu de souffrir ses coups
Vous m'empêchez quand je le pense
Faire.

✕++++++✕✕✕+++++++++++++++++

STANCES IRREGULIERES.

SI vous croyez que ma conſtance
Ne puiſſe jamais vous toucher,
Philis, n'abuſez plus de ma perſeverance,
Et ſçachez que le tems m'eſt cher.

Sondez bien votre cœur ſur ce qu'il pourra faire,
Voyez s'il peut ou non appaiſer mes douleurs;
Après cet examen, ſi je puis vous plaire,
Permettez-moi de me pourvoir ailleurs.

Le foible eſpoir qui m'entretient
M'a fait, juſques-ici ſurmonter ma ſouffrance;
Mais dans une telle eſperance
Le tems ſe paſſe & la mort vient.

Ainſi mes jeunes ans pourroient s'évanoüir
Dans des attentes vaines,
Et je n'aurois après pour tout fruit de mes peines
Que la perte du tems dont je devois joüir.

Quand je parle d'être volage,
Je ſçai que vous avez l'orguëil
De croire que d'un coup d'œil

Vous m'obligerez bien à changer de langage.

L'autorité pourtant eſt une foible amorce
Pour vous aſſûrer de mon cœur,
L'on n'a rien de lui par la force,
Et l'on a tout par la douceur.

Peut-être, direz-vous, qu'il aille ſur ſa foi,
Qu'à la quête d'un autre en vain il ſe travaille,
Comme il n'en eſt pas qui me vaille,
Il reviendra toûjours à moi.

Vous n'êtes pas une beauté commune,
Chacun le ſçait, mais ſans vous offenſer,
Il s'en pourroit encore tronver quelqu'une,
Dont en cas de beſoin l'on pourroit ſe paſſer.

Enfin, Philis, la longueur me déplaît,
Sans remettre à votre ordinaire,
Voyez ſi juſtement je ſerois votre fait,
Comme vous ſeriez mon affaire.

Ne perdons plus le tems en diſcours ſuperflus;
Conſultez-vous bien, & pour cauſe,
Car pour déterminer la choſe,
Je ne puis vous donner qu'une heure tout au plus.

·+++++×+++++++++×:+++++++++++++++·

PREMIERE ELEGIE.

JE ſçai bien que le Ciel ne m'a point fait pour vous,
Cependant je vous aime, & les deſtins jaloux
Du bon ordre qui veut que tout ſoit en ſa place,
M'ont refuſé la force & m'ont donné l'audace;
Je me ſuis emporté juſqu'à vous l'avoüer,
Contre un plus bel écuëil on ne peut échoüer,
Je connois ma foibleſſe, & je connois vos charmes,
Je ſçai combien le coup eſt indigne des armes,
Combien ma paſſion profane vos appas,
Et que les fers que j'ai ne m'appartiennent pas.

Je voulois reſiſter, mais dans cette ſurpriſe
Il ne fut pas en moi de peſer l'entrepriſe,
Ni de regler alors que je vous apperçûs,
Ce qu'il falloit penſer & faire là-deſſus.

J'étois libre à la Cour au tems que vous y vintes,
Depuis, en quels détours & dans quels labyrintes
Ne me ſuis-je ſenti moi-même m'égarer,
Sans que moi-même enfin je m'en ſois pû tirer?

Il eſt vrai que jamais les Cieux & la Nature
N'ont ſi bien rencontré dans une creature :
Vous êtes belle au point qu'on ne peut l'exprimer,
Et parmi ce qu'on voit de plus propre à charmer,
Il ſemble que vous ſeule attiriez la tendreſſe,
Et que de toutes parts à vous ſeul on s'adreſſe.
Quelle doit être, ô Dieux ! celle que vous ſuivez,
A juger de ces traits par ceux que vous avez?
Une gloire va loin qui devance la vôtre,
Vous puis-je imaginer à la ſuite d'une autre?
Ha ! ſans doute, que c'eſt la mere des Amours,
De ſa propre lumiere elle fait les beaux jours;
L'exceſſive clarté qui brille derriere elle
Ne peut diminuer ſa ſplendeur immortelle,
Et je me ſens forcé par un objet ſi doux
A loüer des attraits qui ne ſont pas à vous.
Ce qu'on fait rarement devant celle qu'on aime,
En récompenſe auſſi c'eſt un honneur extrême,
Et pour votre merite, & pour ma paſſion,
Qu'un tel ſujet ne ſoit qu'une digreſſion :
A l'égard d'un Amant c'eſt pourtant une faute,
Et pour vous redonner l'encens que je vous ôte,
Ne puis-je atteindre aux traits d'un viſage achevé,

Vrai modéle où pas un n'est encore arrivé ?
Ce teint, ces cheveux blonds, ce parler, ce
sourire,
Charmes à ressentir, & non pas à décrire ?
L'éclat imperieux de ces divins regards
Propres à renverser le trône des Césars,
Ne puis-je l'exprimer non plus que me défendre,
D'un chef-d'œuvre adorable où l'amour, quoique tendre,
A si mal toutefois ménagé la langueur,
Que tout est dans les yeux, & rien dedans le cœur :
Ces yeux ont mis le feu par toute l'Austrasie,
Qui pour votre naissance avoit été choisie,
Ce climat de vos loix ne s'est point affranchi,
Et jusques à ses Dieux toute chose a fléchi :
N'aviez vous pas sur eux étendu vos conquêtes,
Avant que de venir mettre un joug sur nos têtes ?
Il est bien juste aussi qu'un triomphe si doux
Commence par les Dieux & finisse par nous.
Je veux vous l'avoüer, souvent la calomnie
Attaque les beautez du côté du genie ;
C'étoit-là votre foible, au moins je l'esperois,
Et que par cet endroit je vous échaperois,
Cherchant à me sauver dans ce desavantage
Comme sur une planche offerte à mon naufrage :
Mais

Mais en vous, le dedans eſt digne du dehors,
Et j'ai trouvé l'eſprit auſſi beau que le corps;
Une droite raiſon, un jugement ſolide,
Et dans un cœur honnête où l'équité préſide,
Des ſentimens ſi fins, tendres & délicats,
Qu'on vous croiroit aimer ceux dont vous faites cas.
Helas, que de rivaux ! ma meilleure fortune
Eſt d'avoir quelque part à la chaîne commune,
Et c'eſt ma deſtinée entre ces malheureux
De ſouffrir ſans me plaindre, & de ſouffrir plus qu'eux;
Oüi, plus qu'eux, & ſçachez que vous êtes coupable,
Si vous en avez crû quelque autre plus capable:
Quelqu'autre n'a point tant de conſtance & de foi,
Mais ce quelqu'autre-là vous l'aimez plus que moi.
Le reproche eſt leger dont ma plainte eſt ſuivie,
Et tel de vos Amans, à qui je porte envie,
Peut-être plus aimé, quoique moins amoureux,
Et n'en être pourtant de guére plus heureux.
Ces gens remplis d'un art qui leur eſt neceſſaire,
N'auront

N'auront point avec vous de procedé ſincere ;
Vous conteront leur peine , & vous la diront tous ,
Autant pour être oüis des autres que de vous ;
Ou vous en feront voir davantage peut-être,
Qu'en effet vos beaux yeux chez eux n'en ont fait naître :
Mais celui qui vous parle & qui ſemble interdit,
Vous étale ſon cœur, & ſent tout ce qu'il dit.

AVANTURE
D'un Moineau & d'une Tourterelle.

UN Moineau des plus emportez
Se pâma l'autre jour pour les rares beautez
D'une affligée & tendre Tourterelle ;
Mais elle répondit à ce tranſport preſſant
D'un air mélancolique, amoureux, languiſſant,
Je ne ſuis point une infidéle,
J'ai perdu mon unique amour,
Je n'en puis jamais ſouffrir d'autre,
Moineau, je mépriſe le vôtre,
Autant que j'abhorre le jour.

Avis

Avis à la Tourterelle.

J'Ai pitié de la Tourterelle,
Qui méprise un Moineau pâmé;
Quand sa compagne est infidéle
Le Moineau devroit être aimé.
Si la mort vous l'avoit ravie,
Il faudroit la pleurer, gemir toute sa vie,
Et ne souffrir jamais une nouvelle amour;
Mais quand cette compagne est ingrate & legere,
Quand son absence est volontaire,
Il faut la quitter à son tour,
Aux ardeurs des Moineaux promptement satisfaire,
Et benir en chantant la lumiere du jour.
Croyez-moi, charmante Bergere.
Voici pour les Oiseaux un avis salutaire.

II. ELEGIE.

QU'Amour a de plaisir dans son aimable empire,
Il sçait rendre content, même quand on soûpire:

Depuis

Depuis que vos beaux yeux l'on rendu mon
vainqueur,
Mille charmes ſecrets l'ont ſuivi dans mon
cœur.
Que je lui ſçai bon gré de ſa prompte vic-
toire!
En me chargeant de fers, il me comble de
gloire,
D'un agreable eſpoir il flate les deſirs,
Pour un mal qui n'eſt rien, il donne cent plai-
ſirs;
Souvent il adoucit l'amertume des larmes:
Il mêle à tous nos maux mille inviſibles char-
mes:
On ne ſçait point aimer quand on craint ſon
tourment,
Et c'eſt pour être heureux que je veux être
Amant.
Quelque accablé qu'on ſoit, un ſigne, une
parole
Suſpend les déplaiſirs, les charmes les conſole:
Malgré tous ſes ennuis & tous ſes maux ſouf-
ferts,
On n'a point de plaiſirs ſi ce n'eſt dans ſes fers,
Quelque profond reſpect que la raiſon m'or-
donne,
Quand je ſuis près de vous mon ame m'aban-
donne,
Et voyant qu'il n'eſt rien de ſi beau ſous les
Cieux,
Pour

Pour vous mieux admirer vient toute dans mes yeux,
Quand je ne vous vois plus, un quart d'heure d'abſence
Fait ſouffrir à mon cœur un ſiecle de ſouffrance;
J'accuſe vos rigueurs, je déplore mon ſort,
Et m'éloigner de vous, c'eſt aller à la mort:
Mais dès que mon bonheur veut que je vous revoye,
Je ne puis exprimer ni retenir ma joye:
Elle éclate & mon cœur en un ſi doux moment
Ne ſe reſouvient plus de ſon cruel tourment:
Plein d'une émotion douce, ſenſible, aimable,
Il ſe fait à ſoi-même un plaiſir incroyable:
A force de ſonger aux plaiſirs les plus doux,
Enchanté comme il eſt, il croit les avoir tous,
Et penſer les ſentir, parce qu'il les deſire,
Il ſe flate, il ſe pâme, il ſemble qu'il expire:
Mais faut-il, belle Iris, que vos divins appas
Cauſent tant de plaiſirs que vous ne goûtez pas?
Si l'Amour eſt ſi doux, aimez ce qui vous aime,
Ne vous refuſez pas cette douceur extrême,
Que le feu de vos yeux qui paſſe dans mon cœur,
Repaſſe dans le vôtre avec la même ardeur,
Ah! ne reſiſtez point à cette ardeur ſi belle?
Il

Il n'est rien de si pur ni de si charmant qu'elle,
Et ne croirez vous pas un feu si glorieux
Digne de votre cœur, puisqu'il vient de vos yeux.
Quoi! mon zele aujourd'hui pourroit-il vous déplaire ?
Quand je brûle d'amour brûlez-vous de colere ?
Croyez-moi, s'il n'alloit que de mon interêt,
Je serois plus soûmis que tout autre ne l'est;
Mais aussi, belle Iris, quand il y va du vôtre,
Ah ! souffrez que je sois plus hardi que tout autre;
Il n'est peine, il n'est rien dont je ne vienne à bout,
J'aime & je vous le dis, en un mot j'ose tout;
J'aspire à vous servir, & c'est la noble envie
Qui m'engage à l'amour & qui vous y convie;
Et si mes tendres vœux semblent interessez,
L'interêt est si beau qu'il les excuse assez.
Doux charme de nos cœurs, cher auteur de ma peine,
Amour, qui la connoît, vole vers l'inhumaine,
Pour entrer dans son cœur, sors un moment du mien,
Fais-lui mon mal si beau qu'elle en fasse le sien;
Mais sur tout, adoucis son injuste colere,
Sçache-lui plaire enfin si j'ai sçû lui déplaire:

Seul tu l'as irrité, & ſeul entre les Dieux
Tu me peux déſormais rendre moins odieux :
Il y va de ta gloire, il y va de la mienne,
Et pour dire encore plus, il y va de la ſienne.

++++x+++++++:+++++++++++++

III. ELEGIE.

POurquoi me preſſez-vous, curieuſe Silvie :
De vous nommer l'objet dont mon ame eſt ravie ?
Penſez-vous que le ſort pour moi ſi rigoureux
Ait encore entrepris de me rendre amoureux,
Et que pour achever ma mauvaiſe fortune,
Il ait mis dans mon cœur une flame importune ?
Comment, d'un ſi grand mal vous puis-je être ſuſpect ?
N'eſt-ce point que mes yeux ont manqué de reſpect ?
Quelqu'un de mes regards vous a-t-il fait entendre
Qu'un feu trop violent me reduiſoit en cendre ?
J'ai donc par tant de ſoin eſſayé vainement
De cacher en tous lieux cet aimable tourment :
Je ne le cele point, j'ai perdu ma franchiſe,
Vous l'avez deviné, que cela vous ſuffiſe,
D'une

D'une jeune beauté j'ai senti le pouvoir,
De grace, après cela que pensez-vous sçavoir ?
Qui vous fait tant chercher le nom de cette Belle ?
Si je vous le disois, helas ! que diroit-elle ?
Je verrois sa douceur se tourner en courroux,
Et j'aurois grand sujet de me plaindre de vous.
Ha ! pour vous contenter je crains trop sa colere,
Et vous me blâmeriez si j'osois lui déplaire :
Sans doute au même tems votre ame changeroit,
Et loin de me deffendre elle m'accuseroit.
Laissez-moi donc aimer sans vous dire qui j'aime,
Dieux ! ne craignez-vous point que ce ne soit vous-même ?
Vous de qui les appas sçavent tout émouvoir,
Vous que sans être épris l'on n'a jamais pû voir :
Un ordre imperieux de la bouche que j'aime
A bien sçû me resoudre à me trahir moimême :
Quel respect si profond peut au mien s'égaler ?
Cent fois je me suis tû quand il falloit parler,
Et le même respect par un effet contraire
Ma forcé de parler quand je voulois me taire.
Cher & divin objet, quittez votre rigueur,

Un

Un vaincu doit toûjours avoüer ſon vainqueur :
C'eſt agir lâchement & lui ravir ſa gloire,
Que de lui refuſer l'aveu de ſa victoire ;
Quand je dis que vos yeux m'ont rangé ſous vos loix,
Je rends à ces vainqueurs l'hommage que je dois :
Un injuſte reſpect m'empêchoit de le dire,
Mais je n'ai pû trahir les droits de leur Empire,
Et preſſé d'un devoir & plus juſte & plus doux,
J'ai reconnu les fers que je tenois de vous :
Quoi ! par un tel aveu j'ai donc pû vous déplaire,
Et l'encens aujourd'hui met les Dieux en colere !
Beaux yeux, s'il eſt ainſi, j'en accuſe mon ſort.
Et s'il m'en faut punir je conſens à ma mort.
Ainſi, diſoit Tirſis, le feu qui le dévore,
Et l'amour en ſes yeux ſembloit le dire encore ;
Il n'eût jamais fini, ſi pour le contenter
La belle plus long-tems eût daigné l'écouter.

IV. ELEGIE.

DECLARATION D'AMOUR.

CAliſte, je ſçai bien que je vai me détruire,
Et que ma paſſion trop portée à me nuire,
Faiſant ſur mon devoir ce temeraire effort,
Dans l'eſpoir de guerir, me conduit à la mort,
Qu'oſant vous déclarer le mal qui me poſſede,
Je vai chercher ma perte en cherchant du remede :
Mais dûſſai-je ſoudain expirer devant vous,
N'obtenir que mépris, que haine & que courroux,
Et voir s'il ſe peut autant impitoyable,
Que je ſouhaiterois de vous voir favorable :
Il faut dans mon tourment ou mourir ou parler,
Puis-je cacher un feu dont on me voit brûler ?
Je vous aime, Caliſte, & j'oſe vous le dire,
C'eſt aſſez, ce me ſemble, exprimer mon martyre,
Puiſque l'aveuglement, qui m'ôte le reſpect,
Vous défend de tenir cet aveu pour ſuſpect :

Auſſi

Aussi dans mes douleurs esperer me contraindre,
Esperer me ravir la douceur de me plaindre :
Assez & trop long-tems je l'ai voulu tenter,
Mais qui n'espere rien ne doit rien redouter.
Ce Tyran qu'en mon cœur vos appas firent naître,
Malgré ma résistance est devenu mon maître :
En le voulant dompter, lui-même m'a dompté,
Et s'est rendu plus fort, plus j'avois resisté.
Depuis de vos beaux yeux les puissantes amorces
Toûjours dans ma foiblesse augmenterent leurs forces,
Et voyant que mon cœur les vouloit seconder,
Enfin je sucombai ne voulant pas ceder.
Caliste, dès ce tems je languis dans vos chaînes,
Mes yeux incontinent vous conterent mes peines,
Et mes vives douleurs s'y peignirent si bien,
Qu'en vain vous me direz que vous n'en vîte rien.
Mais comme ma raison condamnant cette flâme,
N'avoit pas tout-à-fait abandonné mon ame,
D'abord je reprimai leur langage indiscret,
Je voulus les contraindre à garder le secret :
Et

Et comme inceſſamment leur diſcours temeraire
Malgré tous mes efforts tâchoit de vous déplaire,
Pour les en empêcher j'aimai mieux me bannir,
Ou plûtôt dans la fuite avec eux me punir.
J'allai donc en des lieux à moi ſeul acceſſibles,
Choiſir pour ſoûpirer des témois inſenſibles :
Dans ces deſerts affreux, au fort de mes tourmens
Ces bois ſe ſont émûs de mes gimiſſemens.
Leurs mornes Déïtez quittant leurs ſolitudes,
Ont daigné prendre part à mes inquietudes,
Et mille fois Echo dans mon triſte entretien,
Pour ſoûpirer mon mal a negligé le ſien.
Mais je trouve qu'enfin ma peine eſt incurable,
Que ce remede eſt rude & bien peu profitable,
Et je veux eſperer qu'il me ſera plus doux,
Puis qu'il me faut mourir, de mourir près de vous,
Après m'être ſervi de mes plus fortes armes,
Que ma flâme n'a pû s'éteindre par mes larmes,
Ma raiſon m'abandonne, & mon cœur eſt contraint
De vous montrer le trait dont il ſe ſent atteint.
Revoyez-le, Caliſte, il revient pour vous dire,
Qu'il

Qu'il ſoûpire pour vous,ou plûtôt qu'il expire:
Dans ſa rebellion , il veut , l'audacieux,
Que ma bouche vous parle auſſi-bien que mes yeux :
Vous l'avez écoutée après ſon inſolence ,
Je mets en vos bontez mon unique eſperance:
Car mon eſprit n'eſt point tellement dereglé,
Que je ne ſçache bien que je ſuis aveuglé ;
Que la Nature ingrate , & la Fortune avare
M'ont toûjours regardé d'un œil triſte & barbare ,
Et ne m'ont point orné de ces rares tréſors,
Qui parent un eſprit & font aimer un corps.
Caliſte , cependant par une audace inſigne,
J'oſe brûler pour vous en étant ſi peu digne ;
Même , le puis-je dire , en ma temerité
J'oſe encore eſperer de ma fidelité :
Ma paſſion me flatte & me veut faire croire,
Qu'on peut vous adorer ſans ternir votre gloire ,
Puiſque même les Dieux du plus vil des mortels
N'ont jamais dédaigné d'accepter des Autels:
Recevez donc les miens & ſoyez aſſûrée
Que vous ferez aſſez , ſouffrant d'être adorée :
C'eſt l'unique bonheur que je veux obtenir.
Qu'ai-je dit ? C'en eſt trop, vous me devez punir :
Mais ſi pour vous venger & pour me ſatisfaire ,

Vous ſouhaitez ſçavoir ce que vous devez
faire ,
Declarez ſeulement que vous ſouffrez mes feux
Mon amour auſſi-tôt ſecondera vos vœux.
Dans l'attente de voir ma flâme ſoulagée,
Je vai mourir de joye, & vous ſerez vengée :
Et moi,je trouverai dans cet heureux moment
Mon unique bonheur avec mon châtiment.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣:✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

V. ELEGIE.

SUR LA VIOLENCE D'UNE PASSION.

JEune merveille à qui mes deſtinées
Ont conſacré mes plus belles années,
A qui malgré ma cruelle priſon ,
Malgré mes maux & malgré ma raiſon,
Qui me fait voir ma perte manifeſte ,
J'en veux encor conſacrer tout le reſte ,
Sans que jamais ni rigueur ni mépris
Puiſſent m'ôter le deſſein que j'ai pris :
Beauté fatale au repos de ma vie ,
Si par vos yeux ma liberté ravie ,
Ne vous coûta qu'un ſeul de leurs regards,
Et ſi depuis bravant tous les hazards
Que j'ai prévûs dans mon ſort déplorable,
J'ai

J'ai mieux aimé me rendre miſerable,
Et vous aimant ſouffrir mille trépas,
Que vivre heureux, & ne vous aimer pas :
Par tant de maux, de tourmens & de peines,
Si conſtamment ſoufferts dedans vos chaînes,
Prêtez l'oreille à ma mourante voix,
Si vous voulez, pour cette ſeule fois.
Mais pour m'aider à plaindre mon martyre,
Lâchez un peu mes fers : que je reſpire.
Las ! que vous ſert de vouloir que mon cœur
Soit accablé deſſous leur peſanteur ?
A-t'il conçû quelque penſer rebelle,
Ou fait deſſein de vous être infidéle ?
Dans la rigueur des maux que j'ai ſoufferts
Ai-je par fois murmuré dans vos fers ?
A quel deſſein ces chaînes differentes
Par tant de nœuds ſont encor plus preſſantes ?
Si quelquefois j'oſe les repouſſer,
C'eſt pour me plaindre, & non pour les forcer.
Je n'ai jamais haï ma ſervitude ;
Même au plus fort de mon inquietude,
Je ne dis point qu'elle me fait mourir :
Mais je me plains qu'on ne la peut ſouffrir :
Qu'à votre gré mon mal ſoit incurable,
Qu'il ſoit mortel, mais qu'il ſoit ſupportable.
Certes vos yeux, tout clair-voyans qu'ils ſont,
Pardonnez-moi, ne ſçavent ce qu'ils font.
Qui ne diroit à me voir tout de flâme,

Que leurs regards n'en veulent qu'à mon
ame?
Que n'a pas fait Amour pour m'enflamer,
Et qu'ai je fait pour ne vous pas aimer?
Ai-je offensé par trop de resistance
De vos attraits la divine puissance?
Ai-je jamais permis à ma raison
De me parler de rompre ma prison;
De remontrer à mon ame égarée,
Que je courois à ma perte assûrée;
Que le plaisir que l'on prend à vous voir,
Ne produit rien qu'un mortel desespoir;
Que je devois un peu mieux me connoître,
Encor qu'Amour se fût rendu mon maître,
Et qu'il falloit pour m'en laisser charmer,
Songer du moins si vous pouviez m'aimer?
Dans mon malheur, helas! tout au contraire
Je ne songeois qu'à tâcher de m'y plaire;
D'un si beau feu me regardant brûler,
Je n'aspirois à rien qu'à m'aveugler;
Je me disois qu'Amour a de coûtume
D'entremêler ses plaisirs d'amertume:
Je me disois, que pour vous acquerir
Mêmes un Dieu ne pouvoit trop souffrir.
Fermant les yeux aux bords des précipices,
Je n'y pensois rien voir que des délices:
Même pensant qu'ils étoient sous mes pas,
Je me disois que je n'y courois pas.
Mais vous ayant enfin rendu les armes,
Ne puis-je avoir de tréve avec vos charmes?
Non,

Non, non, il reſte à leur puiſſant effort,
De m'oüir plaindre, & me donner la mort.
Peut-être encor jugeant mal du ſilence,
Qui de mes maux accroît la violence,
Vous ignorez qu'on peut languir, brûler,
Souffrir la mort, & jamais n'en parler.
Mais qui peut mieux exprimer mon martyre,
Que le travail de ne le pouvoir dire ?
Eſt-il des cris & des gemiſſemens,
Qui parlent mieux que mes propres tourmens ?
Quelque tranſport que l'Amour nous inſpire,
Aſſez s'en plaint qui fait voir qu'il expire.
Pour l'obſerver, faites envers vos yeux,
Que j'aime moins, & je parlerai mieux.
Je n'en veux point une marque meilleure,
Vous le pouvez éprouver à toute heure :
Dans mes Rivaux j'en ai mille témoins,
S'ils parlent mieux, ils vous aiment bien moins.
Vous le verrez par notre patience ;
Mais que m'en doit ſervir l'experience ?
Vous l'avoûrez : mais las ! que cet aveu
Me coûte cher, & me ſervira peu ?
Avant ce tems mon trépas qui s'avance,
M'aura ravi le prix de ma conſtance :
Et pour tout fruit, quand vous l'admirerez,
Avec la leur vous la comparerez.
Helas ! du moins, en ſongeant à ma perte,
Souvenez-vous que vous l'avez ſoufferte.
Mais qu'ai-je dit ! que c'eſt mal diſcourir !

Si votre but eſt de me voir mourir,
Trop belle Iris, ce que je puis vous dire,
Eſt que je crois ſans ceſſe que j'expire,
Que le trépas, qu'à toute heure j'attends,
Rendra bien-tôt tous vos deſirs contens,
Et qu'en mon ſort j'aime aſſez peu la vie,
Pour contenter aiſément votre envie.
A votre gré diſpoſez de mes jours,
Je vous en veux conſacrer tout le cours:
Affligez-moi par des rigueurs nouvelles,
Brûlez mon cœur de flâmes plus cruelles:
De tous vos traits ne percez que mon ſein,
Mais pour le moins ayez-en le deſſein.
Ne ſouffrez pas que ma fin malheureuſe,
(Mais que ma foi rendra ſi glorieuſe)
Soit purement l'ouvrage du hazard,
Sans que vos yeux y prennent quelque part;
N'abaiſſez point vous-même votre gloire,
Aimez mes maux, aimez votre victoire:
Et pour l'honneur de vos yeux ſeulement,
Aimez l'Amour, ſi vous n'aimez l'Amant.
Aimez mon feu pour l'amour de vous-même,
Prenez plaiſir à voir qu'il eſt extrême,
Et qu'ayant pris naiſſance de vos coups,
Il eſt ſans doute auſſi parfait que vous:
Ainſi mon mal me ſeroit ſupportable,
Et vous plaiſant à me voir miſerable,
Je vous ferois avoir par mes ſoûpirs
Souvent dequoi contenter vos deſirs.
Mais vos beaux yeux ont mon ame bleſſée,
Sans

Sans en avoir peut-être eu la penſée :
Ah ! dites-moi, ſi c'eſt trop ſouhaiter,
Laiſſez-moi libre, ou veüillez m'arrêter :
Ou ſeulement preſſez-moi d'une chaîne,
Sous qui mon cœur puiſſe plaindre ſa peine.
Vous me verriez mes fers idolâtrer,
Si ſous leur poids je pouvois ſoûpirer.
Sans ſouhaiter jamais qu'on m'en délivre,
J'y veux mourir, pourvû qu'on puiſſe y vivre :
Car, ô beaux yeux ! ſoyez cruels ou doux,
Je ne vois rien de ſi charmant que vous.
De mille maux perſecutez mon ame,
Elle ne peut brûler d'une autre flâme ;
Et j'aime mieux m'en laiſſer conſumer
Que d'eſſayer de ne vous plus aimer.
Contre mon gré, contre le vôtre même,
Il faut, beaux yeux, il faut que je vous aime ;
Aſſez ſouvent je veux m'en repentir,
Mais plus ſouvent il y faut conſentir :
C'eſt mon deſtin, & quoiqu'il en arrive,
Triſte ou content, il faut que je le ſuive.

LISDAMANT A MENISE,

En lui envoyant des fruits de la Campagne.

AU lieu de mille fleurettes que l'on vous donne tous les jours, je vous envoye des fruits de la ſaiſon, des plus doux & des plus ſavoureux de cette Contrée, pour vous témoigner que loin de vous je penſe à vous, comme ſi j'étois preſent à vos yeux.

Amour de bon matin
Les a cueillis dans le jardin,
Il vous devoit bien cet office,
Pour mille cœurs que vos yeux ont gagnez,
Et ſur qui vous regnez
Avec tant de juſtice.

Il les a mis lui-même fort proprement dans un panier, & les a couverts de feüilles pour en conſerver la fraîcheur & la beauté; & lorſqu'il les a voulu envoyer, je n'ai pû empêcher de donner cours à mes penſées, & de leur dire:

Beaux

Beaux fruits, vous allez voir Menise,
Que je cheris & que je prise;
O que je vous estime heureux!
Portez-lui du moins tous mes vœux:
Soyez doux à sa belle bouche,
Et que votre beauté la touche.
Gardez pour elle votre odeur,
Flatez-lui le goût & le cœur;
Inspirez-lui de la tendresse,
Bannissez toute sa tristesse.
Quand elle vous caressera;
Et lors qu'elle vous baisera,
Rafraîchissez un peu la belle
Par votre eau charmante & nouvelle:
Enfin contentez ses desirs,
Et donnez-lui mille plaisirs.
Pour elle l'on vous a fait naître,
C'est pour elle que votre maître
Vous cultive soir & matin
Dans un agreable jardin:
Ne pensez pas me satisfaire,
Que dans le dessein de lui plaire:
Si de ses dents elle vous mord:
Que j'estime heureux votre sort!
Et si cette belle vous mange,
Vous serez mangez par un Ange,
Par un Ange de chair & d'os,
Qui trouble souvent le repos
De plus d'un cœur, de plus d'une ame,
Qu'elle surprend & qu'elle enflâme.

Beaux fruits, que votre ſort eſt doux !
Il fait mille & mille jaloux,
Qui voudroient borner leur envie,
A terminer ainſi leur vie,
Et les plus heureux des humains,
Mourir en de ſi belles mains.

Vous voyez bien que ce ſont les preſens innocens de la Campagne, & vous ne ſerez peut-être pas fâchée d'en recevoir de cette ſorte. Nous avons ici cinq ou ſix Nymphes bocageres, qui ont eu quelque dépit de voir cette lettre, je ne ſçai ſi c'eſt parce qu'on leur enleve des fruits qu'elles aiment, ou ſi c'eſt un eſprit de jalouſie qui les anime,

Mais ſi c'eſt jalouſie,
Dont leur ame eſt ſaiſie
Contre vos doux appas,
Vous, ne vous en tourmentez pas.

Dans un ſi beau ſejour, je ne trouve rien à dire que vous, & à tous momens je m'écrie, ô que ces fruits ſont bons ! & pourquoi Meniſe n'eſt-elle pas ici ? Je ſuis ſecondé dans ces ſouhaits par le Maître du logis,

Qui vous a vûë
Dans une rencontre imprévûë :

Mais ſoit deſſein, ou ſoit hazard,
A tout ce qui vous touche, il prend beaucoup
de part.

Au reſte, ne vous excuſez pas de répondre ſur une bienſeance ſcrupuleuſe, dont on ſe moque à preſent, & je voudrois bien ſçavoir par vous-même, ſi vous avez goûté nos fruits, & ſi vous les trouvez agreables.

MENISE
A LISDAMANT.

EN verité il n'appartient qu'à vous de faire des preſens, vous m'avez reveillée ce matin le plus agreablement du monde, & quand vos fruits ne ſeroient pas auſſi bons qu'ils ſont beaux, vous les accompagnez de tant de douceurs, qu'il eſt impoſſible qu'on ne les trouve excellens. Je vous ai tant d'obligation de vous ſouvenir de moi dans un lieu ſi charmant, que je ne puis trouver d'aſſez beaux termes pour vous en remercier ; & quoique j'aye bien prévû que je ne m'en acquitterois qu'avec confuſion, j'ai mieux aimé paroître avec moins d'eſprit, que de man-

quer de reconnoiſſance. Ce n'eſt pas que je n'aye quelque ſujet de me plaindre des railleries que vous me faites : mais il eſt ſi doux d'être flattée d'une perſonne comme vous, qui le faites ſi galamment & de ſi bonne grace, qu'on ne pourroit pas s'en fâcher, quand on en auroit envie ; & tout ce que vous dites, eſt ſi bien penſé & ſi juſte, que je me trouve bien empêchée pour y répondre. Je voudrois bien dire quelque choſe à cet Amant qui a cueilli ces fruits; mais comme je ne le connois pas, je vous prie, vous qui connoiſſez ſi bien le divin & le prophane, de ſçavoir lequel des deux a pris cette peine, & de lui faire un compliment de ma part. Je voudrois bien encore vous parler de vos Nymphes; mais on me preſſe ſi fort de finir, que tout ce que je puis faire, c'eſt de vous baiſer les mains.

LISDAMANT A LINISE,

En lui envoyant des fruits de la Campagne.

VOus penſez peut-être qu'en vous envoyant des fruits, je commencerai par un compliment, & que je vous ferai d'abord des excuſes, ſur ce qu'ils ne ſont pas aſſez beaux pour vous être offerts.

Mais les Bergers qui comme nous,
Défendent leurs troupeaux de la rage des loups,
Qui dans les champs & le bocage,
Font inceſſamment leur ſéjour,
Ignorent ce langage,
Et ne connoiſſent pas les termes de la Cour.

Je vous parlerois bien mieux des arbres qui nous donnent le frais & l'ombre, du chant des oiſeaux, du ſerpolet & de la fougere, comme les Bergers ont accoûtumé d'en parler ſans fard & ſans étude, que je ne vous parlerois de la Cour avec la delicateſſe

licateſſe de ces eſprits, qui ſont les eſclaves de l'art, au lieu que nous ſommes les enfans innocens de la nature.

Ici regne cet âge heureux,
Cette liberté d'innocence :
Ici le monde eſt en enfance,
Et ſe divertit à des jeux
Qui plaïſent bien plus qu'on ne penſe.

De ſorte que vous ne devez attendre que des naïvetez & des paroles toutes ſimples d'un Berger qui aime la vie champêtre, plus que la pompe de Paris ; & il faut que familierement je vous raconte ici une avanture qui m'eſt arrivée ce matin. J'étois couché à l'ombre de quelques arbres, & par la douceur de mon chalumeau, j'entretenoïs mes penſées dans un jardin fort agreable : un jeune garçon eſt venu aſſez près de moi, & par le bruit qu'il a fait, il a interrompu ma rêverie. D'abord j'ai détourné la tête pour le regarder : il étoit vétu de verdure, tenant un panier en ſes mains, ſon viſage étoit riant, & ſa façon d'un enfant de village.

Je l'ai pris d'abord pour l'Amour,
Et j'ai crû que c'étoit un tour
Que cet enfant me vouloit faire :
Car ce Dieu je ne ſçai comment,

N'ayant

N'ayant pas de meilleure affaire,
Ou pour ſurprendre quelque Amant,
Se déguiſe aſſez finement.

Je l'ai abordé pourtant, ſans lui découvrir ma penſée, & lui ai demandé ce qu'il venoit faire dans le jardin. Il m'a répondu qu'il étoit le Dieu des fruits, & qu'il en venoit cueillir pour les Bergeres du voiſinage. Mais vous ne ſçavez pas, lui ai-je dit, que la Bergere Liniſe merite bien que vous preniez cette peine pour elle: je veux vous aider moi-même, cueillons-en des meilleurs, & de ceux qu'elle aime le mieux.

Je connois, m'a-t'il dit, la Begere Liniſe,
Et tous les échos d'alentour
Diſent ſon beau nom tour à tour.
Elle aime la ceriſe,
Les pêches & les arbricots:
Et je vous rencontre à propos:
Vous m'aiderez à reconnoître
L'amitié qu'elle fait paroître
Pour les fruits que ſoir & matin
Je cultive dans ce jardin.

Auſſi-tôt nous ſommes allez vers de grands eſpaliers qui étoient chargez de pêches, & nous en avons rempli un panier pour vous envoyer. Enſuite ce Dieu m'a

m'a juré (car les Dieux jurent aussi-bien que les autres) qu'il feroit graver votre nom sur l'écorce de tous les arbres fruitiers, esperant que les arbres en deviendroient plus doux & plus beaux : mais sans attendre ce qu'il vouloit faire, j'ai pris moi-même un poinçon, j'ai gravé votre nom sur le pied de l'arbre, & j'ai mis tout autour ces deux Vers.

Ce nom va défendre sa tête
De l'orage & de la tempête.

Que si vous ne trouvez pas ces fruits assez doux, c'est que votre nom n'a pû encore leur communiquer cette douceur qu'il tire de vous, & qu'il répand dans le cœur de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

LINISE,
A LISDAMANT.

PUisque vous êtes en possession de recevoir des Lettres de toutes les Dames à qui vous écrivez, je ne dois pas être plus scrupuleuse, n'étant pas moins reconnoissante qu'elles, de la part que vous m'avez

m'avez faite de vos beaux fruits. Vous êtes bien obligeant de vous être ſouvenu de moi dans un ſi agreable lieu, & d'avoir engagé votre joli petit Jardinier à s'en ſouvenir. Je croyois qu'il m'eût oubliée depuis le tems que je n'habite plus les lieux champêtres, & que l'occupation que lui donne ſon beau jardin, & les aimables Bergeres d'alentour, lui euſſent fait oublier mon nom, qu'il peut avoir appris de quelqu'un des Dieux de nos boccages : car je crois que les Dieux ont communication les uns avec les autres. Dans leur nombre, je vous aſſûre que je n'en ai point vû de plus agreable que le vôtre, ni qui ſçût plus joliment encenſer une Bergere. Il me paroît avec une naïveté ſi ſpirituelle, un habit ſi charmant, & ce panier ſi proprement ajuſté, que je lui ſçai tout-à fait bon gré de la peine qu'il a priſe. Je me ſouviens de lui avec plaiſir, & peu s'en faut que cette penſée ne me faſſe prendre la réſolution d'aller dans nos hameaux, où j'ai paſſé le premier âge de ma vie, revoir les Bergeres mes compagnes. Je leur donnerai de l'envie quand je leur apprendrai que mon nom a été couronné par le petit Dieu des fruits, & par le Berger des fleurettes, à qui je ſouhaite mille jours heureux, & ſon troupeau exempt à jamais de la cruauté des loups,

VI. ELEGIE.

A UNE DAME QUI DEMANDOIT des Vers pour une autre qu'elle Galantiſoit comme ſa Maîtreſſe.

PAr quelle autorité faudra-t'il que ſans ceſſe
Je vante dans mes Vers votre belle Duchesſe,
Dont le merite heureux vous trouve ſans rigueur ?
Parce que votre cœur depuis trois jours ſoûpire,
Croyez-vous que le mien n'ait plus rien à vous dire ?
Suis-je libre depuis qu'elle a ſçû vous charmer ?
Parce que vous aimez, ai-je ceſſé d'aimer ?
Et guéri de vos traits, inſenſible à tous autres,
N'ai-je plus d'autres maux à plaindre que les vôtres?

Ah!

Ah! ne souffe-je point encore assez de mal,
Sans que je me tourmente à me faire un Rival?
Si c'est pour m'éprouver, l'épreuve en est bizarre;
Si c'est par fantaisie, au moins est-elle rare,
De vouloir me contraindre à flater le vainqueur,
Qui peut-être à mes vœux dérobe votre cœur.
Mon ame toutefois, soit coûtume ou caprice,
Aime mieux obéïr & se faire injustice:
Votre cœur le souhaite, & le mien plein d'ennui,
A beau dire qu'il est aussi pressé que lui:
Pour obliger vos vœux, vos soins & vos services,
Je veux qu'il fasse trêve à ses propres supplices,
Et par quelle raison en seroit-il jaloux?
Toûjours ce ne sera que soûpirer pour vous:
Sans ce terme trompeur, il n'est rien qu'il ne fasse,
Mais las! si son travail vous obtient quelque grace,
Pour prix de tant de zele & de tant de ferveur
Que vous disposez-vous de faire en sa faveur?
Ce qu'il faut que pour vous je fasse auprès d'une autre,
Vous pouvez pour mon cœur le faire auprès du vôtre:
Pour lui, dites un mot, & soudain vous verrez
Que

Que j'en dirai pour vous plus que vous ne
voudrez.

Mais ſans conſiderer ce que je me propoſe,
Ma paſſion me fait promettre toute choſe,
Mon amour tout gagné conſent à ſe trahir :
Mais helas ! en ce point comment vous obéïr ?
Pour vanter la beauté qui captive votre ame,
Je dirai que ſes yeux ſont tous remplis de flâme,
Qu'Amour y prend les traits, dont il ſçait tout
charmer,
Et qu'un glaçon près d'eux ſe verroit enflâmer.
De ſon divin eſprit je loûrai la juſteſſe,
L'agrément, la preſence & la délicateſſe;
Son courage obligeant, ſon naturel heureux,
Son jugement ſolide, & ſon cœur genereux,
Sa converſation douce, honnête & galante,
Son humeur agreable, égale & complaiſante,
Son procedé civil, & ſa noble fierté,
Sa candeur, ſon adreſſe, & ſa grande bonté :
Puis je loûrois encore une bouche adorable,
Et d'un corps ſi parfait la grace incomparable,
Tant de charmes vainqueurs, & tant d'attraits
ſi doux :
Mais où les trouve-t'on, ſi ce n'étoit en vous ?
Et qui ne verroit bien que dans cette avanture,
J'aurois ſans y penſer tiré votre peinture ?
Et s'il me faut enſuite exprimer le tourment
Que

Que cauſe en votre eſprit un objet ſi charmant:
Si je lui veux parler d'un amour veritable,
Qu'ait fait naître un ſujet infiniment aimable,
D'un deſir allumé par des appas puiſſans,
Nourri par la raiſon, augmenté par les ſens;
D'une ſoûmiſſion & d'un reſpect extrême
Pour la perſonne aimée, & pour tout ce qu'elle aime,
D'un abandonnement de ſon propre interêt,
Pour ſe ſacrifier à tout ce qu'il lui plaît:
Et ſi je veux enfin exprimer un martyre,
Qui n'eût jamais d'exemple en l'amoureux Empire,
Une conſtance rare, une éternelle foi:
Qui ne connoîtra bien que je parle pour moi?
Mon cœur accoûtumé de languir dans vos chaînes,
Au lieu de votre mal ſoûpireroit ſes peines,
Et ſe plaignant alors deſſus un ton trop haut,
Feroit voir de l'amour plus qu'il ne vous en faut.
En vain donc mon amour vous promet toute choſe,
Je ne puis vous ſervir, mais vous en êtes cauſe:
Dans l'état où m'ont mis vos injuſtes rigueurs,
Je ne puis ſoûpirer de legeres langueurs.
Afin que vos amours s'accommodent aux nôtres,
Diminuez mes maux, ou redoublez les vôtres:

Ainſi

Ainsi par un commerce agreable entre nous,
Ce que je vous dirai pourra servir pour vous.

LE VOYAGE DE L'ISLE D'AMOUR.

A LICIDAS.

IL est bien juste, cher Licidas, que je vous fasse sçavoir de mes nouvelles; & qu'après un an d'absence, je vous délivre enfin de l'inquietude où vous met assûrément l'incertitude de ma destinée. J'ai bien vû du païs depuis que je vous ai quitté; mais dans l'état où je suis, je ne sçai si j'aurai assez de force pour vous faire une relation de mon voyage: c'est augmenter mes maux presens, que de me souvenir de ceux qui sont passez, & c'est accroître ma douleur que de representer à ma memoire, des plaisirs dont il ne me reste que le cruel souvenir: je crois pourtant que ce ne me sera pas une petite consolation, que celle de faire part à un de mes amis, de mes malheurs & de mes plaisirs; la plainte soulage un miserable, j'oublierai ma douleur

douleur en vous contant mon hiſtoire, & je ferai pour un moment tréve avec mes ſoûpirs.

Mon ame, pour un tems cache moi ma douleur,
Vous, mes yeux, arrêtez vos larmes,
Ceſſe, ma voix, de plaindre mon malheur,
Toi, mon cœur, ſuſpens tes alarmes:
Vous n'êtes plus heureux, c'eſt par la cruauté
D'un ſort & barbare & funeſte:
Mais joüiſſez au moins du plaiſir qui vous reſte,
Souvenez-vous que vous l'avez été.

Il y a un an, comme vous ſçavez, que je m'embarquai ſur la mer Oceane, avec pluſieurs perſonnes de tous âges & de toutes conditions, la plûpart fort étourdis, pour aller en un païs qu'on nomme le Plaiſir; nous voguâmes paiſiblement pendant quelques jours: aſſez près d'une Iſle où nous voulions nous rafraîchir, il s'éleva un orage furieux, & un vent ſi fort, qu'il nous pouſſa avec violence à un côté oppoſé à celui où nous devions aller. Nous fûmes fort tourmentez pendant quatre ou cinq heures, après quoi le tems s'éclaircit, le Soleil parut ſur l'horiſon plus beau que jamais, & nous nous trouvâmes près d'une Iſle bordée de jardins fort agreables. La curioſité nous prit auſſi-tôt d'en

d'en ſçavoir le nom, & par bonheur il ſe trouva un homme dans le vaiſſeau, qui avoit fait un voyage dans cette Iſle, lequel nous dit :

Nous ſommes aſſez près de la côte d'Afrique
Vers ces lieux fortunez de la Mer Atlantique,
Et cette Iſle agreable eſt l'Iſle de l'Amour,
A qui chaque mortel rend hommage à ſon tour :
Les jeunes & les vieux, les ſujets & les Princes
Pour voir ce lieu charmant ont quitté leurs Provinces.
Ici bas tôt ou tard, tout ce qui fut jamais
A borné dans ce lieu ſes plus ardents ſouhaits.
Par cent chemins divers on aborde en cette Iſle,
Et de tous les côtez l'accès en eſt facile :
Les graces, l'agrément, les attraits, la beauté,
Ont tous les ports commis à leur fidelité,
Et lançant à propos les traits qu'Amour leur donne,
De leurs aimables bords il n'échape perſonne.

Pendant que cet homme nous inſtruiſoit ainſi, nous approchions toûjours de l'iſle, & quand il eût fini, nous en étions ſi près que nous diſtinguions les objets.

En ce lieu la mer eſt paiſible,

Comme

Comme le plus petit ruiſſeau:
Un doux Zéphir preſque inſenſible
Efleurant le deſſus de l'eau,
Fait entendre un ſi doux murmure
En ſejoüant avec les flots,
Que l'on diroit que la Nature
S'y repoſe elle même en donnant du repos.
De mille belles fleurs tous les bords ſont remplis,
Le jaſmin, les œillets, les roſes & les lys
Etallent à l'envi leurs beautez non-pareilles,
Et ne ſont de ce lieu que les moindres merveilles.

En effet, le long de ces bords l'on voit une infinité de belles choſes, les beautez & les attraits, les agrémens & les graces s'y promenent; mais ce qui me ſurprit, fut de voir des vieilles & des laides qui accompagnoient les agrémens. Le même homme qui nous avoit inſtruit du nom de l'Iſle, voyant mon étonnement, me dit:

Amour avec ſes traits veut bleſſer tout le monde,
Et comme il eſt le plus puiſſant des Rois,
Reconnu dans les Cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
Sous differens objets il donne mêmes loix;
Et pour ſe venger quelquefois

D'une trop longue indifference,
Il faut remarquer sa puissance,
En attachant nos cœurs par un indigne choix.

Durant qu'il me parloit ainsi, je m'arrêtai à considerer avec une attention qui ne m'étoit pas ordinaire, une fille qui se promenoit sur le rivage de cette Isle : elle étoit au milieu des beautez & des graces, & ternissoit leur lustre par l'éclat de son beau visage; je vous avoüe qu'elle me surprit d'abord :

Car tout ce qu'a d'appas la brillante jeunesse,
Tout ce qui peut d'un cœur attirer la tendresse,
La fraîcheur, l'embonpoint, la douce majesté,
De la bouche & du teint la charmante beauté,
Des roses & des lys le mélange agreable
Rendoient de ses beaux yeux le charme inévitable.

Cependant dix ou douze petits bateaux se détacherent du rivage : ils étoient tous parez de belles fleurs : les cordages étoient de soye de mille couleurs differentes, plusieurs petits Amours étoient les rameurs, les Zéphirs voloient autour, & de leur douce haleine mêlée avec celle des fleurs qu'ils baisoient incessamment, remplissoient

ſoient l'air d'une odeur agreable, & faiſoient voguer paiſiblement cette petite flote.

Quand elle fut auprès de notre vaiſſeau, nous entendîmes un concert admirable, où de fort belles voix chantoient ces paroles :

Vous qui cherchez d'un amoureux deſir
A goûter ici-bas les plaiſirs de la vie,
Abordez en ce lieu pour paſſer votre envie,
Sans amour il n'eſt point de ſolide plaiſir.

En même-tems les Zéphirs volant autour de nous, tendoient leurs mains, & par un doux ſoûris ſembloient nous inviter à les ſuivre. Toutes ces ſurprenantes merveilles m'avoient enchanté de telle ſorte, que je n'étois plus maître de moi-même. Cette adorable beauté que j'avois vûë, & que je brûlois de réjoindre, & je ne ſçai quoi qui me ſaiſit le cœur au même inſtant, me firent reſoudre à paſſer dans cette Iſle. Je donnai les mains ; les Zéphirs m'enleverent, & me mirent dans un bateau, où les Amours me reçûrent avec mille amitiez.

Il y en eut pluſieurs dans notre vaiſſeau qui me ſuivirent, mais il y en eut auſſi qui demeurerent & ſe mocquerent de nous : j'admirois leur dureté, quand ils nous crierent en riant :

Allez, Avanturiers, chercher le vrai plaiſir
Que l'amour vous inſpire,
Et vous ſçaurez un jour que nous en dire,
Si vous pouvez en revenir.

Nous voguïons cependant accompagnez de concerts & couverts de fleurs, & en peu de tems nous abordâmes.

En abordant à terre, une belle Déeſſe,
Et des eſprits ſenſez la prudente maîtreſſe,
La Raiſon dont les yeux ſont ſi vifs & perçans,
D'une puiſſante voix arrête les paſſans,
Elle occupe l'entrée & deffend le paſſage,
Mais les ſens éblouïs nous cachent ſon viſage,
Et ſeule dans ce lieu contre tant d'ennemis
Aux ordres de ſa voix perſonne n'eſt ſoûmis.

Auſſi je paſſai ſans écouter ſes diſcours, & courus avec grande impatience vers le lieu où étoit la charmante perſonne qui m'avoit engagé d'aller en Amour : mais en m'approchant, un homme que je vis auprès d'elle, me glaça de crainte par un de ſes regards. Il étoit grand & de bonne mine, mais fort ſerieux & fort grave ; ſes yeux étoient modeſtes, & ſon regard étoit fort ſoûmis, & il tenoit en me regardant un doigt ſur ſa bouche. Une fille l'accompagnoit qui marchoit deſſus ſes mêmes

pas,

pas, elle faiſoit les mêmes geſtes & les mêmes démarches que lui, regardant toûjours autour d'elle. Un petit amour, qui ſe donna dès ce tems-là à moi, pour m'accompagner dans mon voyage, & pour m'inſtruire, me dit:

Celui que tu vois ſi ſevere,
Eſt le reſpect fils de l'Amour,
Il a l'eſtime pour ſa mere,
Il a beaucoup d'amis dans cette auguſte Cour,
Ceux qui ne veulent pas s'attacher à lui plaire,
Ne plaiſent pas ſouvent aux beautez de ces lieux.
Pour lui faire ta Cour il ne faut que te taire,
Et même retrencher le langage des yeux.

Cette autre que tu vois ſa compagne fidéle,
Eſt la ſage Précaution,
Elle eſt d'un ſage Amant la compagne éternelle:
Un Amant dans ſa paſſion
Ne peut avoir trop de precaution.

Inſtruit par un ſi bon maître, je fis grande civilité au Reſpect & à la Precaution, & demandai leur amitié, que l'un & l'autre m'accorda de fort bonne grace: je m'avançai enſuite en tremblant vers cette belle qui m'avoit charmé, je la priai de ſouffrir que je l'aidaſſe à marcher, ce

qu'elle accepta assez fiérement ; & après avoir quelque-tems parlé de choses indifferentes, elle me quitta.

Comme la nuit approchoit, Amour me conduisit à un village fort proche, où nous fûmes mal couchez : ce village se nomme Inquietude, du nom de la Maîtresse du lieu que nous allâmes voir ; mais il est assez mal-aisé de vous dire comme elle est faite, car elle ne sçauroit se tenir en une même place ; elle est un moment debout, puis elle se recouche ; elle va tantôt lentement, tantôt si vite qu'on ne la sçauroit suivre : elle ne dort jamais ; ce qui la rend fort maigre : elle est fort negligée, les cheveux épars, & sur tout mal rangez sur le front, à cause qu'elle se le frotte souvent. Après l'avoir saluée, à quoi elle ne prit pas garde, j'allai me coucher dans un lit où je ne pus dormir ; & cette belle personne étant toûjours presente à ma pensée, me fit faire cette reflexion.

Je dis tout fort mal à propos,
Des soûpirs tranchent tous mes mots :
Je sens ma liberté perduë,
N'auriez-vous point surpris mon cœur ?
Amynte, avant vous avoir vûë,
Je n'avois pas cette langueur.

Le lendemain je me levai de grand matin,

tin, & Amour me fit aller à un autre Village, qu'on nomme Petits-Soins, qui est bien different d'Inquietude ; c'est, à mon avis, un des plus agréables lieux de tout le païs ;

L'on y voit venir tous les jours
Les Amans de cette contrée
Pour voir l'objet de leurs amours.
Ils ne manquent jamais d'y passer la journée,
Là, toutes les Maisons sont couvertes de fleurs,
Tout y rit, tout y plaît, tout paroît magnifique,
Les danses, les festins, le bal & la musique
Eloignent de ce lieu la plainte & les douleurs ;
Les vices sont bannis de ce lieu delectable,
Le plus fâcheux y devient agreable,
Et l'avare y répand ses tresors amassez,
Le sot a de l'esprit, le rêveur parle assez,
Et les Muses y font leur séjour ordinaire,
Enfin, chacun y fait tout ce qu'il faut pour plaire.

En effet, l'on n'y voit que parties de galanterie ; la propreté, la magnificence, la complaisance, les petits jeux & la gayeté, ne bougent de ce lieu, & tout s'y fait enfin de la meilleure grace du monde.

En arrivant je me sentis l'humeur complaisante & ingenieuse à trouver des di-

vertiſſemens pour plaire à Amynte. Dans ce deſſein, après m'être ajuſté proprement, Amour me mena chez elle plus ſatisfait que je n'avois encore été de ma vie ; mais il fallut revenir coucher à Inquietude, parce qu'on ne loge point à Petits-ſoins : ſi bien que je paſſai encore fort mal la nuit dans l'impatience que j'avois de revoir Amynte, & n'eus de bon qu'une heure de ſommeil, où j'eus un ſonge tout-à-fait agreable.

Je vis entre mes bras
Cette charmante blonde ;
Mais ce fut d'un ſi doux trépas,
Qu'elle en revint plus belle au monde.

Je vis pour un tems la clarté
de ſes beaux yeux mourante,
Et tomber toute ſa beauté
Dans mes bras languiſſante.

Mais je connus à mon réveil
Que c'étoit une fable,
Et me vis après mon ſommeil
Encor plus miſerable.

Je retournai le lendemain dès le matin à Petits-ſoins, & j'y fus de mieux en mieux reçû d'Amynte : il n'y avoit que les nuits que je paſſois à Inquietude qui me don-

donnoient du tourment ; mais au bout de quelque tems, après avoir fait tout ce que j'avois pû pour plaire à Amynte, un jour elle alla à un autre village qu'on nomme Bon-accuëil, c'est le nom du Seigneur, qui est un homme obligeant & civil au dernier point ; il a l'abord fort agreable, & reçoit bien tout le monde ; les habitans de ce lieu sont aussi fort civils, & Amynte s'y conforma : à l'exemple des autres, elle me reçût fort obligeamment, & me laissa croire par sa maniere d'agir, qu'elle n'étoit pas fâchée de me voir.

Cela fit qu'Amour me mena coucher à Esperance, qui est une belle & grande Ville fort peuplée, pour l'abord de mille gens qui y viennent de tous côtez. La plus grande partie de cette Ville est bâtie sur du sable sans fondemens, ce qui la fait souvent tomber en ruine ; l'autre partie est assez bien fondée, & est presque toûjours demeurée en son entier. Toute cette Ville est sur la riviere de Pretention, qui prend sa source à une montagne de ce nom voisine d'Esperance. Cette riviere est tout-à-fait belle, mais il est dangereux de s'y embarquer ; c'est pourquoi même les maisons bâties sur son rivage sont d'ordinaire renversées : mais durant qu'elles subsistent, les plus beaux Palais ne les égalent pas pour la beauté de la vûë.

Ce beau fleuve est fameux par le naufrage de plusieurs personnes illustres : je fus tenté de m'y baigner, & Amour m'y laissoit aller assez étourdiment, quand je rencontrai le Respect suivi de la Précaution, qui m'arrêta par le bras, & me dit, que c'étoit le vrai moyen de me perdre, & que je devois me contenter d'être en Esperance, sans aller m'exposer dans la Prétention.

Je le remerciai de son bon avis, & m'acheminai du côté de la Ville, qui est le plus éloigné du fleuve; c'est là qu'est le Palais de la Princesse Esperance, qui passe pour l'oracle du Païs d'Amour, quoi qu'il ne soit pas sûr de se fier à ce qu'elle dit : car,

Elle promet toûjours & souvent ne tient pas,
A poursuivre d'aimer toûjours elle convie,
Et bien souvent elle promet la vie
A qui bien-tôt après rencontre le trépas :

En entrant dans son Palais, on rencontre les Pensées qui volent toûjours, tantôt haut, tantôt bas, & au milieu de l'air, selon qu'il leur prend fantaisie; je les rencontrai assez sages, car elles avoient un vol égal. Je fus ensuite voir la Princesse Esperance, qui est une aimable personne :

ne : elle a le viſage riant, la phiſionomie douce & engageante, & l'on ne s'ennuye jamais en ſa compagnie : elle conſole les plus affligez, enfle le courage des ſuperbes, & flatte agreablement ceux qui ſont raiſonnables dans leurs ſouhaits. Quand j'allai la voir, deux hommes entrerent avec moi, dont l'un aimoit en un lieu ſi haut, qu'il n'oſoit en rien attendre de bon, & l'autre avec même deſſein eſperoit tout de ſa bonne fortune, j'admirai l'adreſſe de cette Princeſſe, qui conſoloit l'un & animoit l'autre : elle diſoit au premier :

Le reſpect & le tems forcent tous les obſtacles,
Et l'Amour obſtiné peut faire des miracles.

Et ſe tournant vers l'autre,

Il eſt beau d'avoir l'avantage
D'abaiſſer la fierté d'un genereux courage,
Et quand on l'entreprend en vain,
Il eſt beau de mourir dans un ſi beau deſſein.

Pour moi, quand je lui eus conté mon hiſtoire, comme elle me vit aſſez raiſonnable, elle me dit :

Tu peux tout eſperer de ta ſage tendreſſe,
Et tu ſeras un jour aimé de ta Maîtreſſe.

Quoique je connusse bien qu'elle flattoit tout le monde, ses paroles ne laisserent pas de me donner un peu de repos cette nuit-là.

Et le lendemain Amour voulut me mener à Declaration ; mais comme nous étions en chemin, nous rencontrâmes encore le Respect tout chagrin, qui me dit qu'il ne falloit pas aller si vîte, & fit même une rude remontrance à l'Amour, qui ne la pouvant souffrir,

Quoi soûpirer, dit-il, d'un éternel martyre,
Toûjours aimer, toûjours souffrir,
Et peut-être à la fin mourir,
Sans en rien dire,
Et sans sçavoir si lorsque l'on expire,
Celle pour qui l'on meurt y prendra quelque part !
Faut-il pour être heureux attendre le hazard,
Qu'enfin prêt de mourir une belle inhumaine,
S'avise de connoître & finir notre peine,
Sans songer qu'elle peut s'en aviser trop tard ?

Le Respect lui dit qu'il n'en seroit pas ainsi, & que si je le suivois, ma passion seroit bien-tôt connuë, sans aller à Declaration ; qu'au reste je trouverois toûjours Amynte au lieu où il me vouloit mener ; & qu'elle ne demeureroit peut-être qu'un jour à Declaration, après quoi je ne

ne la reverrois plus. Je me laissai emporter à ses raisons malgré tout ce que me pût dire l'Amour, & j'allai avec lui à une forte Place dont il est Gouverneur : c'est une citadelle bien fortifiée de plusieurs bastions imprenables, les murailles en sont si hautes, que l'on les perd de vûë, & si épaisses & si fortes qu'on ne peut les ébranler. La Modestie, le Silence & le Secret gardent la porte, qui n'est qu'un fort petit guichet ; la Modestie est une femme fort serieuse, sans affecter pourtant de l'être, ses regards ont le regard arrêté, & l'on y remarque une grande retenuë ; elle est vétuë fort simplement, ayant les bras & la gorge fort cachez. Le Silence est comme vous l'avez vû peint, faisant une grimace des yeux & de tout le corps, & tenant un doigt sur sa bouche. Pour le Secret, on ne le voit point, il est caché là dans un lieu obscur, d'où il ne sort que bien à propos : s'il parle quelquefois, c'est tout bas, il a l'oüie fort subtile, & sçait entendre le moindre signe. Nous entrâmes dans cette citadelle à la suite du Respect, sans rien dire & presque en cachette, & nous vîmes que

Les maisons sont fort retirées,
Et tout s'y fait à petit bruit,
Jamais on n'y voit d'assemblées,
L'on n'y marche que dans la nuit,

Tout

Tout le monde y fait ſes affaires,
Sans Confidens ni Secretaires:
L'on ſe rencontre rarement,
Il faut ſans ceſſe ſe contraindre,
Toûjours ſouffrir, jamais ſe plaindre,
Dans le plus ſenſible tourment.

C'eſt là que l'on met en uſage
Ce muet & ſçavant langage,
Qui fait ſi bien lire dedans le cœur,
Qui ſans parler fait ſi bien dire,
Et qui ſelon qu'on le deſire,
Perſuade aiſément la joye ou la douleur.

Cette Place s'appelle Diſcretion, du nom de la Fille du Reſpect, qui eſt ſa Lieutenante en ce Château : c'eſt une fort belle perſonne, mais elle ne plaît pas d'abord ; ceux qui la pratiquent aiment fort ſa converſation ; elle a les yeux perçans & animez ; qui lorſqu'il leur plaît ſe font entendre à tout le monde : elle a la phiſionomie d'une perſonne fort ſage & fort retenuë, où il paroît neanmoins un fonds d'adreſſe & de fineſſe, dont elle ſe ſert quand elle veut.

Après que je l'eus ſaluée, je m'enquis adroitement où étoit Amynte; quand je le ſçûs je m'allai loger en une maiſon fort éloignée de la ſienne, & quand je la voyois, je lui parlois de toute autre choſe que

de

de mon amour : je demeurai aſſez longtems dans cette Citadelle, traînant une miſerable vie, & n'ayant commerce avec perſonne.

Je ne faiſois que répandre des pleurs :
J'allois mourir, ſans que jamais Amynte
Eût entendu la moindre plainte,
Dans mes plus cruelles douleurs,
Et j'attendois avec reſpect & crainte
D'Amynte, ou de la mort la fin de mes malheurs.

Seulement en tous lieux, je ſuivis ma maîtreſſe,
Et mes yeux lui diſoient ce que ſouffroit mon cœur :
Mes ſoûpirs enflâmez, ma profonde triſteſſe
Lui faiſoient aſſez voir qu'elle étoit mon vainqueur.

Amour prenoit ſouvent pitié de moi, & me vouloit quitter ; mais je lui faiſois tant d'amitiez qu'il ne pouvoit s'y reſoudre.

Au bout de quelque tems je fus encore plus miſerable : car Amynte s'étant apperçûë de mon amour par mes actions, s'alla retirer dans l'antre de la Cruauté : cet antre eſt un rocher ſi eſcarpé, qu'il eſt très-difficile d'y monter, l'entrée en eſt défenduë à tous les Amans, & eſt gardée par des

des Tigres ; je voulus arrêter Amynte sur le point qu'elle y voulut entrer ; mais j'en fus empêché par une grande femme fort laide & d'un regard farouche ; les yeux lui sortent de la tête, elle a de grands bras secs, & des ongles prodigieux ; elle traite tout le monde de haut en bas, & se plaît à tourmenter : un seul de ses regards jette le desespoir dans le cœur.

Elle se nomme Crüauté,
C'est une fort laide Princesse,
Et qui pourtant accompagne sans cesse
Et la Jeunesse & la Beauté.

J'eus une si grande frayeur en la voyant que je me retirai, & m'en allai sur le bord d'un grand torrent qui descend du haut du rocher.

Ce torrent n'a point d'autre source
Que les yeux de tous les Amans,
Qui par leurs pleurs mêlez à leurs gemissemens,
Au travers du rocher précipite sa course ;
Son onde en s'écoulant amolit le rocher,
Son murmure plaintif se fait par tout entendre,
Les arbres & les fleurs s'y sont laissez toucher,
La seule Cruauté sçait toûjours s'en défendre.

Ce

Ce torrent eſt entouré d'un bois fort épais & fort ſombre : toutes les écorces des arbres ſont gravées, & l'on y voit les pitoyables hiſtoires de pluſieurs Amans: tout ce bois retentit & de cris & de reproches, l'écho ni repete que des choſes triſtes & lamentables , & tout enfin ne parle que de mort dans ce triſte lieu. Ce fut-là que deſeſperant de pouvoir tirer Amynte d'entre les bras de la Cruauté, je m'écriois ſouvent:

Helas cruelle Amynte!
Ne pourrai-je à ma mort du moins vous attendrir?
Ce bois & ces rochers ſont touchez de ma plainte,
Ils voudroient bien pouvoir me ſecourir;
Et vous cruelle Amynte,
Qui cauſez tous mes maux, vous me laiſſez mourir.

Je faiſois ainſi retentir de mes plaintes tous les échos voiſins. Je n'avois point de repos, & ne ceſſois de répandre des larmes: j'étois le plus ſouvent autour du rocher, où je rencontrois quelquefois Amynte; mais toûjours accompagnée de la Cruauté, que je tâchois en vain de fléchir par toutes ſortes de ſoûmiſſions.

Un jour que j'étois plus deſeſperé que de coûtume, Amour me conduiſit ſur le bord d'un Lac.

Le Lac du Deſeſpoir, où les Amans trahis
Ceſſent d'être à la fin malheureux & haïs,
Deſeſperant toûjours d'être aimez de leurs belles,
Et ne pouvant auſſi vivre ici-bas ſans elles :
Après avoir en vain paſſé de triſtes jours,
Ils y viennent finir leur vie & leurs amours.
Là, ſont tous les oiſeaux de malheureux préſages,
Là, nagent lentement mille Cignes ſauvages,
Dont les triſtes accords & les mourantes voix
Semblent plaindre un Amant quand il eſt aux abois,

Le long de ſes bords ſe promenent pluſieurs triſtes Amans, & j'en vis peu qui ſe précipitaſſent; je fus tenté de mourir; mais je reſolus encore une fois auparavant, de tâcher d'attendrir Amynte & la Cruauté. Dans ce deſſein je m'allai coucher à l'entrée du Rocher, reſolu de n'en point partir, que lorſqu'Amynte en ſortiroit ; ce fut-là que par un ruiſſeau de pleurs, je fis entendre mes plaintes, & que je fus ſouvent maltraité par la Cruauté. Enfin, je crois que mes douleurs m'euſſent accablé, ſi Amour ne m'eût donné un fidéle conſeil

conſeil qui me ſauva la vie. Un jour je vis paſſer auprès de moi une Fille bien faite, qui verſoit des larmes en me regardant, & il ſembloit à ſa poſture qu'elle donnât ces larmes à mes malheurs.

Elle ſembloit dire en ſoi-même,
Helas ! que je plains cet Amant :
Sa tendre ardeur & ſon amour extrême
Meritoient bien, helas ! un plus doux traitement.

Je me ſentis ſi obligé à cette Fille, que je demandai ſon nom ; & Amour me dit que c'étoit la Pitié qui venoit ainſi ſouvent pour tâcher d'obliger quelque Amant malheureux ; & que ſi elle ſe mettoit de mon parti, elle feroit ſortir Amynte du Rocher de la Cruauté. Pour ſuivre ſon conſeil, je tâchai d'émouvoir la Pitié, en lui faiſant voir le déplorable état où j'étois, & elle en fut ſi touchée qu'elle me promit ſon aſſiſtance : elle ne tarda pas long-tems à me faire voir l'effet de ſes promeſſes : car tournant autour du Rocher, à la fin elle apperçût Amynte, & les larmes aux yeux lui conta ma triſte avanture, & d'une maniere ſi touchante, qu'elle tira des pleurs des beaux yeux de l'inhumaine : la Pitié la voyant attendrie à ſon recit, l'amena où j'étois, & lui fit voir

l'état

l'état où elle m'avoit reduit. Amynte ne put se deffendre d'être sensible à ce spectacle: elle commença à écouter mes amoureux reproches, elle en approuva le triste murmure, & enfin se resolut de l'appaiser. La Cruauté qui en fut avertie, voulut l'arrêter; mais la Pitié la repoussa rudement & me rendit Amynte, qui en me relevant me dit:

Trop fidéle Tirsis, j'approuve enfin ta flâme,
Rends grace à la Pitié que tu vois avec moi,
Par ses pressans discours elle a mis dans mon ame
De tendres sentimens pour toi.
Vois Tirsis, j'y consens, prends la douce Esperance,
qu'Amynte quelque jour
D'une éternelle amour
Payera ta constance.

Je ne sçaurois vous dire la joye que j'eus en entendant ces paroles, je me vis en un moment du plus malheureux de tous les hommes, devenu le plus heureux; dans mon transport je m'écriai:

Réjoüis toi, mon cœur, Amynte est adoucie,
Bannis de tous tes maux le fâcheux entretien,
Et commence à cherir ta vie,
Puis qu'Amynte en est le soûtien.

Sur

Sur le bord de la tombe où tu voulois descendre,
Sa belle main t'a donné du secours:
Ce qu'elle a conservé, mon cœur, il faut lui rendre,
Et passer à ses pieds le reste de tes jours.

Me voilà donc plus heureux que je ne croyois jamais être ; je benis mille fois toutes les peines que j'avois souffertes, & j'en perdis la memoire en un moment.

Mais la Pitié ne se contentant pas de faire sortir Amynte de ce déplaisant sejour, elle la mena encore jusqu'à Confiance, & puis nous abandonna pour aller assister quelqu'autre miserable. Je la priai en partant de se souvenir qu'elle m'étoit toûjours necessaire, & elle me promit son assistance dans le besoin ; & de plus nous remit entre les mains de la Confiance, à qui appartient le Village où elle nous quitta. Ce Village n'est proprement qu'une Maison de plaisance, mais la plus agreable à mon avis de tout le Païs. La Confiance est une fille qui a la mine ouverte & franche ; on lit jusques dans le fonds de son ame, & l'on connoît tous ses sentimens: elle est toûjours d'égale humeur, & il y a pleine liberté dans son Château. C'est-là que sont les rendez-vous, qui sont des petits boccages détournez, dont les ave-

nuës

nuës sont secrettes, & où l'on n'est point interrompu ; c'est-là qu'on a le plaisir de se parler tout un jour sans se lasser ; c'est-là qu'on se voit à toute heure, & qu'il semble qu'on ne se voit pas assez. L'on y joüit des secrets entretiens : l'on a le plaisir de chercher à la dérobée mille moyens differens de se voir & de se parler, les billets doux y sont aussi fort frequens. Enfin, j'y passai de fort heureux jours & les plus beaux de ma vie : car j'étois sans cesse avec Amynte ; elle me faisoit part de toutes ses pensées, & je lui disois aussi les miennes.

Que je goûtois de doux plaisirs !
Ah ! que mon ame étoit ravie !
Avec quelle douceur j'eusse passé ma vie,
Si j'avois dans ce lieu sçû borner mes desirs !
Je voyois Aminte en tous lieux,
Je lui parlois sans me contraindre :
J'étois assez aimé pour ne pouvoir me plaindre,
A quoi pensois-je, helas ! de vouloir être mieux ?

Tout ce qu'on peut souhaiter de marques d'amitié, & même d'un peu de tendresse, je l'obtenois après quelque foible priere. Je menois enfin la plus agreable vie du monde, si j'eusse pû m'en contenter ; mais

mais Amour me pressoit toûjours de la mener à son Temple, & j'étois toûjours mal avec elle, quand je lui proposois d'y aller.

Mais enfin après plusieurs poursuites, nous sortîmes ensemble de Confiance, & nous en étions à peinedehors, qu'un homme, qui sembloit homme d'autorité, se presenta à nous; & d'un bras puissant, arracha Amynte avec violence de ma main; malgré son incivilité, je ne pûs m'empêcher de le respecter, & comme je voulois l'adoucir, lui, sans me regarder, emmena Amynte d'un autre côté, & tout ce qu'elle pût faire fut de me dire:

Je ne puis m'empêcher de suivre,
Et le devoir m'emmene malgré moi;
Ne laisses pas toûjours de vivre,
Et de me conserver ta foi.

Je demeurai immobile à ce spectacle, & la regardai s'éloigner de moi sans rien dire; à la fin mon premier mouvement fut de courir après elle, & de l'arracher par force d'entre les bras du Devoir; mais le Respect & la Precaution qui survinrent à propos m'en empêcherent. Cette rencontre inopinée me fâcha d'abord; mais je m'étois toûjours si bien trouvé de leurs conseils, que je voulus encore les suivre.

De

De ſorte que je m'allai confiner dans un deſert, qui me ſembla conforme à mon humeur : c'eſt un lieu entouré de pluſieurs montagnes & fort éloigné de tout commerce; il y a un Château ſitué au milieu d'un grand bois, & là demeure toûjours une triſte perſonne, qu'on nomme l'Abſence. On ne la voit guére, elle a toûjours les yeux couverts de larmes, & eſt par conſequent fort abatuë & fort défigurée; elle eſt toûjours en deüil, & eſt ſans ceſſe accompagnée de la Rêverie, qui eſt auſſi fort maigre ; ſes yeux ne s'arrêtent jamais ſur aucun objet, & regardent tout ſans rien voir, elle ne prend garde & n'eſt attentive à rien, elle ne parle jamais que mal à propos, & ne répond preſque point à ce qu'on lui demande, elle ſemble recuëillie en elle-même, & n'aime que ſa compagnie ; la chûte des eaux, leur doux murmure, & le chant des oiſeaux ſont ſon entretien ordinaire ; je fis grande amitié avec elle, & me conformai fort à ſa façon d'agir ; je promenois ma douleur dans les plus vaſtes ſolitudes, & m'entretenois ſeul de même qu'elle avec les bois & les ruiſſeaux, les échos & les fontaines. Je ſouffrois cependant mille rudes peines; je ſentois toûjours l'envie de voir Amynte, & je ne la pouvois rencontrer; & ce que je trouvois de fâcheux, c'eſt que

le

le tems dure en ce lieu-là plus qu'en aucun endroit du monde, les momens y ſont des heures, & les heures des jours; l'on rencontre par tout des ennuis, qui ſont de grands hommes fort dégoutans, qu'on ne peut neanmoins s'empêcher de voir: car ils y ſont en ſi grand nombre qu'on ne peut les éviter. Enfin, las de vivre en un ſi cruel tourment, prêt de mourir, je compoſai ces Vers:

Enfin il faut mourir, mes maux ſont ſans remede,
Les vouloir appaiſer ne fait que les aigrir,
Et dans l'ennui qui me poſſede,
Ne pouvant vivre il faut mourir.
Tous tes plaiſirs ſont morts, mon cœur; la belle Aminte
A pour jamais quitté ces lieux:
Ceſſons de murmurer, abandonnons la plainte,
Et renonçons à tout en perdant ſes beaux yeux.

Loin de ce bel objet qui fait toute ma joye,
Eloigné de ſes yeux qui ſont tous mes plaiſirs,
Mon ame demeure la proye
De cent inutiles deſirs:
Il ne me reſte rien d'une flâme ſi belle,
Que des regrets & des ennuis,
Et de mes triſtes jours la langueur trop mortelle

Me plonge ſans reſſource en d'éternelles nuits.

Une trop longue abſence efface enfin d'une ame
Le cruel ſouvenir de ſes tendres amours,
Mais las ! pour éteindre ma flâme,
En vain je cherche ſon ſecours.
Elle m'ôte l'Amour & l'entretien d'Aminte;
Elle m'en ôte les douceurs :
Mais ſes divins attraits dont je reſſens l'atteinte,
Me ſont toûjours preſens pour croître mes malheurs.

J'éprouvois ainſi les cruels maux que fait ſouffrir l'abſence, & ne recevois d'autre conſolation que quelques lettres qu'Amour trouvoit invention de me faire rendre.

Mais je n'euſſe pas long-tems vécu, ſi enfin Aminte s'étant débarraſſée du Devoir, ne m'eût rappellé de mon exil. J'oubliai en un moment toutes mes peines paſſées, & courus la revoir avec toute l'impatience d'un Amant, mais je n'en fus pas plus heureux : car je la trouvai dans un lieu où jamais l'on a eu du repos.

Là chacun ſe rompt en viſiere,
L'on n'y parle que de combats,

Sans

Sans respecter ami, Prince ni frere,
Chacun s'y donne le trépas.
La rage, le soupçon, la colere & l'envie
Etalent dans ce lieu leur dangereux poison;
Chacun veut se détruire ou bien perdre la vie,
Et l'on n'y voit enfin qu'horreur & trahison.

Il se nomme les Rivaux. Je n'y fus pas plûtôt que voyant autour d'Aminte plusieurs personnes qui rougissoient de colere à mon abord, & m'empêchoient de lui parler, je me sentis une haine secrette pour tous ces gens-là, & peu après croyant qu'Aminte leur faisoit trop bon visage, je me laissai conduire par l'Amour dans le Palais de la Jalousie, qui est voisin des Rivaux.

Ce Palais est un lieu bien plus déplaisant encore que les autres : car l'Absence & la Cruauté ne font pas souffrir la moitié des maux que l'on souffre dans la Jalousie. La tempête, la pluye & les vents en rendent le séjour fort desagreable ; la foudre y gronde toûjours, l'air y est fort obscur & fait multiplier les objets, les moindres ombres y font peur, & tout est plein de précipices, où l'obscurité est souvent cause que l'on se perd. A l'entrée de ce Palais l'on trouve l'Emportement, les Visions & les Troubles qui enchantent les yeux d'une maniere que l'on voit tout de

travers : l'Emportement eſt toûjours en agitation, ſans ſçavoir pourquoi, parle fort vîte, & dit toutes choſes mal à propos & ſans ordre : les Troubles s'effrayent pour la moindre choſe & s'étonnent de rien, & les Viſions font toûjours leur malheur elles-mêmes, parcequ'elles ſe forment des phantômes vains pour ſe tourmenter : tous ces perſonnages-là, en entrant, me firent prendre un breuvage, qui me rendit tout autre que je n'étois.

Je devins emporté, méfiant, ſoupçonneux,
Et mon emportement me parut raiſonnable,
Je me fis des tourmens pour être miſerable,
Enfin tous les objets me devinrent fâcheux.

Dans ce malheureux état je fus voir la Jalouſie, qui eſt fort laide & fort décharnée, & couverte de ſerpens qui lui rongent ſans ceſſe le cœur ; ſon regard eſt funeſte, & elle ne voit rien à quoi elle ne porte envie : elle me jetta un de ſes ſerpens, qui dans la fureur où j'étois, m'enflamma encore davantage. Je m'en allai enſuite courant par tout ſans ſçavoir où ; quand je voyois Aminte en compagnie, je n'oſois l'aborder & tremblois dans l'ame, je tâchois à écouter ce qu'on lui diſoit & ſes réponſes, je tournois toutes ſes paroles du ſens qui pouvoit me tourmenter :

ter : quand on lui parloit à l'oreille, je pâlissois tout d'un coup, comme si j'eusse été prêt de mourir, j'expliquois le moindre geste, le moindre signe en faveur des autres; & quand je ne la voyois point, je me l'imaginois entre les bras d'un Rival: si elle étoit seule, je croyois qu'elle attendoit quelqu'un : enfin dans mon emportement j'étois jaloux de tout ce que je voyois, & même des choses inanimées.

Arbres & fleurs, disois-je en mon transport jaloux,
Que ne me parle-t'elle aussi souvent qu'à vous?
Vous êtes confidens de son inquietude,
Elle passe le jour dans votre solitude;
Si cette ingrate helas! n'a pas manqué de foi,
Pourquoi se plaire plus avec vous qu'avec moi?

Aminte cependant qui voyoit bien ma foiblesse, au commencement en soûrioit, après elle se mit en colere, & ce fut alors que je fis connoissance avec un homme qui voulut me guerir de mon amour & de ma jalousie en même-tems, c'étoit le Dépit.

L'ennemi mortel du tourment,
Et qui lors qu'on le maltraite,

Aidé de ſon reſſentiment,
Fait au plus vîte la retraite,
Et quelquefois ſauve un Amant,
D'une entiere & triſte défaite.

L'infidelité de ma belle
Me fit faire le vœu de ne la plus aimer,
Et le dépit me ſçût charmer
Juſqu'à paſſer trois jours ſans retourner vers elle:
La triſteſſe & l'ennui ne me quitterent pas,
Et de tant de douleurs mon ame fut atteinte,
Que j'aimai mieux mourir en adorant Aminte,
Que de ceſſer d'aimer tant de charmans appas.

Je me replongeai donc encore plus qu'auparavant dans mes ſoupçons jaloux; mais Aminte ſe laſſa après beaucoup de tems, de me voir en un état ſi déplorable; la Pitié qui m'avoit promis ſon ſecours au beſoin, n'y manqua pas: elle éloigna d'Aminte tous les objets qui pouvoient me fâcher, & me retira avec grande peine d'un lieu ſi deſagreable. Aminte m'ouvrit les yeux en ſortant, & après m'avoir deſabuſé, me fit voir toutes mes fautes. Alors je me jettai à ſes pieds, & lui demandai mille fois pardon, en lui diſant,

Armez-vous de rigueur,

Soyez cruelle & fiere,
Si j'ai de la colere,
Je la garderai dans le cœur;
Non, non, quelques maux que j'endure,
La douleur en ſera peinte dedans mes yeux,
Mais vous ne verrez pas mon cœur audacieux
Juſqu'à vous accabler d'un inſolent murmure.
Vous me verrez plein de langueur
Vous prier tendrement de n'être plus ſevere;
Mais s'il me vient de la colere,
Je la garderai dans mon cœur.

Aminte neanmoins ne me pardonna pas d'abord; elle avoit peine même à ſouffrir ma preſence, puiſque j'étois capable de tant de foibleſſe, je tâchois de la fléchir, en lui diſant:

Songez que la peine eſt mortelle,
Lorſque l'on aime tendrement,
De rencontrer une cruelle,
Qui ſe rit de notre tourment;
Qu'on ne peut vivre amant ſans voir ce que l'on aime:
Redonnez moi l'eſpoir d'attendrir votre cœur,
Si je vous ai déplû par quelque offenſe extrême,
J'en ai ſouffert aſſez par ma propre douleur.

Mes larmes & mes prieres jointes à

l'inclination naturelle qu'elle avoit pour moi, & qu'elle m'avoit témoigné à Confiance, me firent redonner ses bonnes graces.

Et enfin après plusieurs travaux, nous arrivâmes à la Capitale du Païs d'Amour: elle porte le nom de l'Isle, & c'est où se tient la Cour, qui est tout-à-fait belle: car elle est composée de toutes sortes de Nations, de Rois, de Princes & de Sujets, & les uns neanmoins n'y sont pas plus grands Seigneurs que les autres. La Ville est fort grande & tout y est pêle-mêle; les gens de merite y sont quelquefois avec ceux qui n'en ont point; les personnes bien faites souvent y quittent tout pour de laides, ce qui a fait assez voir que le Dieu qui y préside, est aveugle. Au milieu de cette Ville il y a un Temple fameux plus ancien que le monde: car Amour y étoit quand il débroüilla le cahos. Ce Temple est fort spacieux, & à peine est-il assez grand pour recevoir tous les Sacrifices qui s'y font à chaque heure du jour. Nous y allâmes pour faire un Sacrifice. En entrant il fallut donner les victimes, qui sont les cœurs. Amynte avoit encore de la peine à donner le sien; mais les Desirs l'emporterent à la fin avec un peu de violence. Nos cœurs furent donc offerts en sacrifice à l'Amour, & la flâme qui les brûloit, ne les consuma

pas,

pas; après le Sacrifice nous les trouvâmes encore tous entiers; mais brûlans,

Et par un fort heureux échange,
Au lieu de reprendre le ſien,
Amynte en cet heureux mélange,
Se ſaiſit auſſi-tôt du mien;
Ainſi ſans force & ſans contrainte,
Je me vis poſſeſſeur du cœur de mon Amynte.

Me voilà au comble de tous mes vœux, ne croyant plus avoir à ſouffrir. Je demeurai quelque tems dans cette Ville-là, joüiſſant de tous les plaiſirs qu'on peut avoir, étant aimé tendrement, c'eſt-à-dire,

Je faiſois toute ſa tendreſſe,
Elle vouloit toûjours me voir,
Mon chagrin faiſoit ſa triſteſſe,
Mes moindres maux ſon deſeſpoir.

Mais ce n'étoit pas aſſez pour moi: car je la voulois mener au Palais du vrai Plaiſir, qui eſt la Maiſon de Campagne où Amour va voir Pſiché, & dans ce deſſein je la menois de ce côté-là, quand nous rencontrâmes le plus fâcheux de tous les hommes.

Le grand ennemi des plaisirs,
Qui tourmente toûjours les plus fortes tendresses,
Tyran des passions, ennemi des caresses,
Et qui ne peut souffrir l'amour ni ses desirs;
Il a grand monde à ses côtez,
Charmé de ses sottes maximes,
Qui de tous les plaisirs nous font autant de crimes,
Et condamnent en nous les moindres libertez.

Cette grande troupe qui le suit, est assez mal en ordre; ce sont toutes femmes malades, qui ont grande peine à le suivre: l'Amour qui les possede, répand une langueur sur toutes leurs personnes qui les rend maigres: elles ont le regard mourant, & l'on voit bien que la flâme les dévore. Cet homme en un mot étoit l'Honneur; la Pudeur l'accompagnoit, je ne sçaurois vous dire comme elle est faite: car elle a toûjours un voile sur le visage, & ne se montre à personne. Tous deux ayant arrêté Amynte, ils lui dirent mille belles raisons qui me semblerent fort ridicules; mais qui ne semblerent pas telles à Amynte: car les ayant entenduës, elle voulut suivre leur conseil. Je fus fort étonné de ce nouveau procedé, & je m'écriai aussi-tôt:

Pleurez, mes yeux, votre malheur,
Et votre diſgrace imprévûë:
Amynte ne veut plus ſupporter votre vûë,
Et vient de reprendre ſon cœur;
Si vous fûtes heureux en la voyant ſans ceſſe,
Si vous prîtes plaiſir à vous voir dans ſes yeux;
Pleurez mes yeux, pleurez, couvrez-vous de triſteſſe,
Vous ne reverrez plus un tems ſi précieux.

Je conjurai enſuite Amour de la retenir, & il y prit tant de peine qu'il y réüſſit, & nous pourſuivîmes notre chemin au Palais du vrai Plaiſir. Nous n'en étions pas fort éloignez, quand nous rencontrâmes le Reſpect & la Précaution. Le Reſpect n'avoit plus la mine ſi ſerieuſe, il avoit l'air galant, enjoüé, & le viſage riant; la Précaution ne faiſoit auſſi plus tant de façons, & en ſoûriant le Reſpect nous dit:

Allez, parfaits Amans, contenter vos deſis,
Et recevoir d'Amour la belle recompenſe,
Vous n'avez plus ici beſoin de ma preſence,
Le Reſpect n'a que faire à vos ſecrets plaiſirs.

Et après m'avoir embraſſé, il me quitta. Il fut à peine parti, que je vis venir une

femme toute nuë fort belle, les cheveux pendans par devant, & chauve par derriere, qui couroit fort vîte; plusieurs gens étoient-là, les uns qui la negligeoient, les autres qui couroient mollement aprés elle, & tous neanmoins sembloient fort fâchez de l'avoir laissé passer. Amour me dit en la voyant que c'étoit l'Occasion, qu'elle seule avoit le credit de faire entrer au Palais du vrai Plaisir, & qu'il ne falloit pas la laisser échapper, parce qu'elle ne revenoit pas toûjours: pour suivre son conseil je courus au devant de l'Occasion & l'arrêtai, & elle acheva de resoudre Amynte à entrer dans le Palais du vrai Plaisir, & nous y arrivâmes enfin avec le plus grand contentement du monde. Car en verité c'est un bel endroit.

Un éternel Printems y conserve un air pur,
Le Ciel découvre-là son plus brillant azur.
L'on y voit en tout tems éclater mille roses,
Chaque instant en fait voir de nouvelles écloses,
Les arbres sont toûjours couverts de fruits meuris,
Les rameaux toûjours verds, les prez toûjours fleuris,
Mille endroits écartez font mille antres sauvages,

Où

Où regnent les plaisirs, les ris, les badinages,
Les rameaux enlassez en bannissent le jour,
Ces antres de tout tems sont sacrez à l'Amour,
La nature elle-même a tissu les feüillages,
Tous les petits oiseaux avec leurs doux ramages,
N'y parlent que d'amour dans leurs belles chansons,
Et même aux yeux de tous en montrent les leçons;
Mille petits ruisseaux dans des lits de verdure
Font oüir de leurs eaux l'agreable murmure,
Et la nuit, le silence & tous les élemens,
Concourent en ces lieux au plaisirs des amans.
L'on n'entend point parler de la rigueur des belles,
Ni du destin fâcheux qui les rend si cruelles,
C'est-là que les amans après plusieurs soûpirs
Goûtent mille douceurs qui passent leurs desirs.
Là tout ce que jamais le Ciel, la Terre & l'Onde
Formerent à l'envi de plus beau dans le monde,
A senti des desirs & de l'empressement,
Et poussé des soûpirs dans les bras d'un amant.

Je

Je vous avoüe qu'on eſt heureux en ce Païs-là. Pour moi quand je ſongeois que j'étois au comble de mes vœux, je ne pouvois aſſez me loüer de la fortune; mais mon bonheur étoit trop grand pour durer, auſſi j'en vis bien-tôt la fin, comme vous allez entendre. Mais quelques jours auparavant en me promenant, je rencontrai une fille aſſez laide; mais qui fait la précieuſe & ne ſe contente de rien; elle n'a point de demeure aſſûrée, parce qu'elle neglige d'en avoir, les plus belles choſes l'importunent, elle ſe nomme Tiédeur, elle a un grand pouvoir dans l'Iſle: car ceux qui la veulent ſuivre, ſortent ſans peine & ſans regret de l'Iſle d'Amour, elle les mene au Lac du Dégoût, où l'on ne trouve que trop de batteaux pour ſortir. Je vis quelques gens qui la ſuivirent, mais je la trouvai ſi laide & ſi déraiſonnable, que je ne m'arrêtai pas un moment avec elle; je retournai au Palais du vrai Plaiſir, où quelques jours après il m'arriva un malheur qui m'accable encore, & dont je ne crois jamais voir la fin.

Au milieu de mes délices, un matin je vis un homme qui effrontément vint troubler mes plaiſirs. Il avoit l'air majeſtueux & indépendant, la phiſionomie haute, & les yeux & le front d'un homme abſolu, qui ne ſçait ce que c'eſt que d'obéïr. En

un

un mot, c'étoit le Destin, dont les Arrêts sont irrévocables, qui enleva Amynte d'entre mes bras : tous mes efforts ne pûrent l'empêcher, & il l'emmena je ne sçai où : car je n'en ai pû avoir de nouvelles depuis ce tems-là. Je quittai aussi-tôt le Palais du vrai Plaisir, qui me sembloit desagreable, puisqu'Amynte n'y étoit plus, & je me vins retirer en ce lieu, où je croyois passer le reste des jours que m'accordera ma doulcur. Je suis ici sur le haut d'une montagne, qu'on nomme le Desert du Souvenir ; la solitude y est fort belle, mais ce qui s'y trouve de fâcheux, c'est que le lieu est si éminent, qu'on découvre de-là toute l'Isle d'Amour, si bien qu'on a toûjours son malheur devant les yeux, l'on ne peut s'empêcher de voir sans cesse les endroits par où l'on a passé, & c'est ce qui me rend miserable ; car de quelque côté que je me tourne, je trouve des objets qui me representent toûjours mon bonheur passé.

C'est le souvenir de ma gloire
Qui me tourmente dans ces lieux,
Si je n'avois pas de memoire,
Helas ! j'en serois beaucoup mieux.

Dans l'infortune qui m'accable,
Je crois que le sort obstiné

Ne m'a rendu ſi fortuné,
Que pour me voir plus miſerable :
Mon ſort ſeroit moins rigoureux,
Si j'avois été moins heureux.
C'eſt mon bonheur paſſé qui fait tout mon martyre :
O triſte & dure extrémité !
D'être enfin reduit à dire,
Que je me plains d'un bien que j'ai tant ſouhaité.

Il y a quelque tems que je languis ici, & j'ai ſongé enfin, cher Licidas, que votre amitié auroit ſujet de ſe plaindre de la mienne, ſi je ne vous faiſois ſçavoir de mes nouvelles avant ma mort. Il y a la Confidence en ce Païs-ci, qui a ſoin de faire tenir les Lettres aux Païs étrangers, je lui donnerai la mienne, j'eſpere qu'elle vous ſera renduë fidellement & ſecrettement : car c'eſt ce que je lui recommenderai. Adieu, plaignez un peu ma diſgrace, peut-être qu'un jour vous aurez beſoin de la même conſolation que je vous demande.

Fin du premier Voyage.

A PHILIS, SUR LE VOYAGE DE L'ISLE D'AMOUR.

Lisez, belle Philis, à loisir cet Ouvrage,
Il parle d'un Païs charmant, aimable & doux,
Il n'est pas mal-aisé d'en faire le voyage,
Vous le pouvez sans partir de chez vous.

LE SECOND

VOYAGE

DE

L'ISLE D'AMOUR.

A LICIDAS.

MEs malheurs ſont finis, cher Licidas, & s'il n'y a que l'Amour qui me mette au tombeau, je ne crois pas mourir jamais. Depuis ma derniere Lettre mon humeur eſt bien changée; & quoique j'aye tout ſujet de me loüer de l'Amour dans mes dernieres avantures, je l'abandonne néanmoins pour toûjours.

Je ne ſuis plus amant que de la belle gloire,
Elle ſeule à preſent occupe mes eſprits,
Et j'ai banni de ma memoire
Les Amyntes & les Iris.

J'ai goûté de l'Amour les charmantes delices,
Et ce Dieu fut toûjours conforme à mes deſirs:
Si quelquefois il cauſa mes ſupplices,
Ce

Ce fut pour augmenter ma joye & mes plaisirs.
Je ne m'en repens point, j'en cheris la memoire,
Je vois avec plaisir le débris de mes feux,
Mais c'est seulement à la Gloire
Que je veux desormais adresser tous mes vœux.

Vous vous étonnez peut-être, cher Lycidas, de m'entendre parler ainsi; mais apprenez-en la cause en apprenant mes dernieres avantures, qui vous divertiront assûrément plus que les premieres. Quoi que je ne songe plus à l'amour, je vous avoüe que je suis bien-aise de vous faire l'histoire de mes feux passez, j'en aime le souvenir, & mon cœur qui s'applaudit en secret de mes conquêtes, trouve un commencement de gloire à avoir triomphé de trois cœurs.

Trois illustres beautez ont brûlé de mes feux,
Tant que je fus amant, je fus toûjours heureux,
Sur des cœurs indomptez, j'ai gagné la victoire;
Je n'ai point fait de voeux que l'on n'ait exaucez;
Toi mon cœur qui n'es plus sensible qu'à la gloire,

Triomphe

Triomphe au ſouvenir de tes Amours paſſez.

Il y avoit déjà long-tems que je languiſſois dans le Deſert du Souvenir, & je commençois à croire par une triſteſſe extraordinaire qui m'étoit ſurvenuë depuis quelques jours, que le terme de mes maux approchoit, & que la mort m'en delivreroit bien-tôt, quand un jour étant couché ſous un arbre rêvant à mes malheurs, & tout noyé dans mes larmes, je vis une femme qui voloit d'une grande vîteſſe, elle parloit en allant, & faiſoit un grand bruit; je ſentis à ſa vûë un tremblement qui me ſaiſit le cœur, ſans que j'en connuſſe la raiſon. Je vis bien d'abord que cette femme étoit aſſûrément la Renommée: mais je ne ſçavois pas d'où venoit mon inquietude, quand ces paroles ne m'en firent que trop connoître le funeſte ſujet: elle cria en paſſant auprès de moi:

Amynte eſt en confidence
Avec un nouvel Amant,
Tirſis avec ſa conſtance
Eſt la Dupe aſſûrément.

Je crus deux ou trois fois avoir mal entendu, mais elle le repeta ſi ſouvent, que je ne doutai plus de mon malheur.

Je vous laiſſe à penſer combien je fis de plaintes

plaintes ſur cette infidelité, il me vint mille differentes penſées de vengeance contre l'ingrate & ſon amant ; mais la violence de ma colere étant paſſée, j'en vins aux regrets.

Pour avoir plus d'amour que l'on n'en eut jamais,
Que ne me laiſſez-vous du moins mourir en paix ?
Ingrate, vous pouviez ſans être criminelle,
Attendre encor deux jours à paroître infidelle,
Et ne m'expoſer pas à cette cruauté
De voir avant ma mort votre infidelité,
Quand accablé d'ennuis & prêt à rendre l'ame,
Vous deviez retenir votre nouvelle flâme ;
Et je meritois bien par mon ſort malheureux
Que votre amour durât encore un jour ou deux.

Je paſſai ainſi pluſieurs jours à me plaindre, & je ne voulois pas m'éclaircir entierement de mon malheur, de crainte de trouver de trop grands ſujets d'affliction. Il y avoit même quelques momens où je m'imaginois que peut-être la Renommée avoit ſelon ſa coûtume, accuſé fauſſement Amynte de perfidie, & je ne pouvois croire qu'après tous les ſermens qu'elle

qu'elle m'avoit faits ſi legerement, elle eût trahi ſa parole, & qu'elle pût oublier en peu de jours mes ſervices, & recevoir ceux d'un autre. Quelquefois auſſi j'excuſois en moi-même ſon ingratitude par mille raiſons, qui, ce me ſembloit, l'y pouvoient avoir contrainte : mais enfin je ne fus que trop aſſûré de toute ma diſgrace. Je vous ai dit dans ma premiere lettre, que le deſert du Souvenir eſt placé ſi haut, qu'on découvre de là toute l'Iſle d'Amour. Un jour je vis Aminte dans le Palais du vrai Plaiſir, avec un homme que je connus pour un de ceux que j'avois rencontrez dans les Rivaux.

Là cet Amant qui ſçût lui plaire,
Rendant de ſon bonheur le Ciel même jaloux,
D'un tranſport amoureux embraſſoit ſes genoux :
Et l'ingrate le laiſſoit faire.

L'ardeur de ſon brûlant deſir
D'un incarnat brillant allumoit ſon viſage,
Ses baiſers redoublez étoient ſon ſeul langage,
Et l'ingrate y prenoit plaiſir.

Enfin j'en crus perdre le jour,
Je vis à cet Amant mille beautez en proye,
Et l'ingrate à ſes yeux montroit la même joye,

Qu'elle

Qu'elle m'avoit fait voir du tems de notre amour.

Quand je ſonge à la douleur que j'eus d'abord en voyant cette lâche trahiſon, je m'étonne comment je n'en fus pas accablé; ma rage me fit dire des choſes qu'elle ſeule eſt capable d'inſpirer, & ſoûtenu par mon amour, qui me faiſoit voir avec une douleur inconcevable, qu'un autre eût triomphé en un moment de ce qui m'avoit coûté tant de peine, je fus longtems ſans pouvoir être maître de mon deſeſpoir, mais à peine eus-je fait un peu de reflexion ſur cette avanture, que je me trouvai en état de me ſervir de ma raiſon, & un homme qui parut à mes yeux au même inſtant, m'inſpira une froideur qui me rendit inſenſible à cette infidélité; cet homme avoit le regard fier, & faiſant un ſoûris dédaigneux, en me regardant de côté, & par deſſus l'épaule, me dit:

Quoi l'infidelité d'Amynte,
Lâche, te donne au cœur de mortels déplaiſirs?
Tu t'abandonnes à la plainte?
L'infidéle qu'elle eſt, te coûte des ſoûpirs?
Après ſa noire perfidie,
L'ingrate ne vaut pas qu'on regrette ſon cœur.

Et

Et l'on doit oublier des momens de ſa vie
Tous ceux qu'on a paſſez dans cette indigne
ardeur.

Je connus à ces paroles que c'étoit le Mépris, & courus l'embraſſer ; mais lui voyant que je balançois, & que l'Amour étoit encore avec moi, il tourna ſes pas ailleurs ſans me regarder. Moi qui ne voulois plus le perdre, aidé de ſes conſeils, je donnai congé à ce petit Amour qui m'avoit toûjours accompagné dans mon voyage. Cet adieu ne ſe fit pas ſans bien des larmes ; & comme il avoit été le témoin de toutes mes avantures, j'avois bien de la peine à le quitter, & je m'amuſai ſi long-tems avec lui, que j'en penſai oublier le Mépris : enfin en l'embraſſant :

Adieu, lui dis-je, Amour, mes plus cheres
delices,
Toi qui fus autrefois mon eſpoir le plus doux,
Toi que j'aimai toûjours malgré tous mes
ſupplices,
Amynte ne veut plus de commerce entre nous.

Après ſa trahiſon & ſi lâche & ſi noire
Je veux que de mon cœur ſes traits ſoient
effacez :
Mais je ne veux jamais bannir de ma memoire
Tous ces heureux momens qu'avec toi j'ai
paſſez.

En

En quittant l'Amour, je fus long-tems à chercher le Mépris, mais enfin je le ratrapai, & il me dit d'aller à une Ville qu'il me montra ; j'y adressai d'abord mes pas, & je commençai alors à sentir une joye que je n'avois point euë depuis que j'étois dans l'Isle, & le Repos me sembla plus doux, à cause qu'il m'étoit nouveau d'en avoir. Quand j'arrivai à cette Ville, je vis que tout le monde y étoit oisif : la Ville est deserte, & presque tous les habitans demeurent en leur particulier : il y a un Port par où l'on sort de l'Isle d'Amour ; car pour y entrer par là, c'est ce qui n'est jamais arrivé. Cette Ville se nomme Indifference, & donne le nom à une Princesse qui est belle à la verité, & qui sur tout a beaucoup d'embonpoint, mais elle a la mine si peu spirituelle, & paroît si inutile & si niaise, qu'elle en est ridicule.

D'abord que je fus dans cette Ville, le souvenir de l'affront que m'avoit fait Amynte, me la rendit assez agreable, & je ne pouvois m'empêcher de crier mille fois le jour :

L'on n'est jamais content alors qu'une beauté
Dessous ses dures loix tient notre ame asservie ;
Pour être heureux toute sa vie
Il faut garder sa liberté.

Je me trouvois fort heureux d'être débaraſſé de mon Amour, & je m'étonnois ſouvent de toutes les folies que ce Dieu m'avoit fait faire : quoique je ſongeaſſe quelquefois à Amynte, il me ſembloit qu'elle étoit enlaidie depuis ſon infidelité : l'humeur où j'étois ne me la repreſentoit que comme une perſonne qui ne meritoit plus une forte paſſion, comme celle que j'avois euë pour elle, & qui avoit perdu toutes les graces qui l'avoient fait aimer. Enfin, j'étois dans un ſi grand repos, que je commençai à m'en ennuyer, & ce changement extrême d'une violente amour à une froideur extraordinaire, me devint ſi inſupportable, qu'une langueur me ſaiſit, qui me donnoit un chagrin que je n'avois jamais ſenti. Mon cœur qui étoit accoûtumé à l'amour ne ſçavoit où placer ce fonds de tendreſſe qui lui étoit reſté en quittant Amynte, & trouvoit bien rude une vie auſſi pareſſeuſe que celle que je menois dans l'indifference. Je chantois tous les jours en moi même ;

Sans amour & ſans tendreſſe
Il n'eſt point de doux momens :
Il faut ſoûpirer ſans ceſſe,
L'on n'eſt heureux qu'en aimant.
A quoi paſſer tout le jour,
Si l'on ne ſonge point à plaire,

Et

Et si l'on n'a point d'amour,
Que peut-on faire?

Que la vie est ennuyeuse
Quand on n'a point de desirs:
Qui n'a pas l'ame amoureuse,
La voit couler sans plaisirs.
A quoi passer tout le jour,
Si l'on ne songe point à plaire
Et si l'on n'a point d'amour,
Que peut-on faire?

Je ne voulois pourtant pas m'y rengager tout-à-fait, & je me trouvois trop mal de l'Amour, pour me rembarquer encore dans une autre passion; mais je cherchois à m'occuper du moins agreablement.

C'est ce qui faisoit que je sortois de la Ville tous les jours, pour voir si je n'aurois point quelque avanture, quand un jour je rencontrai une femme dont l'abord étoit tout-à-fait agreable; elle avoit un air libre enjoüé, & quelque chose qui plaisoit d'abord en la voyant: Elle ne m'eut pas plûtôt apperçû qu'elle vint à moi, & me pria de venir chez elle, que j'y trouverois dequoi me satisfaire, & me montra un papier où ceci étoit écrit:

Voir toutes les beautez sans amour, sans desirs,

Et faire chaque jour nouvelle connoiſſance,
Avoir pour tous objets la même complaiſance,
Et chercher en tous lieux ſa joye & ſes plaiſirs,
C'eſt l'agreable & douce vie
Que l'on mene en Galanterie.

Je trouvai ſi bien mon compte à cette façon de vivre, que j'acceptai d'abord le parti, & ſuivis la Galanterie à la Ville qui porte ſon nom.

C'eſt une Ville fort magnifique & fort ſuperbement bâtie : l'on trouve à la porte la Liberalité, l'Eſprit doux, la belle Converſation, & la Complaiſance, qui donnent des paſſe-ports pour avoir les entrées libres par toutes les Compagnies ; & ſans quoi l'on paſſe fort mal ſon tems : il n'eſt pas tout-à-fait neceſſaire d'avoir quatre paſſe-ports, c'eſt aſſez d'en avoir deux, & quelquefois un ; mais plus on en a & mieux on ſe divertit. Les plus neceſſaires pour en être eſtimez, ſont l'Eſprit doux & la belle Converſation, & ceux qu'on eſtime le moins, & qui font duper les gens d'ordinaire, c'eſt la Complaiſance & la Liberalité. De plus, c'eſt un lieu de grand divertiſſement, les agreables parties y ſont frequentes ; on invente tous les jours mille plaiſirs nouveaux ; la Muſique, le

Festin, le Bal, la Serenade & la Comedie y ont de l'emploi chaque jour.

Comme j'étois avec la Galanterie, j'eus quatre passe-ports; & je commençai dès-lors à m'introduire par tout, & je fis tant de parties, que je me fis connoître dans toutes les compagnies de la Ville: je passois le jour en festins, la nuit à donner des serenades, & je ne me donnois pas ainsi le tems de m'ennuyer; mais à la fin cette sorte de vie me fatigua.

Alors qu'on a goûté le plaisir d'être aimé,
Tout ce qui vient après ne fait que nous déplaire,
Et si le cœur n'est enflamé
Tous les plaisirs ne touchent guére.

Je commençois à en avoir du chagrin; quand je fis une partie, dans laquelle il se rencontra deux filles également aimables; l'une se nommoit Silvie, qui avec une taille admirable, avoit tout ce qu'il faut pour faire une fort belle personne; & ce qui me charmoit le plus, c'étoit un air de joye & de jeunesse qui inspiroit tous les plaisirs: elle avoit quelque chose de si engageant & de si aimable, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'aimer. L'autre se nommoit Iris qui n'avoit pas la taille si belle, mais fort bien prise; & de plus, elle avoit une certaine

negligence en marchant fort agréable; mais auſſi tous les traits de ſon viſage étoient accomplis : elle avoit un teint vif, beaucoup d'éclat, de grands yeux, le nez bien fait, & dans la bouche un charme inexplicable. Il ſembloit que les graces & les ris en euſſent fait leur demeure, & quand elle rioit ſur tout, on y remarquoit mille beautez qu'il eſt impoſſible d'exprimer.

En la voyant il n'eſt point d'armes
Pour, contr'elle un moment, garder ſa liberté ;
Et pour couronner tous ſes charmes,
Elle avoit de l'eſprit autant que de beauté.

Ces deux belles perſonnes me firent prendre à cette partie plus de plaiſir que je n'avois fait aux autres, & je me ſeparai d'elles avec des ſentimens bien differens de ceux que j'avois accoûtumé d'avoir. Je fus bien-aiſe de ſentir quelque penchant dans mon cœur, mais je ne voulois auſſi m'y abandonner entierement; & d'un autre côté, il me ſembloit étrange d'avoir deux inclinations, & je ne pouvois comprendre comment on pouvoit aimer deux perſonnes enſemble, & les ſervir, quand une femme ſe preſenta à moi, qui étoit magnifiquement vétuë. Elle avoit ſur tout obſervé dans ſon habillement

billement ce qui pouvoit rehausser sa beauté : elle étoit fort parée, & ne faisoit pas une action qui pût déconcerter sa bonne grace ; elle avoit le regard attirant, l'accueil fort agréable, & il sembloit qu'elle cherchât à plaire à tout le monde, & qu'elle en fist son capital ; elle avoit une grande suite, mais elle me caressa plus que les autres. Vous connoissez bien aux marques que je vous en donne, que c'étoit la Coquetterie, & vous ne vous étonnerez pas de ses caresses, puisque j'étois nouveau venu. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle me parla ainsi :

Cesse de t'opposer à cette double ardeur,
Deux objets peuvent bien avoir place en ton cœur,
Si l'amour fait lui seul le bonheur de la vie,
Plus on est amoureux,
Et plus l'on est heureux :
Reçois l'amour d'Iris & celui de Silvie,
Encore est-ce bien peu de n'en avoir que deux.

Du puissant Dieu des cœurs les douceurs sont si grandes,
Qu'il faut sur mille Autels lui faire mille offrandes :
Helas ! il est si doux de s'y laisser charmer,
Qu'alors qu'une Philis refuse d'être nôtre,

Il faut en avoir une autre,
De peur de cesser d'aimer.

Cesse de t'allarmer pour avoir tant d'amour,
L'on peut fort aisément menager deux tendresses :
Il est assez d'heures au jour,
Pour s'occuper à deux maîtresses.

Je lui fis mille remercimens de ses bons conseils, & j'y trouvai mon humeur si portée, que je ne balançai pas à suivre la Coquetterie jusques dans la Ville qui porte son nom, je vis sur la porte ceci écrit en lettres d'or.

Le Dieu des cœurs voyant que de son vaste empire
Tant d'Amans sortoient chaque jour,
Et qu'après un premier amour,
Un cœur fatigué de martyre,
Y venoit rarement faire un second séjour,
Fit bâtir cette belle ville,
Où les Amans lassez de ces injustes loix,
Trouvant l'amour doux & facile,
S'y rengagent encore une seconde fois.

Ici regne un amour commode,
avec l'agreable methode
Qui fait aimer sans trouble & sans emportement,

Qui

Qui bannit le fâcheux tourment,
Qui fait braver les inhumaines,
Qui ne donne en amour que de tendres desirs,
Et qui sans en causer que les plus douces peines,
En fait goûter tous les plaisirs.

Cette agréable inscription me donna encore plus d'envie de voir la Ville, j'y rencontrai mille belles personnes, toutes parées comme pour faire quelque conquête, elles n'épargnoient rien de tout ce qui peut plaire, & employoient toute leur adresse pour attirer les passans.

C'étoit en un mot de ces belles
Qui ne cherchent par tout qu'à s'en faire conter,
Et quoi qu'il en puisse coûter,
Veulent voir la foule autour d'elles.

La Coquetterie en entrant me donna pour guide un Amour Coquet ; & pour vous expliquer ce que c'est, apprenez que ces sortes d'Amours sont de la veritable race d'Amour ; mais comme ils sont enfans de l'Amour & de la Coquetterie, ils tiennent aussi de leur mere : ils ont l'arc & la fléche ; mais ils n'ont point de bandeau ni de flambeau, & tiennent des

loix de la Coquetterie, qu'ils obſervent exactement. Je ne fus pas plûtôt avec un de ſes Amours, qu'il me dit toutes ſes loix, qui ſont fort agreables, & qu'il n'eſt pas neceſſaire de vous dire encore, puiſqu'auſſi-bien vous en verrez les effets dans la ſuite de mon diſcours, c'eſt tout vous dire, que dès ce moment je m'engageai à ſuivre par tout ſes avis, & dès le ſoir même rencontrant Silvie, & l'ayant abordée, je demeurai quelque tems avec elle.

Je crûs dans ce moment être tout à Silvie,
Ses yeux ſeuls me ſembloient capables d'enflamer,
Et je ne ſongeois pas dans ma joye infinie
Qu'Iris avoit des traits qui m'avoient ſçû charmer.

Je ne l'eus pas plûtôt quitté, que rencontrant Iris, il m'en arriva de même.

Iris d'un regard ſeulement
Changea mon amoureuſe envie,
Et j'oubliai dans ce moment
Qu'il fût au monde une Silvie.

J'en fis autant pluſieurs jours de ſuite, & commençai alors à ſentir quelque joye, j'aimois & je n'en ſentois aucune inquiétude; quand j'étois mélancolique j'allois voir

voir Iris, qui par la douceur de ſon eſprit & ſa langueur naturelle, m'entretenoit agreablement dans l'humeur où j'étois, & quand je me ſentois l'ame portée à la joye, je courois chez Silvie.

Pour me faire en amour un deſtin agreable,
Je ne pouvois pas mieux contenter mon deſir,
J'avois trop peu d'amour pour être miſerable,
Et j'en avois aſſez pour y prendre plaiſir.

Après un aſſez long ſejour dans Coquetterie, cet Amour qui m'avoit été donné pour guide, me voulut mener à Declaration ; je ſongeai d'abord à mon premier voyage, quand le Reſpect me deffendit d'y aller ; j'alleguai cette raiſon, l'Amour Coquet ſe mit à rire en m'entendant parler, & me dit que le Reſpect ne deffendoit d'aller à Declaration, qu'à ceux qui ne ſçavoient pas encore la belle maniere d'aimer, & même que le Reſpect ſe mocquoit de ceux qui paſſant par Diſcretion, alloient faire un chemin plus long de moitié que l'autre, & ajoûta :

Sans déplaire au Reſpect, Tirſis, on peut parler,
Le moyen de guerir ton amoureuſe flâme,
Si tu ne veux pas reveler
A l'objet que tu ſers le ſecret de ton ame :

Quoi que l'on die, il eſt bien doux
De voir toûjours à ſes genoux
Un Amant languiſſant, qui brûle & qui ſoûpire,
Et l'on n'eſt jamais en courroux
De ſe voir adorer, ni de l'entendre dire.

Je ne balançai pas à le ſuivre, & en chemin, il me donna cet avis:

En parlant de l'amour n'en fais point une affaire,
C'eſt dequoi t'attirer quelque honteux refus;
Quand on traite l'amour comme un fort grand myſtere,
Un jeune cœur s'alarme & ne l'écoûte plus.

Nous arrivâmes en même-tems à Declaration, qui eſt un fort petit Village; car comme on n'y fait que paſſer, il n'eſt guére habité; l'entrée en eſt un peu perilleuſe, à cauſe de quelques precipices, où ceux qui font des faux pas, courent beaucoup de riſque. Pour dans le village, il y fait toûjours des broüillards fort épais, & on a peine à s'y connoître; & il y a deux ſorties, l'une du côté du Refus, & l'autre de la Tolerance: la premiere eſt fort deſagreable, & méne en quantité de méchans endroits, & l'autre ne méne ordinairement qu'en des lieux divertiſſans.

ſans. J'avois un ſi bon guide, que l'entrée ne me fit point de peine ; je débroüillai aſſez bien Iris & Silvie, & leur parlai à toutes deux de mon amour.

Auprès de l'aimable Silvie
Le cœur tout rempli de deſirs ;
Pour ſatisfaire à mon envie,
Je pouſſai mille ardens ſoûpirs.
Quand je lui proteſtai qu'elle en étoit la cauſe,
C'étoit mon cœur qui me l'avoit dicté,
Et ſi quand près d'Iris je dis la même choſe,
Je crûs dans le moment dire la verité.

Quand je parlai à Silvie, elle feignit de ne me pas croire, & ſortit après par la Tolerance ; pour Iris, elle n'en fit pas de même, elle ſortit par le Refus : je la quittai alors, & ſortant par la Tolerance après Silvie, après l'avoir un peu cherchée, je la trouvai dans une petite Ville qui eſt fort agréable, elle n'eſt guére peuplée, mais les gens qui y ſont, vivent dans une grande union, on ne ſe parle guére, & on s'entend à demi-mot.

C'eſt là que les Amans mettent tout en uſage
Pour avoir chaque jour un ſecret entretien,
Et que chacun a ſon langage
Où les autres n'entendent rien.

En

ſeſpoir. Cette ſorte de vie me ſembloit aſſez agreable, j'étois fort gai à Intelligence; & quand je venois voir Iris, je prenois un viſage ſerieux; & je pris enfin une habitude de contrefaire mon humeur quand bon me ſembloit; les larmes ne me coûtoient plus rien, & je ſçavois faire le miſerable quand la fantaiſie m'en prenoit.

A mon gré je ſçavois & gemir & me plaindre,
Selon qu'il le falloit pour ſeconder mes vœux:
En amour c'eſt tout que de feindre,
Et ſçavoir à propos faire le malheureux.

Enfin, après avoir aſſez fait le langoureux, je voulus la faire ſortir de ce déplaiſant ſéjour, & ſans avoir recours à la Pitié, je fis ſeulement ce que me conſeilla l'Amour Coquet.

Au lieu de lui demander grace,
Affecte des froideurs & cache ton tourment,
Car il n'eſt rien que l'on ne faſſe
Pour ſe conſerver un Amant.

Pour cet effet, la premiere fois que je la vis, ayant concerté mes yeux & mon langage, je lui dis aſſez gayement:

Enfin

Enfin je ne ſuis plus à vous,
Et je renonce à votre empire ;
Vos yeux qui me ſembloient ſi doux
Ne me cauſent plus de martyre.

Il eſt vrai que vous êtes belle,
Et qu'il ſeroit bien doux de toucher votre cœur ;
Mais Iris, vous êtes cruelle,
Et l'amour ne peut vivre avec tant de rigueur.

Je n'ai point épargné les ſoûpirs ni les larmes,
Ni tout ce qui pouvoit bannir votre courroux,
Vous m'avez vû ſoûpirant pour vos charmes
Demander grace à vos genoux ;
Mais puiſque votre cœur rebelle
Refuſe de me ſecourir,
Adieu je vous quitte cruelle,
Mon deſſein n'eſt pas de mourir.

Je la quittai auſſi-tôt que j'eus achevé ces paroles, & ne retournai plus la revoir depuis ce tems-là. Je m'attachai alors à Silvie plus que de coûtume, & n'oubliai rien de tout ce qui pouvoit faire connoître à Iris que je l'avois oubliée.

Au bout de quelques jours je vis que cette belle,
Par un fort heureux changement,
Aima

Aima mieux n'être plus cruelle,
Et trouva plus de honte à faire une infidelle,
Qu'à bannir ſes rigueurs en faveur d'un Amant.

Elle vint à Intelligence, ou d'abord elle me fit quelques reproches, & je ne manquai pas à lui jurer mille fois que ce que j'en avois fait, n'étoit que pour voir ſi ma perte toucheroit ſon cœur. J'avois bien des affaires en ce tems-là, car c'eſt une choſe aſſez difficile de demeurer dans Intelligence avec deux perſonnes; j'écrivois tous les jours deux billets, j'avois tous les jours deux rendez-vous, & il falloit avoir bien de l'adreſſe pour ne rien faire connoître, mais avec tout cela, c'étoit un embarras fort agreable, & dans lequel j'euſſe volontiers long-tems demeuré, ſi l'Envie qui ne peut ſouffrir perſonne à Intelligence, ne fût arrivée, & n'eût tant dit de choſes mal-à-propos, qu'Iris & Silvie furent contraintes de ſortir & d'attendre dans un éloignement qu'elle eût ceſſé de parler.

Je me trouvai ainſi tout d'un coup privé de mes plaiſirs: encore ſi l'une des deux me fût reſtée, je me fuſſe conſolé avec elle de l'abſence de l'autre; mais toutes deux étant parties, je ne ſçai ce que je fuſſe devenu, ſi l'Amour Coquet ne m'eût conduit à un village fort agreable: la ſituation

tion en eſt merveilleuſe, le Païs d'alentour agreablement diverſifiez de ruiſſeaux, de prez & de bocages; Amour me dit en m'y conduiſant:

C'eſt en vain que dans une abſence,
On s'abandonne à la ſouffrance,
Que ſert de s'affliger & la nuit & le jour,
Si dans l'éloignement, on ne peut nous entendre,
Tirſis, la douleur la plus tendre,
Ne rend pas un Amant plus heureux au retour.

Nous arrivâmes en même-tems à ce Village; toutes les Maiſons y ſont agreables, l'on voit par tout des graces & des fontaines, & une ſuite continuelle de ſpectacles & d'agrémens, les moindres choſes réjoüiſſent: tout le monde qui y eſt contribuë au divertiſſement; ce lieu-là ſe nomme Amuſement.

L'Amuſement eſt un fort jeune garçon, qui s'arrête à tout ce qu'il trouve, & fait ſon plaiſir de la moindre choſe.

D'abord que je fus arrivé dans ce Village, je ſongeai à faire comme les autres, à me divertir de tout ce qui ſe preſentoit à moi, afin de bannir le chagrin que me pouvoit donner l'abſence de ce que j'aimois.

Eloigné

Eloigné des beaux yeux d'Iris & de Silvie,
Pour affranchir d'ennuis une mourante vie,
Sur cent objets divers je formois mes desirs,
J'avois tant de chagrin de cette longue absence,
Que je prenois mille plaisirs
Pour en éloigner la souffrance.

Je vous avoüe que tout le tems que je demeurai dans Amusement, je le passai sans inquiétude, & j'attendois sans beaucoup d'impatience le retour d'Iris & de Silvie. Je ne laissois pas de leur écrire toûjours, & la même lettre servoit à toutes deux; je leur mandois mille tendresses; & en effet, j'eusse mieux aimé les voir que d'être dans Amusement; mais puisqu'il falloit attendre, je prenois patience assez volontiers.

Quelque tems se passa ainsi que nous nous écrivions reglément; mais tout d'un coup je ne reçûs plus de lettres, & j'appris qu'Iris & Silvie, ayant sçû que j'étois dans Amusement, s'étoient retirées dans le Palais du Dépit; je n'eus pas plûtôt appris cette nouvelle, que je me rendis au Palais du Dépit: je vous ai parlé en passant, du Dépit dans ma premiere lettre; mais je ne vous parlai pas de son Palais, c'est un lieu où l'on se querelle toûjours,

le Dépit broüille les gens enſemble mille fois le jour, & fait careſſer ſouvent des gens que l'on hait mortellement; mais ces querelles auſſi ne durent guéres; les Amours raccommodent tout & réüniſſent toûjours ceux qui ne ſe ſont querellez que par le conſeil du Dépit; mais c'eſt une aſſez plaiſante choſe d'y voir des gens qui s'aiment infiniment, ſe dire mille injures, de leur vie, & un moment aprés ſe demander pardon, & ſe réünir plus qu'auparavant.

De tous les dépits d'un Amant,
Le plus long ne dure guére:
Comment tenir ſa colere,
Quand on aime tendrement?

Il y a un homme dans ce Palais, qui eſt le médiateur de toutes choſes, c'eſt lui qui aſſiſte aux accommodemens, & qui fournit les moyens de les faire, on le nomme l'Eclairciſſement.

Quand j'arrivai, je rencontrai d'abord Silvie, qui en me voyant s'accompagna d'un homme, lui fit mille careſſes, & ne fit pas ſemblant de me connoître. Le Dépit qui vint auſſi-tôt à moi, m'inſpira le deſir de me venger, & rencontrant Iris au même moment, je ſongeois à me venger avec plaiſir; mais elle en fit autant
que

que Silvie ; & moi pour ſuivre les conſeils de mon Amour Coquet, trouvant une femme aſſez jolie ſur mes pas, qui étoit pour le moins auſſi en colere que moi ; & comme nous n'étions enſemble que pour nous venger, notre entretien n'étoit pas grand ; mais comme le couroux m'aveugloit moins qu'elle, je commençois à trouver la Vengeance aſſez douce, quand Iris & Silvie paſſerent, & me virent auprès de cette femme, avec un viſage aſſez gai ; ſur la fin du jour étant demeuré ſeul, en me promenant je rencontrai Iris qui étoit ſeule auſſi. Dans l'emportement je lui dis mille choſes que la colere inſpire, & elle de ſon côté en fit de même ; quand l'Eclairciſſement vint qui nous demanda la raiſon de notre querelle, & nous connûmes qu'elle venoit toute de Préoccupation, & qu'elle étoit fondée ſur l'Amour. Alors je me jettai à ſes pieds, je lui fis mille proteſtations de fidelité, & elle, à ſon tour, s'excuſa ſi tendrement que j'en fus charmé ; elle me fit mille careſſes, & n'oublia rien pour me perſuader que tout ce qu'elle avoit fait étoit par le conſeil du Dépit.

Qu'il eſt doux de voir une belle,
Que l'on prenoit pour infidéle,
En peine de nous appaiſer,

Cher-

Chercher mille raiſons pour tâcher d'excuſer
Quelques offenſes prétenduës,
Et de ſa belle main eſſuyant tous nos pleurs,
Nous payer par mille faveurs
Les larmes qu'on a répanduës.

Je trouvai mon accommodement ſi agreable, que j'allai auſſi-tôt chercher Silvie pour en faire autant. Il ſe peut faire qu'elles n'agiſſoient pas de meilleure foi que moi, & qu'elles me trompoient toutes deux, comme je les trompois; mais je n'en avois pas grande inquiétude.

Pourvû qu'on jure qu'on nous aime,
Que l'on craigne de nous fâcher,
Et qu'on ait ſoin de nous cacher
Une infidelité par quelque ſtratagême,
Si l'on ſçait bien nous appaiſer,
Si l'on nous trompe avec adreſſe,
Pourquoi chercher tant de fineſſe?
Et qui ne voudroit pas ſe laiſſer abuſer?

Pour moi je ne penetrois point dans leur penſée, & je me contentois de voir qu'elles étoient bien aiſes de faire la paix avec moi.

Et je trouvois ſi doux dans un dépit extrême,
De voir enfin ceder la colere à l'amour,

Que

que Silvie ; & moi pour ſuivre les conſeils de mon Amour Coquet , trouvant une femme aſſez jolie ſur mes pas , qui étoit pour le moins auſſi en colere que moi ; & comme nous n'étions enſemble que pour nous venger , notre entretien n'étoit pas grand ; mais comme le couroux m'aveugloit moins qu'elle , je commençois à trouver la Vengeance aſſez douce, quand Iris & Silvie paſſerent , & me virent auprès de cette femme , avec un viſage aſſez gai ; ſur la fin du jour étant demeuré ſeul, en me promenant je rencontrai Iris qui étoit ſeule auſſi. Dans l'emportement je lui dis mille choſes que la colere inſpire, & elle de ſon côté en fit de même; quand l'Eclairciſſement vint qui nous demanda la raiſon de notre querelle, & nous connûmes qu'elle venoit toute de Préoccupation, & qu'elle étoit fondée ſur l'Amour. Alors je me jettai à ſes pieds , je lui fis mille proteſtations de fidelité , & elle , à ſon tour, s'excuſa ſi tendrement que j'en fus charmé ; elle me fit mille careſſes , & n'oublia rien pour me perſuader que tout ce qu'elle avoit fait étoit par le conſeil du Dépit.

Qu'il eſt doux de voir une belle,
Que l'on prenoit pour infidéle,
En peine de nous appaiſer,

Cher-

Chercher mille raiſons pour tâcher d'excuſer
Quelques offenſes prétenduës,
Et de ſa belle main eſſuyant tous nos pleurs,
Nous payer par mille faveurs
Les larmes qu'on a répanduës.

Je trouvai mon accommodement ſi agreable, que j'allai auſſi-tôt chercher Silvie pour en faire autant. Il ſe peut faire qu'elles n'agiſſoient pas de meilleure foi que moi, & qu'elles me trompoient toutes deux, comme je les trompois; mais je n'en avois pas grande inquiétude.

Pourvû qu'on jure qu'on nous aime,
Que l'on craigne de nous fâcher,
Et qu'on ait ſoin de nous cacher
Une infidelité par quelque ſtratagême,
Si l'on ſçait bien nous appaiſer,
Si l'on nous trompe avec adreſſe,
Pourquoi chercher tant de fineſſe?
Et qui ne voudroit pas ſe laiſſer abuſer?

Pour moi je ne penetrois point dans leur penſée, & je me contentois de voir qu'elles étoient bien aiſes de faire la paix avec moi.

Et je trouvois ſi doux dans un dépit extrême,
De voir enfin ceder la colere à l'amour,

Que

Que pour faire la paix de même,
Je me broüillois vingt fois par jour.

Après que j'eus aſſez pris de plaiſir à toutes ces petites querelles, les deſirs me preſſerent ſi fort, que je menai Iris & Silvie dans un vallon fort agreable, quoique l'Amour Coquet ne me le conſeillât pas; les montagnes qui environnent ce vallon, ſont fort hautes & pleines de rochers creuſez, qui font des antres ſolitaires: dans le vallon, il y a un beau Château qu'on ne voit preſque pas, à cauſe d'un bois fort haut qui le couvre: le Soleil n'y porte guéres ſa lumiere, & même on a peine à le ſouffrir pour peu qu'il y paroiſſe: la nuit y regne toûjours; mais elle n'y porte point ſes horreurs, & plus elle eſt obſcure, plus elle ſemble belle. Quoique ce lieu ſoit fort habité, il ſemble pourtant qu'il n'y ait perſonne, parce que les habitans aiment fort la ſolitude: la ſocieté publique en eſt bannie, on ſe contente d'être deux enſemble; toute autre compagnie y eſt mal reçûë, & les tiers y font un fort méchant perſonnage. Ce Château eſt le Château des Faveurs, qui ſont des perſonnes fort retirées, & qui ne ſe laiſſent voir qu'aux gens qui les preſſent de ſe montrer, encore pas toûjours; elles ſont pluſieurs ſœurs toutes plus belles

les unes que les autres, & quand on les voit, c'est de plus belle en plus belle par degrez; elle se font souhaiter toutes par le plaisir qu'on a à voir les premieres. On a toûjours bien de la peine à les voir toutes, & souvent on n'en voit qu'une partie; il faut de l'adresse, du bonheur & une grande obstination pour en obtenir une, & la derniere sur tout donne plus de peine que toutes les autres ensemble: mais aussi elle mene dans le Château du vrai Plaisir, qui est voisin de celui des Faveurs.

Pour moi qui les voulois voir toutes deux à la fois, je me trouvai bien en peine, & plus encore quand je sçûs qu'il faloit être toûjours avec la même personne; je me repentis presque alors de n'avoir pas suivi les avis de l'Amour Coquet; je voulus neanmoins profiter de mon voyage, & resolus de me menager le mieux que je pourrois, & de ne me declarer que quand je ne pourrois plus m'en empêcher, & me trouvant avec la seule Iris, je demeurai toute la nuit avec elle, & pour vous dire ce qui m'arriva,

J'avois le cœur fort amoureux,
J'étois tout seul auprès de ma maîtresse,
Sûr d'avoir toute sa tendresse,

Mais avec tout cela je n'étois pas heureux.

Pour l'ètre pleinement, je pressai, mais en vain,
Je connus seulement qu'elle étoit plus aimable;
Et je me vis le lendemain
Cent fois plus amoureux & toûjours miserable.

Je fus tenté dans mon emportement de lui sacrifier Silvie; mais je fus bien-aise après de ne l'avoir pas fait; car ayant quitté Iris sur un assez méchant pretexte, je trouvai Silvie si belle, que j'en fus charmé; je passai tout le jour avec elle, & j'eus le même destin qu'avec Iris.

Les lys de son beau teint firent place à la rose;
Je lûs dedans ses yeux un peu d'emportement,
Et qu'il s'en falut peu de chose
Qu'elle ne m'aimât fortement.

Je me trouvois si heureux auprès d'elle, que je ne songeois plus à Iris, quand elle me surprit avec Silvie. Sans vous redire ici tous les reproches qui me furent faits de part & d'autre, c'est assez que vous sçachiez que je me tournai vers l'Amour Coquet, qui n'eut point de bon conseil à me

donner,

donner, & que je fus ſi confus de mon avanture, que je pris la fuite, & courus juſqu'à un village que je rencontrai, & où l'Amour Coquet m'abandonna, diſant que ce lieu-là n'étoit point propre pour lui; les maiſons de ce village la plûpart ſont à demi bâties, & les autres de trois ou quatre differentes cimetries : on nomme ce village Irreſolution.

L'Irreſolution à qui il appartient, eſt d'une aſſez plaiſante figure : car elle ne s'habille point pour ne reſoudre pas quel habit elle veut mettre, elle ſe tourmente toûjours, & ne bouge jamais de ſa place, parce qu'elle veut aller en tant de lieux, qu'elle ne va nulle part : l'on remarque dans ſes yeux une agitation perpetuelle, & l'on voit bien qu'elle roule quelque deſſein dans ſa tête : mais elle en a tant qu'elle n'en execute pas un.

Je me trouvai bien embarraſſé dans ce lieu-là : car le ſouvenir d'Iris & de Silvie partageoient mon eſprit également. Je ſçavois bien que ſi j'en pouvois quitter une des deux, je ferois ma paix avec l'autre; mais ce que j'avois vû dans le Château des Faveurs, ne me le permettoit pas: je commençois déja à ſentir pour l'une & pour l'autre les mêmes ſentimens que j'avois eus pour Amynte, & je ſentois un combat effroyable dans mon ame, & quoi-

que je ne voulusse pas les abandonner, je me resolvois à les perdre toutes deux, plûtôt qu'à choisir ; & de peur d'en quitter une, je n'avois ni l'une ni l'autre.

Enfin, j'étois dans une incertitude la plus cruelle du monde,

Quand l'Amour dans un cœur deux beaux objets assemble,
Que le sort en est rigoureux!
Un cœur a trop d'amour pour tous les deux ensemble,
Et trop peu pour chacun des deux.

Je ne sçavois que devenir, & je ne crois point que je me fusse jamais resolu à faire un choix, quand un jour une femme se presenta à moi, dont la beauté étoit incomparable, la démarche & la majesté divine ; il sortoit un éclat de sa personne qui éblouïssoit : j'eus en la voyant un respect pour elle, que je ne pûs retenir, lorsqu'élevant la voix, elle me dit :

Sors de ces lieux, Tirsis, abandonne l'amour,
Assez & trop long-tems tu brûlas de ces flâmes ;
Et ce n'est pas dans ce séjour
Qu'on trouve cet honneur si cher aux belles ames.

Il faut aimer un tems, l'amour nous montre
à vivre,
Ses feux dedans un cœur jettent mille clartez;
Mais le tems est venu, Tirsis, qu'il me faut
suivre,
Et ce n'est plus le tems des mortelles beautez.

Ces paroles dites avec un air imperieux, me toucherent jusques au fonds de l'ame, & je rougis de honte aussi-tôt de me voir en l'état où j'étois; mais en même tems je devins si amoureux de la Gloire, que je resolus de la suivre, & sortis d'Irrésolution. D'abord mon cœur me fit peine à l'accoûtumer, & il falut plus d'une fois lui dire:

Ne represente plus à ma foible memoire,
Qu'il est bien mal-aisé de vivre sans aimer,
Non, mon cœur, il faut que la Gloire,
Plus que mille Philis, ait droit de te charmer.

Va, cours sans murmurer où la Gloire t'appelle,
Tu ne sçaurois, mon cœur, brûler de plus
beaux feux,
Tu gagne par ce change, & la Gloire est plus
belle,
Que ne furent jamais les objets de tes vœux.

En ſuivant ainſi la Gloire, j'arrivai ſur le bord de l'Iſle d'Amour, là je vis les beautez, les attraits, les agrémens & les graces qui tâcherent en vain de me rengager; je retrouvai la Raiſon, à qui je demandai mille fois pardon du peu de cas que j'avois fait de ſes conſeils en entrant; elle me reçût fort humainement: voyant que j'avois envie de ſortir de l'Iſle, elle me fit donner un Vaiſſeau. Je ne vous dirai pas que je ſortis ſans regarder encore avec plaiſir, & même avec quelque regret, des lieux, où quoique j'euſſe eu bien des malheurs, j'avois paſſé de ſi doux momens; mais après avoir un peu laiſſé paſſer mon premier mouvement, je ne m'en reſſentis pas, & dis adieu à l'Amour pour jamais.

Je prens congé de vous, ô belles, dont les traits
Soûmettent tant de cœurs ſous leur injuſte empire,
Vous pour qui ſans raiſon tant de monde ſoûpire;
Je prens congé de vous, je n'aimerai jamais.

Je connois bien l'Amour, & je hais ſes caprices,
L'on n'y trouve jamais de borne à ſes deſirs:

J'ai

J'ai reconnu des maux dans ſes plus grands délices,
Et j'en ai vû l'abus dans ſes plus grands plaiſirs.

Notre navigation depuis l'Iſle juſques ici a été aſſez heureuſe, & dès que j'ai pris terre, cher Lycidas, j'ai ſongé à vous écrire ; & pour vous dire les ſentimens dans leſquels je ſuis à preſent, ſçachez que

Je ne ſuis plus Amant que de la belle Gloire,
Elle ſeule à preſent occupe mes eſprits,
Et j'ai banni de ma memoire
Les Amyntes & les Cloris.

Lorſque mes feux paſſez par quelque trait aimable,
Viennent ſouvent m'entretenir,
C'eſt ſeulement comme un ſonge agreable,
Dont on cherit le ſouvenir.

Après cela, cher Lycidas, je n'ai plus rien à vous dire, ſinon que je ſuivrai ma lettre de bien près, & que j'aurai bien-tôt la joye de vous embraſſer.

✗✚✚✚✚✚✚✗✗✗✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚✚

EPITRE GALANTE A UNE DAME QUI AIMOIT UN VIEILLARD.

PHilis, de tant d'Amans qui ſont ſous votre
empire,
N'aurez-vous eu le choix que pour prendre le
pire?
Vous verrai-je toûjours preferer à mes ſoins
Les vieux ans de celui que je craignois le
moins:
Et ſur tout mes Rivaux lui donner l'avantage,
Parce que le plus vieux doit être le plus ſage?
Outre que la ſageſſe eſt de ces qualitez,
De qui font peu d'état, Maintes rares beautez;
Cette vertu qui ſert dans les grandes affaires,
N'eſt pas eſſentielle aux amoureux miſteres.
Si l'âge nous apporte un don ſi précieux,
Il en ôte à l'Amour qui lui ſervent bien
mieux;

Et

Et c'eſt en ce ſujet qu'aux ames fortunées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.
Par ce libre diſcours peut-être croirez-vous,
Qu'animé de dépit, je vous parle en jaloux.
Je ne ſçai pas, Philis, ce qu'il en peut paroître;
Mais je ſçai bien qu'au moins je ne devrois pas l'être:
Et je maintiens, s'il faut que ce ſoit un des deux,
Que c'eſt aux ſoixante ans, plûtôt qu'aux vingt & deux;
Car enfin quelque ſoin qu'il prenne pour vous plaire,
Ses rides en défont plus qu'il n'en ſçauroit faire.
Et quoiqu'il puiſſe dire au mépris de ma foi,
La Nature & ſes Loix vous parleront pour moi.
Et ſans vous declarer ingrate & criminelle,
Vous ne pouvez, Philis, vous declarer contr'elle,
Après les ornemens, les graces, les bienfaits,
Et les rares preſens que ſa main vous a faits;
L'écoûter, c'eſt commettre un inceſte en fleurette;
Car que vous peut conter ſa vieilleſſe coquette,

Que ces mêmes propos, dont durant ses beaux jours,
Peut-être à votre Ayeule, il contoit ses amours?
Que vous peut-il offrir, qui convienne à vos charmes,
N'ayant que de vieux soins & que de vieilles larmes,
Que des respects ternis, que des soûpirs passez,
Et qui pis est pour lui, que des desirs cassez?
Ah! considerez mieux le tort que vous vous faites,
Il lira vos Poulets avecque des Lunettes:
Et ne voyez-vous pas que déja ses vieux ans,
A sa prudence même ont fait perdre le sens?
Peut-il mieux radoter, que montrer qu'il espere
Vous aimer but à but, comme je pourrois faire?
Passe encor, s'il tâchoit par de riches presens,
Par ces dons excessifs, solides & presens,
De vous faire trouver dans sa riche vieillesse,
Ce qu'on ne trouve guere avec de la jeunesse.
Je demeure d'accord, que ce seroit en vain;
Mais je condannerois un peu moins son dessein:
Car votre sexe enfin n'est pas si difficile,
Qu'il n'en soit dans la Cour, qu'il n'en soit dans la Ville,
Qui

Qui ſçauroient, entre un nombre infini de chalans,
De ſa galanterie acheter des Galans,
Et changer les bijoux d'un vieillard incommode,
A d'autres qui pourroient être plus à la mode.
Mais c'eſt tout autre choſe, il aime, il a du bien,
Il peut & doit donner, mais il ne donne rien :
Et quand votre deſſein ne ſeroit pas tout autre,
Son avarice peut me venger de la vôtre ;
Je ſçai que votre cœur eſt grand & genereux,
Mais tout cela ſe dit d'un vieillard amoureux.
Toûjours la raillerie en ſes ſujets s'exerce,
Et l'on rit des motifs d'un ſemblable commerce.
Aveugle qu'eſt l'amour, on preſume aujourd'hui,
Qu'il aime la Fortune aveugle comme lui,
Et qu'en ces derniers tems, ſujet à l'avarice,
Du monde vieilliſſant, il contracte le vice.
Pour moi j'en ſçaurois bien juger plus ſainement :
Mais tous n'en auront pas un même ſentiment.
Hors ce ſeul déplaiſir, je n'ai rien qui me touche,
Ma paſſion ſe leve, & la ſienne ſe couche.
Comblez-le de faveurs, pourquoi m'en émouvoir ?

Il m'en laiſſera plus qu'il n'en peut recevoir,
Et je puis mieux que lui trouver autre avanture :
Mais pour vous témoigner qu'en cette conjoncture,
Votre ſeul interêt me fait parler ainſi,
Ne m'aimez point, Philis, à quarante ans d'ici.

VII. ELEGIE.

LEs oiſeaux par leurs chants, par leurs plaintes aimables,
Invoquoient du Soleil les rayons adorables,
Au moment qu'il paroît ſur ſon char radieux,
Et fait briller ſon or parmi l'azur des Cieux :
Il éclairoit déjà le ſommet des montagnes,
Blanchiſſoit de ſes feux les humides campagnes ;
Les bleds ſe relevoient, couchez dans ſes fillons,
Et les fleurs & les fruits adoroient ſes rayons,
Lorſque la belle Iris, cette rare merveille,
Des celeſtes beautez, l'image ſans pareille,
Arrive dans un bois, dont le ſombre ſéjour
Fut propre de tout tems aux miſteres d'Amour.

Iris, quoique chagrine, admire ſa verdure,
Des differentes fleurs contemple la peinture,
Et de leur douce odeur les charmes innocens,
Répandent ſur ſes pas un agreable encens.
Un ruiſſeau ſerpentant portoit ſon onde claire
Par des flots argentins dans ce lieu ſolitaire;
Rêveuſe, elle ſe panche au bord de ce ruiſſeau,
Et le Dieu du ſommeil qui ſe gliſſa dans l'eau,
Endormit cette belle au bruit d'un doux murmure.
Cet aimable enchanteur de toute la nature,
Deſſus le verd gazon avoit jonché des fleurs,
Afin qu'elle pût mieux aſſoupir ſes douleurs;
Un voile naturel compoſé d'un feüillage,
Conſervoit auprès d'elle un agreable ombrage,
Où ſon corps abbatu ſommeilla doucement;
Mais ſon eſprit chagrin penſoit à ſon tourment.
En ſonge elle apperçoit deux blanches tourterelles,
Qui montrent au Soleil la beauté de leurs aîles,
Et ſe flatant du bec expriment leurs amours,
Se ſuivant pas à pas, & faiſant mille tours,
Par les ſignes divers de leurs tendres careſſes,
Témoignant à l'envi leurs grandes allegreſſes.
Iris de ſon ſommeil ſe réveille en ſurſaut,
Rappelle

Rappelle ſes eſprits, & parlant un peu haut,
Helas! s'écria-t'elle, ô trop aimable ſonge!
Vous pouvez ſoulager le chagrin qui me ronge.
Je pourrois imiter ces deux chaſtes oiſeaux,
Et rencontrer comme eux la fin de mes travaux:
C'eſt la ſage nature en l'état d'innocence,
Qui regnoit dans le monde au tems de ſon enfance,
Qu'ils ſuivent pas à pas, qu'ils ſuivent en tous lieux;
Mon cœur, prenez pour vous ce preſage des Cieux:
Oüi, mon cœur, banniſſez la cauſe de mes peines,
Ne ſoyez plus captif, briſez toutes nos chaînes;
Par ce ſonge le Ciel vous ordonne d'aimer:
Mon cœur, ſi vous pouvez, laiſſez-vous enflâmer,
Eprouvez de l'amour les agreables charmes,
Ne ſoyez plus ſujet à cent fauſſes alarmes:
Oronte eſt eſtimable, il eſt digne de moi,
Il ſe plaît à mes fers, il a reçû ma loi.
Que ſi ce cher objet vous diſoit, je vous aime,
Seroit-ce un ſi grand mal ſi vous diſiez de même?
Reſiſter plus long-tems, c'eſt irriter les Dieux;
Les

Les ſonges du matin ſont envoyez des Cieux :
Les Dieux ne parlent plus dans le ſiecle où nous ſommes,
Si ce n'eſt qu'en dormant, ils inſtruiſent les hommes :
Ils ont voulu m'inſtruire au bord de ce ruiſſeau,
Et m'ont même endormie au murmure de l'eau,
Fait taire les zephirs, adouci leurs haleines,
Et flaté du repos la grandeur de mes peines.
Mon viſage inquiet, & mes yeux languiſſans,
Ne témoignent que trop les peines que je ſens ;
Mon cœur, ſans plus tarder, ces chaſtes tourterelles
Vous montrent le chemin par leurs ardeurs fidéles ;
Et vous font ſouvenir qu'Oronte eſt votre amant ;
Il paroît à vos yeux, & dans ce cher moment,
Voyez de ſes vertus les charmes adorables,
Voyez de ſes attraits les treſors admirables :
Sa ſage modeſtie & ſa diſcretion
Ont reçû de mon cœur l'illuſtre impreſſion.
Oüi, oüi, je reconnois que ces deux tourterelles,
Doivent de votre ardeur être les vrais modéles,

Et

Et parmi les transports dont vous êtes flatté,
Il en faut imiter la chaste pureté.
Pudeur, je vous respecte, & dans mon amour même,
J'adore de vos loix la majesté suprême,
J'aimerois mieux mourir, & perdre mon amant,
Que de les violer une fois seulement :
Je les ai dans mon cœur si fortement gravées,
Et je les ai toûjours tellement observées,
Que quand par mes discours, j'aurois pû les choquer,
Si ma voix a failli, mon cœur n'a pû manquer.
Amour, mon doux tyran, allez trouver Oronte,
Je ne lui dirai pas, je rougirois de honte :
Allez-lui témoigner ce que je sens pour lui,
Et cherchez les moyens de finir son ennui.

++++++++++++++++++++++++:+++++

VIII. ELEGIE.

La nuit se retiroit, & l'Aurore à son tour,
Preparoit en naissant la pompe d'un beau jour,
Les Cieux en blanchissoient, & leur lumiere sombre,

Tenoit

Tenoit également & du jour & de l'ombre,
Quand l'amoureux Alcante accablé de langueur,
Par mille ardens desirs augmentoit sa douleur,
Ses yeux presque mourans & son visage blême,
L'avoient déjà rendu different de lui-même,
Et son cœur affligé de mille ennuis secrets,
Soûpiroit sa disgrace & formoit ses regrets.
D'un cruel interêt, victime infortunée,
Dois-je encor en ces lieux traîner ma destinée?
Quel funeste devoir exerçant sa rigueur,
M'arrache à mes plaisirs, me ravit mon bonheur?
Separé de moi même, éloigné d'Isidore,
Je sens croître l'ardeur du feu qui me devore,
Ma peine à tout moment redouble ses efforts,
Et sans pouvoir mourir, j'endure mille morts.
Ha ! c'est trop differer, retournons auprès d'elle,
Courons sans consulter où l'Amour nous appelle,
Allons malgré les loix de mon sort rigoureux,
Contenter dans ses bras nos desirs amoureux;
Déjà d'un doux espoir mon ame possedée
De nos plaisirs passez se retrace l'idée,

Déjà

Déjà je m'imagine embrasser ce beau corps,
Où les Dieux ont uni leurs plus rares tresors:
Fidéle souvenir, favorable memoire,
Ici dépeignez-moi ses beautez & ma gloire,
Nos plus secrets plaisirs, nos doux embrassemens,
Nos baisers, nos transports, & nos ravissemens,
Dans ces heureuses nuits, nos charmantes tendresses
Sollicitent nos sens aux dernieres caresses:
Une nouvelle ardeur ranime nos plaisirs,
Et nos cœurs enflâmez commencent leurs desirs.
Sans bruit, à la faveur de l'ombre & du silence,
Mon amour emporté jusqu'à la violence,
S'empresse à recevoir des baisers precieux,
Il en prend sur sa bouche, il en prend sur ses yeux,
Ses yeux dans ce moment cachent sous leur paupiere
Leur éclat redoutable & leur vive lumiere;
Tous deux sont humectez d'une aimable liqueur,
Qui mêle avec leurs feux son humide chaleur:
Je goûte cent plaisirs, & mes mains caressantes

Touchent

Touchent en liberté mille beautez charmantes;
Sur cet amas de lys elles font mille tours,
Et de cent petits jeux provoquent nos amours:
Cependant Isidore aussi douce que belle,
Cultive avec grand soin notre ardeur mutuelle,
Ses doux embrassemens, pour répondre à mes feux,
Secondent, ou plûtôt, devancent tous mes vœux.
Enfin, dit-elle, enfin contentons notre envie,
Et cedons aux transports, dont notre ame est ravie:
Helas, qu'attendons-nous! Alcante embrasse-moi,
Viens mourir dans mes bras, je m'abandonne à toi.

DIALOGUE DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

L'AMOUR.

IL faut avoüer, ma chere Sœur, que nous faiſons bien parler de nous dans le monde.

L'AMITIÉ.

Il eſt vrai, mon Frere, qu'il n'eſt point de Compagnie un peu galante, où nous ne ſoyons le ſujet de la converſation, & où l'on n'examine qui nous ſommes, notre naiſſance, notre pouvoir, & toutes nos actions.

L'AMOUR.

Cela me déplaît assez : car en verité il n'est pas possible de s'imaginer le mal qu'on dit de moi ; les Serieux me traitent de folâtre & d'emporté ; les Enjoüez de chagrin & de mélancolique ; les Vieillards, de faineant & de débauché, qui corrompt la jeunesse ; les jeunes gens, de cruel & de tyran, qui leur fait souffrir mille martires, qui les tient en prison, qui les brûle tout vifs, & qui ne se repaît que de leurs soûpirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fâche le plus, c'est que je suis tellement décrié parmi les femmes, qu'on n'oseroit presque leur parler de moi ; ou si on leur en parle, il faut bien se donner de garde de me nommer, mon nom seul leur fait peur, & les fait rougir. Pour vous, ma Sœur, il n'en est pas de même, chacun s'empresse de vous loüer, on vous nomme la douceur de la vie, l'union des belles ames, le doux lien de la societé ; & enfin ceux qui se mêlent de pousser les beaux sentimens, disent tous d'une voix, & le disent en cent façons, qu'il n'est rien de si beau, ni de si charmant, que la belle Amitié.

L'AMITIÉ.

Sans mentir vous vous raillez bien agréablement : je me connois, mon Frere, & je n'ai garde de prendre pour moi des douceurs qui s'adressent à vous. Quoiqu'il soit bien-aisé de me tromper, & que je sois fort simple & fort naïve, je ne le suis pas néanmoins assez, pour ne pas voir qu'on me jouë, & qu'on se sert de mon nom pour parler de vous; mais je ne dois pas le trouver bien étrange, puisque vous-même vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs, dont vous sçavez bien que l'on vous refuseroit l'entrée, si vous disiez le vôtre.

L'AMOUR.

Je confesse, ma Sœur, que je me sers souvent de cet artifice, qui me réüssit heureusement : d'autres fois je m'appelle Respect, & j'en imite si bien la maniere d'agir, les civilitez & les reverences, qu'on me prend aisément pour lui ; je passe même quequefois pour une simple Galanterie, tant je sçai bien me déguiser quand je veux : & à vous dire le vrai, je n'ai point de plus grand plaisir que d'entrer dans un cœur *incognito*. D'ailleurs, je suis si peu jaloux

jaloux de mon nom, que je prends volontiers le premier qu'on me donne : je trouve bon que toutes les femmes m'appellent Estime, Complaisance, Bonté, & même si elles veulent, une disposition à ne pas haïr : il ne m'importe, puisqu'enfin mon pouvoir n'en diminuë pas, & que sous ces differens noms, je suis toûjours le même : ce sont des petites façons qu'elles s'imaginent que leur gloire les oblige de faire.

L'AMITIÉ.

Peut-être, mon Frere, vous donnent-elles tous les noms que vous venez de dire, faute de vous connoître.

L'AMOUR.

Je vous assûre, ma Sœur, qu'elles sçavent fort bien ce qu'elles disent; je n'entre guéres dans un cœur, qu'il ne s'en apperçoive; la Joye qui me precede, l'Emotion qui m'accompagne, & le petit Chagrin qui me suit, font connoître assez qui je suis. Mais quoi! elles mourroient plûtôt mille fois que de me nommer par mon nom; j'ai beau les faire soûpirer pour leurs Amans, les faire pleurer pour leur absence, ou pour leur infidelité, les rendre pâles & défaites,

défaites, les faire même tomber malades, elles ne veulent point avoüer que je ſois maître de leur cœur. Cette opiniâtreté eſt cauſe que je prens plaiſir à les maltraiter davantage, étant d'ailleurs bien aſſûré qu'elles ne m'accuſeront pas des maux que je leur fait ſouffrir. Je ſçai qu'elles s'en prendront bien plûtôt à la Migraine, ou à la Rate, qui en ſont tout-à-fait innocentes; & que ſi on les preſſe de déclarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'eſt moi. Il n'en eſt pas ainſi des hommes, ils crient ſi-tôt que je les approche, & bien ſouvent devant que je les touche; & pour peu que je les maltraite, ils s'en plaignent à toute la terre, & même aux arbres & aux rochers, ils me diſent des injures étranges, & ils font de moi des peintures ſi épouvantables, qu'elles ſeroient capables de me faire haïr de tout le monde, ſi tout le monde ne me connoiſſoit.

L'AMITIÉ.

Si quelques hommes ont fait de vous des peintures capables de vous faire haïr, il faut avoüer qu'une infinité d'autres en ont fait de bien propres à vous faire aimer: ils vous ont dépeint en cent façons les plus agreables du monde; & vous ſçavez

vez que tous les Amans ne tâchent qu'à vous representer le plus naïvement qu'ils peuvent, & avec tous vos charmes, pour vous faire agréer de leurs Maîtresses. Mais puisque nous en sommes sur les personnes qui se mêlent de vous dépeindre, ne vous êtes-vous point avisé de faire vous même votre Portrait, à present que chacun fait le sien? Il seroit admirable de votre main, & sans mentir vous devriez bien vous en donner la peine, quand ce ne seroit que pour désabuser mille gens qui ne vous connoissent que sur de faux rapports, & qui se forment de vous une idée monstrueuse & tout-à-fait extravagante.

L'AMOUR.

Un Portrait comme vous l'entendez, quand même il seroit de ma main, ne serviroit de guéres à me faire connoître. Il n'est pas que vous n'ayez vû celui qui fut fait autrefois en Grece par un excellent Maître, & qui depuis a couru par toute la Terre sous le nom de l'Amour Fugitif. Vous avez pû voir encore une Copie du même Portrait, de la main du Tasse. Ce sont deux pieces admirables, & elles que plusieurs ont voulu que j'en fusse l'Auteur, Cependant quoique tous mes traits soient fort bien representez; il est vrai

néanmoins qu'il y manque, comme dans tous les autres Portraits qu'on fait de moi, un certain je ne ſçai quoi, tendre, doux & touchant, qui me diſtingue de quelques paſſions qui me reſſemblent, & qui eſt en effet mon veritable caractere: les cœurs que je touche moi-même, le reſſentent fort bien; mais ni les couleurs, ni les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pourtant que je vous en montre un en petit qui eſt aſſez joli, qui ſans doute ne vous déplaira pas; il m'eſt tombé par hazard entre les mains, & je l'aime pour ſa petiteſſe: le voici, ſi je ne me trompe.

L'Amour eſt un enfant auſſi vieux que le monde,
Il eſt le plus petit & le plus grand des Dieux,
De ſes feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ſes yeux.

L'AMITIÉ.

Ce Portrait me plaît fort, & je trouve qu'on peut ajoûter comme une choſe qui n'eſt pas moins étonnante que les autres, l'adreſſe dont il vous renferme dans quatre Vers, vous qui rempliſſez tant de Volumes. Cependant, mon Frere, vous êtes bien-

bienheureux de trouver ainſi des Peintres qui faſſent votre portrait. Pour moi, je ne connois perſonne qui voulût ſe donner la peine de travailler au mien ; de ſorte que pour avoir la ſatisfaction d'en voir un, il a fallu que je l'aye fait moi-même : vous verrez ſi j'ai bien réüſſi, & ſi je ne me ſuis point flattée, moi qui fais profeſſion de ne flatter perſonne.

J'ai le viſage long & la mine naïve,
Je ſuis ſans fineſſe & ſans art,
Mon teint eſt fort uni, ſa couleur aſſez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord eſt civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs ;
Mais quoique je ſois belle, agréable & charmante,
Je regne ſur bien peu de cœurs.

On me proteſte aſſez, & preſque tous les hommes
Se vantênt de ſuivre mes loix :
Mais que j'en connois peu dans le ſiecle où nous ſommes,
Dont le cœur réponde à la voix !

Ceux que je fais aimer d'une flâme fidelle,
Me font l'objet de tous leurs ſoins :

Et quoique je vieilliſſe, ils me trouvent fort belle,

Et ne m'en eſtiment pas moins.

On m'accuſe ſouvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la proſperité;
Cependant il eſt vrai qu'on ne peut me connoître
Qu'au milieu de l'adverſité.

J'ai vû le tems que je n'aurois pas eu le loiſir de faire ce Portrait, lorſque j'étois de toutes les Societez, & que je me trouvois dans toutes les grandes Aſſemblées; mais à preſent que je me vois bannie du commerce du monde, j'ai tâché de me divertir quelques momens dans cette innocente occupation.

L'AMOUR.

Je trouve, ma Sœur, que vous y avez fort bien réüſſi, ſi ce n'eſt à la verité que vous êtes un peu trop modeſte, & que vous ne dites pas la moitié des bonnes qualitez qui ſont en vous, puiſqu'enfin vous ne parlez point de cette generoſité deſintereſſée qui vous eſt ſi naturelle, & qui vous porte avec tant de chaleur à ſervir vos amis.

L'AMI-

L'AMITIÉ.

Vous voyez cependant l'état qu'on fait de moi dans le monde, il ſemble que je ne ſois plus bonne à rien ; & parce que je n'ai point cette complaiſance étudiée & cet art de flater qu'il faut avoir pour plaire, on trouve que je dis les choſes avec une naïveté ridicule, & qu'en un mot je ne ſuis plus de ce tems ci. Vous ſçavez, mon Frere, que je n'ai pas été toûjours ſi mepriſée, & vous m'avez vû regner autrefois ſur la terre avec un empire auſſi grand & auſſi abſolu que le vôtre. Il n'étoit rien alors que l'on ne fiſt pour moi, rien que l'on ne crût m'être dû, & rien que l'on oſât me refuſer ; l'on faiſoit gloire de me donner toutes choſes, & même de mourir pour moi, ſi l'on croyoit que je le vouluſſe ; & ſans mentir, je puis dire que je me voyois alors maîtreſſe de beaucoup plus de cœurs que je n'en poſſede à preſent, bien que les hommes de ce tems-là n'euſſent la plûpart qu'un même cœur à deux, & qu'aujourd'hui il ne s'en trouve preſque point qui ne l'ait double. Je ne ſçai pas pourquoi l'on m'a quittée ainſi, moi qui fais du bien à tout le monde, & dont perſonne n'a jamais reçû de déplaiſir, & que cependant chacun continuë à

vous ſuivre aveuglément, vous qui traitez ſi mal ceux qui vivent ſous votre empire, & qui les outragez de telle ſorte, qu'on n'entend en tous lieux que des gens qui ſoûpirent & qui ſe plaignent de votre tirannie.

L'AMOUR.

Il eſt vrai que la plûpart de mes ſujets murmurent inceſſamment. Ils crient même tout haut qu'ils n'en peuvent plus, & que je les reduits à la derniere extremité, & bien ſouvent ils me menacent de ſecoüer le joug; mais tout leur bruit ne m'émeut guéres, je ſçai qu'ils font toûjours le mal plus grand qu'il n'eſt, & qu'ils s'en faut beaucoup qu'ils ſoient auſſi malheureux, qu'ils veulent qu'on les croye.

L'AMITIÉ.

Je ſuis perſuadée qu'ils le ſont encore plus qu'ils ne le diſent, & je ne connois rien dont les hommes reçoivent plus de mal que de vous. La guerre, la famine & les maladies affligent en de certains tems quelques coins de la terre & quelques perſonnes ſeulement, pendant que le reſte du monde joüit de la paix, de l'abondance & de la ſanté; mais il n'eſt point

point de tems, de lieux, ni de perſonnes qui ſoient exempts de votre perſecution. On aime durant l'Hyver comme durant l'Eté, aux Indes comme en France, & les Rois ſoûpirent comme les Bergers : les enfans mêmes que leur âge en avoit juſqu'ici preſervez, y ſont ſujets comme les autres, & par un prodige étonnant, vous faites qu'ils aiment avant que de connoître, & qu'ils perdent la raiſon avant que de l'avoir. Vous n'ignorez pas les maux que vous cauſez, puis qu'on ne voit par tout que des Amans qui ſe deſeſperent, des Jaloux qui ſe ſervent de poiſon, & des Rivaux qui s'entretuent.

L'AMOUR.

J'avouë que je ſuis bien méchant quand je ſuis irrité, il eſt vrai qu'en de certaines rencontres je deviens ſi terrible, que bien des gens ſe ſont imaginez que je me changeois en fureur ; mais ſans mentir, s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal, je puis dire qu'en récompenſe je fais beaucoup de bien. La Fortune qui ſe vante par tout que c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de rendre heureux ceux qu'il lui plaît, n'y entend rien au prix de moi; quelques biens & quelques honneurs qu'elle donne à un homme, il n'eſt jamais

content de ſa condition, & on lui voit toûjours envier celle des autres, ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur ſois favorable, ils ne croyent pas qu'il y ait au monde de felicité comparable à la leur; & lors même que je les maltraite, ils ſe trouvent encore trop heureux de vivre ſous mon Empire, & je vois tous les jours de ſimples Bergers qui ne changeroient pas leur condition avec celle des Rois, s'il leur en coûtoit l'amour qu'ils ont pour leurs Bergeres, toutes cruelles & ingrates qu'elles ſoient.

L'AMITIÉ.

Ces Bergers dont vous parlez, font bien voir que vous gâtez l'eſprit de ceux qui vous reçoivent, mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux; car enfin quelle extravagance d'être malade comme ils diſent qu'ils ſont, & ne vouloir pas guerir; être en priſon & refuſer la liberté: en un mot être miſerable, & ne vouloir pas ceſſer de l'être?

L'AMOUR.

Leur extravagance ſeroit encore plus grande de vouloir guerir ou ſortir de priſon, non ſeulement parce que leur maladie

die eſt plus agreable que la ſanté, & qu'il eſt moins doux d'être libre que d'être priſonnier de la ſorte ; mais auſſi parce qu'il leur ſeroit fort inutile de le vouloir ſi je ne le voulois auſſi. Je ne ſuis pas un Hôte qu'on chaſſe de chez ſoi quand on veut ; comme j'entre quelquefois chez les gens contre leur volonté, j'y demeure auſſi-bien ſouvent malgré qu'ils en ayent, & je me ſoucie auſſi peu de la réſolution qu'on prend de me faire ſortir, que de celle qu'on fait de m'empêcher d'entrer.

L'AMITIÉ.

Votre procedé, mon Frere, eſt bien different du mien ; je quitte les gens dès le moment que je les incommode, l'on ne m'a qu'autant que l'on me veut avoir, & l'on ne voit point d'Amis qui le ſoient malgré eux. Quand je ſuis dans un cœur, & qu'il vous prend fantaiſie d'y venir pour prendre ma place ; vous ſçavez avec quelle douceur je vous la quitte, je me retire inſenſiblement & ſans bruit ; le cœur même où ſe fait cet échange, ne s'en apperçoit pas, & quelquefois il y a long-tems que vous le brûlez, qu'il croit encore que c'eſt moi qui l'échauffe, & qui le fait aimer. Vous n'avez garde d'en uſer de la ſorte, lorſqu'un pauvre cœur ſe reſout à

vous échanger avec moi, parce que la raiſon le commande & l'y contraint, bien qu'il ait un extrême regret de ſe voir obligé à une ſi cruelle ſéparation, bien qu'il vous conjure en ſoûpirant de le laiſſer en paix, & que vous n'ignoriez pas qu'il ne me veut avoir, que parce que je vous reſſemble, & que c'eſt en quelque façon vous retenir, que de m'avoir en votre place : néanmoins avec quelle cruauté ne vous moquez-vous point de ſes ſoûpirs ? Vous le pouſſez à bout, & parce qu'il a eu ſeulement la penſée de ſe mettre en liberté, vous redoublez ſes chaînes, & l'accablez de nouveaux ſupplices. Que ſi vous le laiſſez en repos quelque-tems, enſorte qu'il commence à croire qu'il s'eſt heureuſement délivré de vous; quel plaiſir ne prenez-vous point à lui faire ſentir qu'il n'en eſt pas où il penſe ? Vous le preſſez de toutes votre force, & par un ſoûpir redoublé qui lui échappe, ou par quelque pointe de jalouſie qui le pique, il ne connoît que trop que vous êtes encore le maître chez lui, mais le maître plus abſolu & plus redoutable que jamais.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

J'en uſe ainſi, ma Sœur, pour faire voir qu'on ne peut rien ſur moi, & que pour entrer dans un cœur ou pour en ſortir, je ne dépends de qui que ce ſoit au monde. Quelques-uns ſe ſont imaginez que j'avois beſoin du ſecours de la ſympathie pour m'inſinuer dans les cœurs, & que je m'efforcerois en vain de m'en rendre le maître; ſi auparavant elle ne les diſpoſoit à me recevoir. C'eſt une vieille erreur que l'experience détruit tous les jours. Et en effet bien loin d'être toûjours redevable de mon Empire à la ſympathie, c'eſt moi qui lui donne entrée, & qui l'établis en bien des cœurs, où ſans moi elle ne ſe ſeroit jamais rencontrée. Combien voit-on de perſonnes dont l'humeur & l'inclination étoient tout-à-fait oppoſées; que je fais s'entraimer, & qui dès auſſitôt que je les ai touchées, changent de ſentiment en faveur l'une de l'autre, viennent à aimer & haïr les mêmes choſes; & enfin deviennent tout-à-fait ſemblables?

L'AMITIÉ.

Pour moi, j'avouë que je ſuis redevable à la ſympathie de la facilité que je trouve à m'établir dans les cœurs, & je dirai même qu'il me ſeroit impoſſible de les lier étroitement, ſi auparavant elle ne prenoit la peine de les aſſortir. En verité elle eſt tout-à-fait obligeante & tout-à-fait incomprehenſible ; il ne ſemble pas qu'elle ſe mêle de quoi que ce ſoit ; on n'entend jamais de bruit ni de diſpute où elle eſt, & aſſûrément il n'eſt rien de ſi doux ni de ſi tranquille : cependant par de ſecrettes intelligences qu'elle a dans les cœurs, & par de certains reſſorts qu'on ne connoît point, elle fait des choſes inconcevables, & ſans ſe remuer en apparence, elle remuë toute la terre. Les Philoſophes ont ſouhaité de tous tems, d'avoir ſa connoiſſance ; mais il ne leur a pas été poſſible d'y parvenir, & elle a toûjours pris plaiſir de vivre cachée aux yeux de tout le monde : quelques-uns ont pris pour elle la reſſemblance des humeurs, mais ils ont bien reconnu qu'ils s'étoient trompez, & que ſi elle a de l'air de la ſympathie, elle ne l'eſt pas effectivement. Il n'eſt perſonne qui les connoiſſe mieux que moi, & qui ſçache plus préciſément

cisément la difference qui est entr'elles: autant que j'aime à me trouver av.c la sympathie, autant ai je de peine à m'accorder avec la Ressemblance, & il n'est pas possible de s'imaginer combien j'en vois qu'elle empêche de s'entr'aimer. Cela paroît étrange, & néanmoins est très-veritable; il est constant que les personnes de même profession, & qui réüssissent également, ne s'aiment point; cette égalité est toûjours accompagnée de l'Envie, mon ennemie jurée, & avec laquelle je ne me rencontre jamais : ceux même qui ont le plus d'esprit, ne peuvent vivre ensemble, quand ils croyent en avoir autant l'un que l'autre, & principalement lorsque l'ayant tourné de la même façon, ils sont persuadez qu'ils excellent dans une même chose. On sçait aussi que les Enjoüez, les Diseurs de bons mots, ceux qui font profession de divertir agréablement une Compagnie, ne peuvent souffrir leurs semblables, & qu'ils ont bien du dépit quand ils en rencontrent d'autres qui parlent autant qu'eux. Mais sur tout, la ressemblance & la conformité d'humeur me nuit tout-à-fait parmi les femmes; deux Coquettes se haïssent necessairement, deux Precieuses encore plus, quelque mine qu'elles fassent de s'aimer; & même c'est assez pour être assûré que deux fem-

mes

mes ne ſeront jamais bonnes amies, ſi elles danſent, ou ſi elles chantent bien toutes deux. Je trouve cent fois mieux mon compte, lorſque leurs humeurs ou leurs perfections ont moins de rapport, lorſque l'une d'elles ſe pique de beauté & l'autre d'eſprit; l'une d'être fiére & ſerieuſe, & l'autre d'être enjoüée & de dire cent petites choſes qui divertiſſent. La raiſon de cette bonne intelligence eſt bien aiſée à deviner, c'eſt que ces ſortes de perſonnes n'ont rien à partager enſemble; les douceurs qu'on dit à l'une, ne ſont point à l'uſage de l'autre, & elles s'entendent cajoller ſans jalouſie, ce qui n'arrive pas lorſqu'elles ont les mêmes avantages. A vous dire le vrai, de quelque humeur que ſoient les femmes, je ne me rencontre guéres avec elles, ou ſi je m'y rencontre quelquefois, je n'y demeure pas longtems, ma ſincerité leur déplaît, & elles ſont tellement accoûtumées à la flaterie, qu'elles rompent aiſément avec leur meilleure amie, dès la premiere verité qu'elle leur dit. Néanmoins ce qui m'empêche d'avoir grand commerce avec elles, n'eſt pas tant parce qu'elles ſe diſent leurs veritez, que parce qu'elles ne ſe les diſent pas; car enfin ſi une femme s'apperçoit que ſon amie a quelque défaut, dont elle pourroit ſe corriger, ſi elle-même le connoiſſoit,

ſoit, ne penſez pas qu'elle l'en avertiſſe ; elle aura une maligne joye de voir que ce défaut lui donne avantage ſur elle ; & même ſi une coëffure, ou un ajuſtement lui ſied mal, elle aura la malice de lui dire qu'il lui ſied admirablement. Néanmoins ceci n'eſt pas generalement vrai pour toutes les femmes, j'en ſçai qui obſervent mes loix avec une exactitude & une ſoûmiſſion entiére, & je puis dire à la honte de tous les hommes, qu'il n'eſt point de cœurs mieux unis que ceux de ces charmantes perſonnes, qui s'aiment veritablement, & autant qu'elles ſont aimables.

L'AMOUR.

Je puis dire auſſi à la honte de tous les hommes, que je connois des femmes qui ſçavent mieux que tous tant qu'ils ſont, ce que c'eſt que d'aimer veritablement, & qui pourroient leur faire des leçons de conſtance & de fidelité. Je dirai même que c'eſt une injuſtice que l'on a faite de tout tems à ce beau Sexe, de l'accuſer de legereté, & que je ne ſçai point d'autre raiſon de la mauvaiſe réputation qu'il a d'être inconſtant, que parce que les hommes font les Livres, & qu'il leur plaît de le dire & de l'écrire ainſi. Il eſt conſtant

que

que comme les femmes aiment preſque toûjours les dernieres , elles ne ceſſent auſſi preſque jamais d'aimer que lorſqu'on ne les aime plus , & que comme il faut un long-tems & de fortes raiſons pour les engager dans l'affection des hommes , elles ne ſe retirent auſſi que pour des ſujets qui le meritent, & qui les y obligent abſolument.

L'AMITIÉ.

Ce n'eſt pas là l'opinion commune ; & ſans mentir ſi la choſe eſt ainſi que vous le dites, je connois bien des gens dans l'erreur, & qu'il ſeroit mal-aiſé de deſabuſer. Quoiqu'il en ſoit. je ne vois pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette conſtance & de cette fidélité dont vous les loüez, puiſqu'il en eſt ſi peu qui en ſçachent ſi bien uſer, & que la plûpart ne s'en ſervent que pour aimer des perſonnes qu'elles feroient mieux de n'aimer point du tout. En verité, mon Frere, c'eſt une choſe étrange, que vous preniez plaiſir à mettre la diviſion & le deſordre dans les familles, vous qui devriez n'avoir d'autre emploi, que d'y conſerver l'union & la paix, & que ne pouvant durer long-tems où vous avez obligation de vous trouver, vous n'ayez point de

de plus grande joye que de vous couler adroitement où il eſt defendu de vous recevoir. Il ſemble même que l'Hymenée, que vous témoignez quelquefois aimer ſi ardemment, vous chaſſe de tous les lieux où il vous rencontre. Car enfin depuis que je vais au Cours, je ne me ſouviens point de vous avoir vû en Portiere entre le Mari & la Femme, au lieu que l'on vous voit ſans ceſſe entre la Femme & le Galant, où vous faites cent gentilleſſes & cent folies. Pendant que le Mari ſe promene un peu loin de là entre le Chagrin & la Jalouſie qui le tourmentent cruellement, & qui de tems en tems ouvrent & ferment les rideaux de ſon caroſſe ; la Jalouſie les ouvre inceſſamment, pour lui faire voir ce qui ſe paſſe, & le Chagrin les referme auſſi-tôt pour l'empêcher de rien voir qui lui déplaiſe.

L'AMOUR.

Il me ſemble, ma Sœur, que toute ſage que vous êtes, vous ne vous acquitez pas mieux que moi de votre devoir, & qu'on ne vous rencontre guéres ſouvent où vous devriez être toûjours, je veux dire entre les freres & les ſœurs, & entre les parens les plus proches, qui faute de vous avoir au milieu d'eux, ſe déchirent les uns

uns les autres, & se haïssent mortellement.

L'AMITIÉ.

J'en ai bien regret, mais je n'y sçaurois que faire, ils sont la plûpart tellement attachez à l'interêt, mon ennemi caché, & avec lequel j'ai une horrible antipathie, (car vous sçavez qu'il veut avoir tout à lui, & qu'au contraire je fais profession de n'avoir rien à moi) ils sont, dis-je, tellement attachez à ce lâche interêt, qu'ils m'abandonnent volontiers plûtôt que lui. D'ailleurs, comme ils tirent chacun de leur côté, ils rompent tous mes liens, & m'échapent sans cesse.

L'AMOUR.

Je vous pardonnerois de quitter des parens interessez & déraisonnables, si c'étoit pour vous trouver avec des étrangers sages & vertueux ; mais il est certain que le plus souvent ce n'est que la débauche & le vice qui vous attirent, & qui vous font demeurer où vous êtes, & que deux hommes ne seront bons amis, que parce que ce sont deux bons Yvrognes, deux francs Voleurs, ou deux vrais Impies.

L'AMITIÉ.

Je ne me ſuis jamais trouvée avec ces gens-là, j'avouë qu'il y a entr'eux une certaine affection brutale & emportée qui me reſſemble en quelque choſe, & qui affecte fort de m'imiter. Il eſt encore veritable qu'elle fait en apparence les mêmes actions que moi, je dis ces actions éclatantes qui étonnent toute la terre; mais ce n'eſt point par le principe de cette veritable generoſité qui m'anime, & l'on peut dire qu'elle les fait de la même maniere que la Magie fait les miracles. Les Sages qui connoiſſent les choſes, n'ignorent pas la difference qui eſt entr'elle & moi, & ils ont toûjours bien ſçû que je ne me rencontre jamais qu'avec la vertu & au milieu des vertueux.

L'AMOUR.

S'il eſt ainſi, ma Sœur, on ne vous rencontre pas aiſément, & votre demeure eſt bien difficile à trouver.

L'AMITIÉ.

Elle l'eſt aſſûrément plus que la vôtre, puiſque je ne me plais qu'avec les Sages qui ſont fort rares, & que vous au contraire ne vous plaiſez qu'avec les fous, dont le nombre eſt preſque infini, & dont vous aimez tant la compagnie, que ſi les perſonnes qui vous reçoivent, ne le ſont pas encore tout-à-fait, vous ne tardez guéres à les achever.

L'AMOUR.

Je ſçai bien, ma Sœur, qu'il y a longtems qu'on me reproche de ne pouvoir vivre avec la Raiſon, & qu'on m'accuſe de la chaſſer de tous les cœurs dont je me rends le maître; mais je puis dire que fort ſouvent nous nous accordons bien enſemble, & que ſi quelquefois je me vois obligé à lui faire quelque violence, il y a de ſa faute, bien plus que de la mienne.

L'AMITIÉ.

N'eſt-ce point que la Raiſon a tort, & que vous êtes bien plus raiſonnable que la Raiſon même?

L'A-

L'AMOUR.

Je ne voudrois pas vous l'assûrer, à vous dire le vrai, mais je sçai bien que si elle vouloit ne se point mêler de mes affaires, comme je ne me mêle point des siennes, nous vivrions fort bien ensemble. Je n'empêche point qu'elle ne conduise les hommes dans les affaires importantes de leur vie, je veux bien qu'elle les rende grands Politiques, bons Capitaines, & sages Magistrats; mais je ne puis souffrir qu'elle s'ingere de contrôller mes divertissemens & mes plaisirs, ni moins encore de regler la dépense, les Bals, les Cadeaux, & toutes les galanteries des Amans. N'a-t'elle pas assez d'autres choses plus serieuses pour s'occuper; & pourquoi faut-il qu'elle s'amuse à mille bagatelles dont elle n'a que faire? Que voulez-vous que je vous dise, c'est une superbe & une vaine, qui veut regner par tout, qui critique tout, & qui ne trouve rien de bien fait, que ce qu'elle fait elle-même: je la repousse à la verité d'une terrible force, quand je ne suis pas en humeur d'en souffrir, & fort souvent nous nous donnons des combats effroyables. Mais pour vous montrer que j'en use mieux qu'elle en toutes choses; quand elle est la plus forte,

te, & qu'elle a avantage ſur moi, elle ne me donne point de quartier, elle me chaſſe honteuſement, & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moi quand je demeure le vainqueur, ce qui arrive aſſez ſouvent, je me contente de me rendre le maître de la place, & pourvû que le cœur m'obéïſſe, je lui laiſſe diſpoſer à ſa fantaiſie, de tous les dehors: je ne me vante point de l'avoir battuë, & comme elle eſt glorieuſe, elle ne s'en vante pas auſſi, elle fait bonne mine, & paroît toûjours la maîtreſſe.

L'AMITIÉ.

On remarque en effet que tous les Amans, quelques fous qu'ils ſoient, veulent paroître ſages, & qu'on n'en voit point qui ne prétende être fort raiſonnable: mais de toutes leurs extravagances, je n'en trouve point de plus ridicule que celle qui leur eſt commune à tous, je veux dire la forte perſuaſion qu'ils ont que la perſonne qu'ils aiment, eſt la plus belle & la plus accomplie de toutes celles qui ſont au monde: je me ſuis cent fois étonnée de cette extravagance.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Eſt-il bien poſſible, ma Sœur, que vous n'en ſçachiez pas la cauſe, & que vous n'ayez pas encore remarqué que les Amans ne jugent ainſi favorablement de la beauté qu'ils aiment, que parce qu'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau, qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire ? C'eſt un ſecret qui eſt fort naturel, mais cependant que peu de gens ont deviné. Les uns ſe ſont imaginez que j'aveuglois tous les Amans ; les autres, que je leur mettois un bandeau ſur les yeux pour les empêcher de voir les défauts de la perſonne aimée : mais les uns & les autres ont très-mal rencontré : car enfin il n'eſt point de gens au monde qui voyent ſi clair que les Amans. On ſçait qu'ils remarquent cent petites choſes dont les autres perſonnes ne s'apperçoivent pas, & qu'en un moment ils découvrent dans les yeux l'un de l'autre tout ce qui ſe paſſe dans le fonds de leur cœur. Sans mentir je ne comprends pas ce qui a pû donner lieu à de ſi étranges imaginations, ſi ce n'eſt peut-être qu'on ait pris pour un bandeau, de certains petits criſtaux que je leur mets au devant des yeux, lorſque je leur fais regarder les perſonnes qu'ils aiment.

Ces

Ces criſtaux ont la vertu de corriger les défauts des objets, & de les reduire dans leur juſte proportion. Si une femme a les yeux trop petits ou le front trop étroit, je mets au devant des yeux de ſon Amant un criſtal qui groſſit les objets, en ſorte qu'il lui voit des yeux aſſez grands, & un front raiſonnablement large. Si au contraire elle a la bouche un peu trop grande, & le menton trop long, je lui en mets un autre qui apetiſſe, & qui lui repreſente une petite bouche & un petit menton. Ces criſtaux ſont aſſez ordinaires, mais j'en ai de bien plus curieux, & ce ſont des criſtaux qui apetiſſent des bouches & agrandiſſent des yeux en même-tems : j'en ai auſſi pour les couleurs, qui font voir blanc ce qui eſt pâle, clair ce qui eſt brun, & blond ce qui eſt roux : ainſi de tout le reſte. Mais à qui eſt-ce que je parle ? N'en avez-vous pas auſſi-bien que moi de toutes les façons ?

L'AMITIÉ.

Il eſt vrai que j'en ai, mais il s'en faut bien qu'ils faſſent un effet auſſi prodigieux que les vôtres ; ils ne font qu'adoucir les défauts des objets & les rendre plus ſupportables ; mais ils n'empêchent pas qu'on ne les voye. Cependant, mon Frere, il

me ſemble que nous parlons ici plaiſamment bien de nos petites affaires, & qu'on ſe mocqueroit bien de nous, ſi l'on nous entendoit dire naïvement, comme nous faiſons, toutes les nouvelles de l'école.

L'AMOUR.

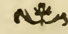
Je connois à la verité bien des perſonnes qui trouveroient notre entretien fort ſimple & fort ridicule ; mais j'en ſçai d'autres dont le jugement ſeroit plus favorable, & qui le trouveroient aſſez divertiſſant.

L'AMITIÉ.

Je ſçai du moins qu'il m'a fort divertie, & que j'ai bien du regret de ne pouvoir cauſer davantage avec vous ; mais je ne veux pas donner ſujet de ſe plaindre de moi à quelques perſonnes qui m'aiment plus que leur vie, & qui ne me le pardonneroient jamais, ſi j'étois plus long-tems ſans leur donner des marques de mon ſouvenir.

L'AMOUR.

Adieu donc, ma Sœur, auſſi-bien ai-je encore plus d'affaires que vous, & qui preſſent toutes étrangement. J'ai des Amans à punir, j'en ai d'autres à récompenſer, & avec tout cela il faut que je me rende auprès d'Iris, qui va partir pour aller au Bal, où je dois lui conquerir le cœur de tout ce qu'il y aura d'honnêtes gens dans l'aſſemblée, & leur faire avoüer qu'elle eſt la plus belle & la plus aimable perſonne du monde.



LETTRE A MADEMOISELLE DE.....

Sur un Etui de table d'or, qu'elle mettoit en voyage dans une pochette au devant de ſa jupe, lequel ſe plaçoit étant en caroſſe, juſtement, &c.

QUoique vos deux dernieres Lettres ſoient differentes ſur le tems de votre retour, elles ſont au moins ſemblables en ce point, qu'elles m'aſſûrent également de votre tendreſſe, ce qui me donne une joye infinie, parce que c'eſt ce que je deſire le plus au monde, & que de tous les biens de la vie je ne ſuis ſenſible qu'à celui-là ; après cela il n'eſt pas beſoin de vous jurer que l'impatience que j'ai de vous revoir, eſt extrême ; & ce qui l'augmente, c'eſt que le froid de la ſaiſon ſe vient joindre à l'ardeur de mon amitié,

Qui fait qu'une antiperiſtaſe
Me cauſe une incommode extaſe.

En ſorte que ſouvent je brûle du deſir de vous revoir, & en même-tems j'ai ſi

grand froid, que votre Etui d'or est mille fois plus heureux en pleine campagne que je ne le suis dans mon lit, & je ne puis m'empêcher dans ces momens-là, d'envier furieusement son bonheur.

Helas! qui n'en feroit autant,
Pour être comme lui bien-heureux & content;
Pour avoir la bonne fortune
D'être si bien traité d'une charmante brune?
Chaque jour près de ses beaux yeux
Il contemple à loisir leurs regards precieux,
Il goûte chaque jour sur sa bouche adorable
De ses baisers le plaisir delectable;
Chaque jour cet heureux métail
Entre ses lévres de corail
Se sent presser d'un bonheur sans égal,
Et du bout de sa langue en délices feconde
Va quelquefois chercher la douceur sans seconde.
Mais à tant de faveurs & de charmans plaisirs,
Qui pourroient contenter les plus ardens desirs,
Iris n'a pas borné sa belle destinée
Si douce & fortunée,
Et pour la couronner d'un present glorieux
Qui pourroit enchanter les hommes & les Dieux,

Iris

Iris par un excès de grace
Quelquefois lui fait place
Au ſejour des plaiſirs & de la volupté,
Séjour plein de felicité,
Séjour ou tout plaiſir abonde,
Séjour le plus charmant du monde.
O cent fois trop heureux ſéjour!
Séjour pour qui mon cœur ſoûpire,
Où les Jeux, les Plaiſirs, les Graces & l'Amour
Ont tous établi leur empire.

Je penſe que vous trouverez à propos que je demeure-là; auſſi-bien la force de mon imagination me donne des idées qui me feroient pouſſer ma Poëſie un peu trop avant, & j'aimerois mieux mourir que d'avoir pris la moindre petite licence qui vous pût déplaire; laiſſons donc cet heureux Etui en ſa place, & que perſonne ne ſoit ſi oſé que de l'y aller prendre: pour moi, ſi je m'y rencontrois, je penſe que je crierois pour l'empêcher, auſſi haut que fit autrefois...... lorſqu'on lui voulut ôter ſon Anneau; j'en aurois quaſi la même raiſon, & vous me l'avoüerez, ſi vous vous ſouvenez de ſon hiſtoire que je vous ai autrefois contée pour vous réjoüir; & ſi vous n'êtes de méchante humeur, vous en ferez autant de celle-ci: je vous y exhorte, & de ſur-

monter en ma faveur la ſeverité de votre ſageſſe, qui doit être moins ſcrupuleuſe entre nous qu'entre d'autres gens. Faites donc ce petit effort pour l'amour de moi, je vous en conjure, & de m'aimer toûjours autant que je vous aime, c'eſt-à-dire, infiniment.

A MADAME

LA COMTESSE DE.....

En lui envoyant ſon Portrait.

MADAME,

Vous alliez être obeïe à ma mode, & j'allois commencer votre Portrait; mais l'idée que j'en avois, m'a repreſenté tant de belles choſes, que deſeſperant de les pouvoir exprimer,

Ma main a jetté le pinceau,
Et ſurmonté par mon ouvrage
J'ai perdu le courage
De pouvoir rien faire de beau.
En vain j'ai rappellé cent fois en ma memoire
Les traits de l'eſprit & du corps;

Je

Je n'ai fait voir par ces efforts
Que ma honte & que votre gloire.

Permettez-moi donc de vous faire ici le Portrait d'une personne que vous souhaitez de connoître, & dont on vous a parlé assez souvent ; je réüssirai peut-être mieux à vous la representer, que je ne ferois à vous dépeindre vous-même. Et puisque ma main est trop foible pour toucher des qualitez aussi belles que les vôtres, essayons à representer une personne moins parfaite que vous.

Laissons-là le pinceau, reprenons le crayon,
Le Soleil éblouït par sa grande lumiere,
Il faut abaisser la paupiere,
Et tracer seulement son ombre ou son crayon.

La jeune Cloris est si parfaite, que toutes les Graces se sont assemblées pour la former ; sa taille n'est ni grande ni petite, son action est libre & agissante, sa démarche n'a rien de precipité, mais elle n'a rien de lent, & se ressent plûtôt de l'impression de cet agréable feu qui l'anime : ses pieds sont admirablement bien tournez, & font mouvoir son corps avec une grace qu'on ne sçauroit exprimer : elle a un grand embonpoint qui lui sied bien & qui ne l'incommode pas.

Mais ſon accueil eſt ſi charmant,
Si gai, ſi doux, ſi plein de grace,
Qu'il ſe fait dans le cœur une ſenſible trace,
Et le gagne dans un moment.
Son abord eſt riant, elle a l'air agreable,
Aiſé, commode & careſſant;
Si bien que tout d'un coup l'on voit & l'on reſſent
Tout ce qu'elle a de plus aimable.

C'eſt la belle perſpective qui ſe preſente aux yeux, mais ce n'eſt pas une illuſion qui trompe, elle a en elle la ſource de toutes ces belles choſes; car à la conſiderer de près, c'eſt une admirable brune, qui a les yeux beaux, le nez aſſez grand, le viſage rond, la bouche petite, & les lévres toûjours fraîches & vermeilles.

Le tour de ſon viſage eſt juſte,
Le front ſerin, la gorge auguſte,
Par deux globes formez de lys.
Et ſi l'on obtenoit d'un amour moins ſevere
De nous laiſſer voir ce myſtere,
Nos yeux en ſeroient éblouïs.

Ses cheveux ſont châtains, & lui donnent un agrément tout particulier lorſqu'ils ſont rattachez, & qu'elle ne laiſſe pas flotter les boucles qui leur ſont naturelles;

relles ; parceque les yeux découvrent pour lors ſans embarras toute la proportion de ſon viſage , dont la figure eſt agreablement bien faite. Il faut croire que le reſte du corps répond à cette belle montre , & que ce qui eſt caché n'a , pas moins de charmes que ce que l'on voit.

Car ma Muſe ne voudroit pas
Parler de ſes ſecrets appas ,
Qui font du curieux le ſupplice & la gêne :
Son vol eſt audacieux ,
Et la diſcretion qui la pouſſe & la mene .
L'arrête à ces beautez qui paroiſſent aux yeux.

Mais ſans mentir , je n'eſtimerois pas ſon corps , s'il n'étoit animé de ſon eſprit ; quoi qu'elle ſe défende toûjours d'en avoir, c'eſt pour lors , ce me ſemble , qu'elle en a davantage , & que cette lumiere qu'elle veut cacher , paroît avec plus d'éclat & de force ; il eſt plein de feu & enjoüé , tourné aux belles choſes , dont elle a un goût délicat , & juge finement les beaux endroits ; elle aime avec paſſion tous les ouvrages d'eſprit , & a une curioſité avide pour toutes ſes productions. Quoique pour l'ordinaire elle ait l'eſprit fort preſent , elle lui donne quelquefois permiſſion d'aller où ſes penſées l'appellent ; mais il n'y eſt pas long tems , & ne ſe fait pas attendre avec impatience.

Il revient promptement de ſon petit voyage ;
Et retrace ſur le viſage
Un je ne ſçai quel nouveau jour
Qui nous annonce ſon retour.

Elle n'eſt pas opiniâtre, mais elle ne peut ſouffrir qu'on la contrediſe, ni qu'on choque ſes ſentimens ; elle n'a pas l'humeur inquiette ; mais ſi ſes ordres ne ſont executez ſur le moment, elle en eſt en peine, & ſon repos n'eſt point tranquille qu'après l'execution : tout cela part d'une belle cauſe, & tous ces effets naiſſent de la vivacité de ſon eſprit.

Elle a bien l'humeur complaiſante
Elle louë agreablement :
Mais ſi la perſonne eſt abſente,
Elle en raille modeſtement.
Comme elle a du penchant à la douce ſatyre,
Elle cherche ſujet de rire,
Quand bien ce ſeroit du martyre
D'un pauvre & malheureux Amant.

Ce n'eſt pas qu'elle ſoit inſenſible à l'amitié, & ſi je ne me trompe, elle a l'ame belle, genereuſe & reconnoiſſante. Elle s'attache fortement aux interêts d'une amie ; mais ſon amitié eſt délicate ſans être fragile : cela veut dire qu'après que ce lien eſt rompu, elle ne le ſçauroit plus re-
noüer

noüer, ni s'y fier comme auparavant; comme elle a l'esprit net, elle cherche avec scrupule la propreté en toutes choses, & ne peut souffrir le desordre, non pas même dans ses cheveux; elle devoreroit les Livres, & passeroit les nuits & les jours à la lecture, particulierement des Romans, si elle ne moderoit cette inclination. Enfin, elle a ses sentimens hauts & relevez, & un jugement tout-à-fait éclairé, qui guide & conduit son esprit.

Mais, ô Dieux, que je suis surpris!
Je croyois avoir fait le Portrait de Cloris,
Et je vois bien que c'est le vôtre,
Que ce sont-là, Diane, & vos traits & vos ris,
Et non pas les graces d'une autre:
Que j'ai peint le Soleil & non pas son rayon,
Par les traits du pinceau, non par ceux du crayon;
Je n'ai pû suivre d'autre idée,
Que celle qui s'offroit à moi,
Mon ame en étant possedée,
Ma main en a reçû la loi,
Et je suis devenu semblable
A ce Peintre admirable,
Qui representant les beautez
Des mortelles Divinitez,
Jamais il ne peignoit de femme,

Qu'il ne lui donnât tous les traits,
La grace, l'air & les attraits,
De celle que l'Amour avoit peint dans ſon ame.

✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢:✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢

LETTRE A MADEMOISELLE DE M******

Sur un Songe.

DAns le tems qui diviſe la nuit d'avec le jour, & auquel les foibles rayons de l'Aurore commençant à percer les voiles épais des tenebres, laiſſent à diſcerner à l'œil ſi cet intervalle eſt du jour ou de la nuit, j'ai fait un ſonge que je veux vous raconter, puiſqu'il vous concerne entierement, & qu'il doit étre veritable, puiſqu'il a été fait dans le tems auquel ils ſe font ordinairement, & où l'eſprit agit avec plus de liberté.

Je me ſuis donc imaginé d'être tranſporté dans le lieu le plus agreable qui ſe ſoit jamais offert à ma vûë; c'étoit une prairie

prairie tapissée d'autant de fleurs que la terre en ait jamais produit, & qui ne satisfaisoient pas seulement la vûë par l'agreable varieté de leurs couleurs; mais qui ravissoient encore l'odorat par l'odeur la plus exquise dont il puisse être touché.

Cette prairie étoit bordée de deux larges canaux, remplis d'une eau vive & pure, dont la surface representant aux yeux toutes les couleurs differentes des fleurs, formoit un objet très-agreable: ils étoient accompagnez de deux allées d'arbres fort élevez, & dont les branches portoient moins de feüilles que d'oiseaux, qui dans la varieté & la délicatesse de leurs chants, ne laissoient rien à desirer pour la satisfaction de l'oreille.

Ces petits hôtes des bois
Eclatoient tous à la fois,
Comme pour disputer du charme de leurs voix,
Et d'une force si pareille
Tâchoient d'agréer à l'oreille,
Que ce sens confus & surpris,
Ne pouvoit pas juger qui meritoit le prix.

Je n'eus pas fait quelques pas dans cette délicieuse prairie, que je m'apperçus qu'elle

qu'elle étoit terminée par l'objet du monde le plus magnifique. C'étoit un Temple dont la ſtructure marquoit l'antiquité, & qui n'étoit pas moins remarquable par la maſſe prodigieuſe de ſon édifice, que par le marbre & le jaſpe qui en compoſoient le corps, & l'or & l'azur dont il brilloit de tous côtez. Ce que j'en voyois me parut ſi beau, que je ne pûs m'empêcher de ſouhaiter d'en voir davantage, & je m'avançai tout le long d'une allée pour ſatisfaire ma curioſité; mais à peine avois-je fait les premieres démarches, que je fus arrêté par un objet encore plus beau que tout ce que je viens de vous repreſenter.

L'éclat des plus vives couleurs,
L'émail de tant de belles fleurs,
Le printems éternel de ces vertes prairies,
Tout le brillant de l'or, celui des pierreries,
La douceur des parfums, le concert des oiſeaux,
Toute la pureté des eaux,
Toute la fraîcheur de l'ombre,
Enfin tous les objets que l'on voit en ces lieux,
Ne ſont qu'une parfaite image,
De ce qui s'offrit à mes yeux.

Je crois qu'après cela vous ne devez pas

douter

douter que ce ne fût vous que je rencontrai dans ce lieu, encore que vous ne vous imaginiez peut-être pas d'y être. En effet, belle Climene, ce fut vous que je vis dans ce moment, & qui vous presentâtes à mes yeux telle que vous êtes ordinairement, c'est-à-dire, la personne du monde la plus aimable. Vous étiez étenduë sur le gazon, & vos mains qui panchoient negligemment, s'avançoient jusques dedans l'eau : vos yeux étoient fermez, & si le sommeil me déroboit l'avantage de les voir, en récompense il m'aidoit à pouvoir considerer davantage toutes vos autres merveilles, qui semblent ordinairement être à couvert parmi les feux que vos yeux lancent quand ils sont ouverts, & dont on a peine à supporter l'éclat.

Par une si chere vûë, toute autre curiosité fut entierement éteinte dans mon esprit, & j'oubliai mon premier dessein pour m'occuper tout entier à vous regarder. J'admirois la tranquillité avec laquelle vous dormiez, & je m'étonnois comme le Ciel vous donnoit tant de repos dans le moment que vous me l'ôtiez entierement, lorsque cette reflexion fut troublée par un accident, qui m'ôta tout le plaisir que j'avois à vous considerer. Un serpent d'une prodigieuse grandeur, dont les replis avoient été cachez sous

l'herbe

l'herbe jusques alors, élança tout d'un coup sa tête, & avec un sifflement qui me glaça le sang dans les veines, s'approcha de vous pour vous empoisonner de son haleine, & vous lier des longs replis de sa queuë.

Dans cette surprise étonnante,
Pire pour moi que le trépas,
Je voulus m'écrier d'une voix éclatante,
Mais, helas ! je ne le pûs pas.

La frayeur me ravit entierement l'usage de la voix & celui du mouvement, & plus immobile que vous (qui dormiez toûjours avec autant d'assûrance, que si vous n'eussiez pas été en danger) je fus reduit à vous considerer, sans pouvoir faire aucun pas pour vous secourir.

Déjà le serpent avoit commencé de vous lier, & il ne restoit plus que deux ou trois tours, lorsque j'entendis ouvrir les portes de ce Temple, dont je vous ai parlé, avec un bruit éclatant, & que j'en vis sortir un Enfant tout rayonnant de gloire, & de la même figure avec laquelle on nous dépeint l'Amour.

Le peu de distance qu'il y avoit, & le secours que lui donna la vîtesse de ses aîles, fit qu'il arriva encore assez à tems avant que le serpent vous eût toute enve-

lopée.

lopée. Je voulois lui demander le ſecours que je ne pouvois pas vous donner; mais à peine avois-je formé cette penſée, que je le vis prendre ce ſerpent avec une main, défaire les nœuds dont il vous ſerroit, & l'enchaîner avec une petite chaîne d'or qu'il avoit apportée. Cela fait, il vous porta ſon flambeau devant les yeux pour vous réveiller, & vous fit connoître le danger duquel il vous avoit tirée. Au lieu de le remercier comme vous deviez, vous ne voulûtes pas avoüer que vous lui étiez redevable ; mais lui pour vous punir de votre ingratitude, déchaîna le ſerpent qu'il tenoit d'une main, & le laiſſa en liberté de vous attaquer avec toute ſa furie.

Vous voulûtes d'abord prendre la fuite, mais elle vous fut fort inutile : car le ſerpent ayant déployé des aîles que je n'avois pas remarquées juſques alors, il vous eût atteint dans un moment, & malgré votre reſiſtance, il commença de vous lier comme auparavant.

La neceſſité vous fit connoître votre faute, & il me ſembla que vous commençâtes d'invoquer à hauts cris l'aſſiſtance du Dieu que vous aviez auparavant mépriſé. Lui qui a toute la douceur d'un enfant, & qui s'irritant facilement, s'apaiſe auſſi de même par la ſoûmiſſion & le reſpect,

pect, ne vous entendit pas plûtôt, qu'il accourut à votre ſecours, & vous délivra du Serpent, après que vous lui eûtes promis que vous vous rangeriez ſous ſon empire, & que vous reconnoîtriez ſa puiſſance. Le Serpent s'en vint à moi, mais au lieu de me lier comme vous, il ſe mit à me careſſer. Comme je m'en étonnois, tout cet enchantement diſparut, & je me trouvai réveillé, & en état de rêver à un ſonge qui n'auroit pas été tellement ſuivi, s'il n'avoit eu quelque choſe de miſterieux. Voici ce que je me ſuis imaginé qu'il pouvoit ſignifier.

Cette agreable prairie qui s'eſt offerte à mes yeux, & qui m'a preſenté tant de delices à la fois, me figure aſſez bien les plaiſirs de l'amour, auſquels elle ſembloit être conſacrée, puiſqu'elle ſervoit d'avenuë à ſon Temple.

Cet aſſoupiſſement dans lequel je vous trouvai, repreſente ſans doute l'indifference dans laquelle vous vivez, & qui eſt une eſpece de lethargie qui vous met dans un état fort dangereux.

Le Serpent qui veut vous attaquer, & vous lier des plis de ſa queuë, ne ſignifie autre choſe que le tems, qui nous a toûjours été repreſenté par la figure du Serpent. C'eſt un ennemi fort dangereux & qui eſt d'autant plus à craindre, qu'il vous attaque

attaque dans le ſommeil, & qu'il vous prend dans un tems auquel vous ne ſçauriez vous défendre.

L'amour qui vous délivre de ce danger, fait voir que c'eſt lui qui nous garentit veritablement des injures du tems, & qui nous le fait paſſer avec une douceur inconcevable.

L'injuſtice avec laquelle vous refuſez de reconnoître l'obligation que vous avez à l'Amour qui vous a délivrée du Serpent, marque aſſez bien la repugnance que vous avez pour lui: mais auſſi le châtiment qui ſuit de près l'offenſe, fait voir que le tems vous pourſuit avec une vîteſſe merveilleuſe, encore qu'il ſemble être fort pareſſeux ſous la figure du Serpent qui rampe fort lentement.

Juſques-là mon explication ſe ſuit aſſez, & je n'y trouve aucun défaut; mais je ne ſçai comment je dois prendre la penſée que j'eus que vous promettiez à l'Amour de reconnoître ſon empire, pourvû qu'il vous ſecourût dans ce danger: je crains fort que mon ſonge ne ſoit pas veritable dans cette partie, & quevous n'ayez peu de diſpoſition à faire ce que je m'imaginai que vous faiſiez. Cependant j'ai crû devoir vous en avertir, pour vous faire prendre garde à vous mettre à couvert des injures du tems, par ce ſeul moyen que vous

en avez ; car vous pouvez voir par l'accuëil que le Serpent me fit au lieu de me nuire, que le tems ne fait aucun mal à ceux qui ſont autant amoureux que je le ſuis, & que c'eſt le veritable antidote contre ſon venin.

Songez-y, divine Climéne ;
Et pour vous épargner la peine
De mille regrets ſuperflus,
Employez bien le tems, qui ne retourne plus.
Reconnoiſſez d'Amour la divine puiſſance,
En vous rangeant deſſous ſa loi :
Aimez avec ardeur, aimez avec conſtance,
Et, s'il ſe peut, faites que ce ſoit moi.

LETTRE

LETTRE

A MADEMOISELLE DE.........

VOs forces augmentent le dessein que j'ai fait d'assieger votre cœur, & ma resolution surmontera cette puissance qui vous a mis à l'abri de pareilles entreprises.

Oüi, je pretens, Philis, assieger votre cœur,
Je veux emporter cette place,
Ne condamnez pas mon audace,
Mon desir est fondé sur la force & l'honneur.
Quand j'aurai réüssi dedans cette entreprise,
Mille beautez viendront me dire chaque jour,
Nous vous donnons nos cœurs avec notre franchise,
Pour vous seul nous brûlons d'amour:
Et par un sentiment fort tendre,
Sans m'oser contester, elles se viendront rendre.

L'espoir de posseder cet avantage me rendra

rendra les plus grandes difficultez faciles, & je dois courre le riſque dont vous me menacez.

Rien ne me ſçauroit empêcher
De vaincre ce cœur de rocher,
Nonobſtant ſa grande puiſſance.
Son pouvoir ne m'étonne pas;
Ayant une juſte eſperance:
Les obſtacles ſont des appas.

Je ſuis aſſûré que quand je ſerois défait dans ce ſiege, & que vous me forceriez de le lever, vous conſerveriez pour moi une eſtime qui me procurera le bonheur où j'aſpire, & que vous approuveriez genereuſement un ſi grand deſſein. On doit plus hazarder pour un bijoux de ce prix, que pour la conquête d'une Couronne; & ſi perſonne n'a pas entrepris de le conquerir, c'eſt parce qu'on a crû qu'il étoit en des terres inconnuës. Je m'attacherai avec plaiſir à en faire la découverte; & ſi vous me laiſſez prendre ce ſoin ſans vous y oppoſer, je m'aſſûre que j'étendrai ſon Domaine, & que je découvrirai des Païs, qui ſeront toûjours cachez à faute d'une exacte recherche. Mais pour y réüſſir, il faudroit que j'euſſe un conſentement de cette indomptable: car ſi j'entre dans ſes Etats la force à la main, je ferai des ravages,

ges, qui m'empêcheront de faire une juste perquisition. Prenez là-dessus vos mesures, je vous donne le choix de ces deux partis: & si vous me croyez, je vous aurai une obligation que je puis obtenir de moi-même.

✢✢✢✢x✢✢✢✢✢✢✢x:✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢

REPONSE.

VOtre audace n'est pas petite,

Mais je conviens à mon tour, que la mienne n'est pas moindre d'entreprendre de répondre à votre lettre, & de défendre mon cœur d'une attaque aussi galante que celle que vous lui faites: mais de bonne foi j'ai crû qu'il étoit de la sincerité, de vous avertir qu'il est tout-à-fait inutiles.

De vouloir attaquer mon cœur,

C'est un Païs où la force pourroit être repoussée par la force, & où l'on se précautionne bien contre les surprises; aussi l'on y est toûjours sur ses gardes. Ce n'est pas que votre adresse, votre vigilance & le bonheur que vous avez de faire réüssir les

les entrepriſes les plus difficiles, ne pût m'épouvanter.

Mais avec tout votre merite,

Et les talens que vous avez pour toutes les importantes negociations, il ne vous ſeroit pas aiſé de conquerir un Païs qui ſe peut maintenir par ſes propres forces, & qui d'ailleurs en peut avoir d'étrangeres. Il faudroit pour cela que vous euſſiez des agens ſecrets pour vous découvrir le foible des Places; mais la politique du Païs n'en permet l'entrée à perſonne, & les Sujets en ſont incorruptibles; ainſi je vous conſeille d'avoüer que,

Vous n'en pouvez être vainqueur,

Par la raiſon qu'il eſt naturel d'aimer la liberté & de fuïr la tirannie. Car à parler finement de ces braves Conquerans, ils ne font jamais cette guerre que ſous des pretextes ſpecieux & raiſonnables; ils ménagent le Païs, ils gagnent peu à peu le terrain, & traitent avec douceur tant que la conquête eſt incertaine; mais ſi-tôt qu'elle eſt faite, il n'eſt acte d'hoſtilité qu'ils n'exercent, ils prennent tout imperieuſement: l'incendie, le pillage, la fourbe & la malice ſont en regne, & pour vous definir

définir en un mot, vous devenez des tyrans enragez, & travaillez inceſſamment à la ruïne d'un bien, pour l'acquiſition duquel vous avez tout mis en uſage. Après cela, n'ai-je pas raiſon de me défendre contre de ſi cruels Ennemis? Ce n'eſt pourtant pas le ſeul motif, ni le plus beau qui fortifie mon cœur contre leurs attaques; & quand j'en voudrois uſer autrement, il ne me ſeroit pas aiſé: car,

La vertu, la raiſon, ſont ſes gardes fidéles,

Ce ſont elles qui en tiennent les avenuës, & qui en défendent l'entrée à tous les hommes du monde: elles y regnent avec un pouvoir abſolu; & volontiers je leur en remets le ſoin, puiſqu'aſſûrément

Rien ne peut corrompre leur foi,

Et qu'elles ſont trop en interêt de ſoûtenir leurs droits, & de ſe maintenir dans leurs forces. Veritablement rien ne leur reſiſte, & elles ne mettent point la violence en uſage pour y faire obſerver leurs Statuts.

Là, tout leur eſt ſoûmis, il n'eſt point de rebelles.

Et je connois bien que le ſoin qu'elles

prennent n'a point d'autre but que la conſervation de mon repos & de ma tranquillité ; & comme il n'y a rien contre elles que le pouvoir d'un certain petit Dieu aveugle & enfant , elles ne s'en mettroient pas trop en peine, ſi ſon bras n'étoit ſoûtenu de ceux qui combattent pour l'accroiſſement de ſon Empire : de ſorte que pour la ſûreté de mon cœur , elles me conſeillent de m'en tenir où j'en ſuis.

Et l'on n'y reçoit point, ni l'Amour, ni ſa Loi.

Après cela , jugez bien qu'étant fortifiée de la raiſon , de la vertu & de quelque lumiere, votre entrepriſe ſeroit fort inutile, & que j'ai eu ſujet de vous dire que

Votre audace n'eſt pas petite ,
De pretendre attaquer mon cœur;
Mais avec tout votre merite,
Vous n'en ſerez jamais vainqueur :
La vertu, la raiſon ſont des gardes fidéles,
Rien ne peut corrompre leur foi:
Là , tout leur eſt ſoûmis , il n'eſt point de rebelles,
Et l'on n'y reçoit point, ni l'Amour , ni la Loi.

LET-

LETTRES.

N'Aurai-je jamais le credit,
D'envisager certaine creature,
Pour confronter son aimable figure,
A tous les biens qu'on m'en a dit.

Je crois déjà que c'est une merveille,
Je crois qu'on ne voit rien de plus beau sous
les Cieux:
Mais tout cela se croiroit mieux
Par l'œil encor que par l'oreille.

Puisqu'ainsi va, tâchons par nos efforts
D'approcher cet illustre corps,
Pour lui faire la reverence:
Elle ne nous mangera pas,
En tout cas,
Quitte pour rendre ailleurs notre assistance.

Quiconque me voudra servir d'introduc-
teur,
Peut s'assûrer d'avoir mon cœur,
Le present n'est pas d'importance:
Mais pour meriter mieux cette introduction,
J'ajoûte à mon affection,
Quatre gros jambons de Mayence.

Après cela, ſi je manque d'amis,
Ma foi je ſuis d'avis
De me ſervir à moi-même de guide:
Pour réüſſir il faut être hazardeux;
Aujourd'hui le moins timide
N'eſt pas le plus malheureux.

Neanmoins, afin de n'eſtropier pas tout-à-fait la bienſeance, feüilletons nos amis, avant que pouſſer nous-mêmes notre fortune, & tâchons d'en trouver un qui veüille diſpoſer cette charmante perſonne à notre reception. Il n'eſt pas à propos, ce me ſemble, d'exiger un tel office de ceux de nos amis qui en ont le cœur navré. Car ſelon toutes les apparences, ils ne voudront aſſocier perſonne à l'honneur de la voir, & ſeront aſſûrément ravis de joüir ſeul de cet avantage: où Diable donc trouver un homme qui veüille genereuſement démembrer cette connoiſſance, & le partager avec moi? Si j'en priois Monſieur de... bon, je rêve; il en eſt trop feru; & ce que j'ai d'eſtime pour la reputation de cette Dame, lui feroit apprehender que je n'euſſe quelque choſe de plus fort pour ſa perſonne, s'il me procuroit le bien de la voir un moment. Ainſi je n'ai qu'à me proviſionner d'un autre patron;

patron ; voici un drôle qui me pourra ſortir d'affaire.

Je ne puis plus tenir mon eau,
Tirſis, à Madame du Veau,
Si bien-tôt tu ne me preſente,
Bien-tôt mon ame impatiente,
Se dépêtrera de mon corps,
Bien-tôt je ferai chez les morts,
Election de domicile :
Car preſentement dans la Ville,
Je n'entends parler en tous lieux,
Que de ſa grace & de ſes yeux,
Que de ſes mains, que de ſa gorge,
Que d'un autre endroit qu'on ſe forge :
Car je crois qu'on ne le voit pas ;
Ma foi je ſuis déjà bien las
De ces prôneurs inſupportables :
Quoi ces Peintres inévitables,
Seront par tout pour mes pechez
Eternellement attachez
A crayonner cette inhumaine !
Hier encor pour ſurcroît de peine,
Je fus chez les Italiens,
Penſant que ces Comediens,
Pourroient par leurs bouffonneries
Diſſiper de mes rêveries,
La plus importune moitié.
Dame ce fut bien la pitié,

Tout étoit plein dans le parterre;
Mais par bonheur les gens de guerre,
Plus honnêtes que les Bourgeois,
Me laisserent à plusieurs fois,
Gagner une assez bonne place,
Tirsis, prends part à ma disgrace,
Je ne fus pas plûtôt entré,
Qu'un Marquis amphitheatré,
Parlant de sieges & de batailles,
Avec d'autres Marquisailles,
Tout d'un coup changeant de discours,
Pour enfiler de ses amours,
L'ennuyeuse palinodie:
Après quelques traits de folie,
Assez courtisamment décrits,
Sçavez-vous que je suis épris,
Leur dit-il, de certaine Dame,
Qui vaut encor mieux sur mon ame,
Que la Duchesse à qui l'honneur
Nous deffend sur notre bonheur
De nous expliquer davantage;
Mais enfin l'objet qui m'engage,
Renferme en soi tant de beautez,
Tant d'adorables qualitez,
Tant de vertu, tant de sagesse,
Tant d'esprit, tant de gentillesse,
Tant de bonté, tant de douceur,
Qu'il faudroit n'avoir point de cœur,
Ou l'avoir plus dur qu'une pierre,

Pour

Pour ſe deffendre de la guerre,
Que l'Amour nous fait par ſes yeux :
Non, Meſſieurs, je crois que les Dieux,
Tout Dieux qu'ils ſoient ne tiendroient guére
Contre l'aimable meurtriere,
Qui va me troubler le cerveau :
Ah ! pourquoi charmante du Veau,
Faites-vous ſur ma fantaiſie.....
Male-peſte, qu'elle eſt jolie !
Reprit l'autre ſur nouveau frais,
C'eſt le plus beau tein, le plus frais,
C'eſt bien la plus mignonne bouche.....
Par bonheur pour moi Scaramouche
Les interrompit bruſquement,
Sans cela j'étois juſtement
Tout prêt à perdre patience :
Car enfin, Tirſis, ma ſouffrance,
C'eſt d'oüir prôner les appas
Des gens que je ne connois pas.

C'eſt pourquoi je te conjure de mettre les fers au feu pour me faire entrevoir ce prodige de merite que j'entens vanter à tout le monde, & chez lequel pourtant perſonne ne s'offre de m'introduire : je ne ſuis pas homme à l'égard duquel il ſoit beſoin de grands préparatifs ; toutes les heures me ſont bonnes ; je me trouverai

aussi-bien reçû le matin que l'après-dînée; & même si je ne puis pas mieux, je me tiendrai pleinement satisfait de donner le bon soir à la Dame, dont est question: vous pouvez toûjours cependant la preparer à mon humeur. Je sçai qu'elle n'aime pas d'ordinaire les fortes passions; mais je sçai bien aussi qu'elle ne peut condamner la violence de la mienne, puisque je n'en ai que pour l'honneur de son service: je lui exposerai succinctement le cas que je fais de son merite, je pourrai bien ensuite lui demander quelque part en ses bonnes graces, peut-être encore porterai-je mes prétentions jusques à son amitié, pourquoi non? Ne pourroit-il pas arriver que je la meriterois quelque jours par mes assiduitez? Et croyez-vous, Tirsis, que la continuité ne merite pas à la fin quelque honnête connoissance?

Une mediocre ardeur,
Touche beaucoup plus un cœur,
Quand elle est de durée,
Que tous les emportemens
De ces parjures Amans,
Qui s'en vont en fumée.

Ainsi malgré ce qui en arrivera, je présume bien de mon entreprise, & je crois que cette Dame ne peut se dispenser d'avoir

voir de bons ſentimens de moi, pour peu qu'elle veüille commettre ſa fierté avec ma perſeverance, je ſuis ſûr à la fin de la vaincre, attendu que ma paſſion eſt fort reſpectueuſe, & mon attache fort déſintereſſée.

Ce n'eſt point l'eſpoir qui me flate,
J'accorde volontiers l'amour avec l'honneur,
A ces conditions, qui refuſe ſon cœur,
Doit bien paſſer pour une ingrate.

Allez, Tirſis, ne vous relâchez point, & croyez qu'en me rendant office auprès de cette Belle, vous obligez le meilleur de vos amis.

COMBAT DE L'AMITIÉ ET DE L'AMOUR.

JE vous aime, Sylvie, il eſt tems de le dire ;
Vos yeux qui cauſent mon martyre,
Pour mépriſer mon mal, ſont trop plein de douceur,
L'amitié ſurmontée a fait place à ſon frere,
Et ce Roi puiſſant & ſevere,
Uſurpe malgré moi l'Empire de ſa ſœur.

Cette fille prudente a tout mis en uſage
Contre ce Tyran plein de rage,
Mais après le combat, il reſte le plus fort :
Et ſi d'un doux accueïl ma flâme n'eſt reçûë,
Et le vainqueur & la vaincuë,
Sont tous prêts de ceder au pouvoir de la mort.

C'eſt en cette Déeſſe, horreur de tout le monde,
Que mon dernier eſpoir ſe fonde,
Si votre cruauté me refuſe ſecours :
Mais cette inexorable alors que je l'appelle,
Dit que c'eſt vous & non pas elle,
Qui devez diſpoſer de la fin de mes jours.

IX.

IX. ELEGIE.

Dieux, que je plains le ſort de ces pauvres Amantes,
Qui ſentant de l'Amour les flâmes violentes,
Quelque dangereux trait qui leur perce le cœur,
N'oſeroient declarer le nom de leur vainqueur!
Pour moi, grace au Ciel, je n'en ſuis pas de même,
J'aime, mais ſans rougir j'oſe dire que j'aime,
Et je puis librement découvrir mon ardeur,
Sans violer les loix de la chaſte pudeur:
Oüi, je vous peut nommer ſans crainte d'aucun blâme,
Celui dont le merite a fait naître ma flâme,
Et quicon que ſçaura le nom de mon Amant,
S'il juge mal de lui, ſera ſans jugement.
Parmi les beaux eſprits qui regnent dans nôtre âge,
Chacun ſçait que Daphnis emporte l'avantage,
Qu'il écrit à ravir, & que ſans vanité
Il a droit d'aſpirer à l'immortalité:
Mais chacun ſçait encor qu'il eſt plein de ſageſſe,

Et je jure ma foi, s'il n'alloit à confesse,
Que pour dire le mal qu'il a fait en m'aimant,
Qu'il y pourroit aller fort inutilement,
Bien loin d'être enflâmé d'une ardeur criminelle,
Il fait comme un grand mal la simple bagatelle :
Son plus ardent desir n'aspire à d'autre bien,
Qu'à celui de goûter un aimable entretien :
Ce qui flate les sens pour lui, n'a plus de charmes,
Il ne sçait ce que c'est de soûpirs & de larmes :
Son cœur qui ne sçauroit se resoudre à souffrir,
N'approuve point d'amour qui le fasse maigrir.
Il aime sans langueur, & sans devenir blême :
Il ne faut point de corps pour aimer comme il aime :
Et depuis qu'on soûpire en ce mortel sejour,
Personne comme lui n'a décharné l'Amour :
Toute sa passion reside dans son ame :
On ne voit point sur lui des marques de sa flâme ;
Et nul homme vivant ne diroit à le voir,
Que des traits de l'amour il sentit le pouvoir,
Que si quelque Philis hardie ou temeraire,
Le veut solliciter à lui faire grand' chere,
Et lui dît que son cœur ne lui manquera pas ;
S'il

S'il y veut employer les charmes d'un repas,
Alors civilement mon Daphnis s'en dispense,
Non pas à dire vrai, qu'il craigne la dépense,
Mais il craint qu'on lui pût reprocher justement,
Que qui donne à manger aime charnellement.
Aussi mon cher Daphnis est toute mon envie,
Je vivrai sous ses loix tout le tems de ma vie,
Et je veux que tous ceux qui sont dans ma maison,
S'assûrent que c'est lui qui me tient en prison.
Demoiselle, Laquais, Servante de cuisine,
Quand vous verrez Daphnis, faites-lui bonne mine:
Dites-lui que je meurs, & que cent fois le jour
Pour ses rares vertus, je soûpire d'amour.
Cocher, Palefrenier, je vous en dis de même;
Quand vous verrez Daphnis, dites-lui que je l'aime:
Et vous mon pauvre chien, & vous mon pauvre chat,
Quand vous verrez Daphnis, faites-en grand état,
Témoignez du regret de ne lui pouvoir dire,
Que je brûle pour lui d'un amoureux martyre,
Et qu'il juge à vous voir que vous voudriez parler,
Pour dire seulement qu'il a sçû me brûler;
Mais, Daphnis, je prétens que rien ne vous engage,

A vivre en même-tems ſous un double ſervage,
Puiſque je ſuis à vous, une pareille Loi,
Exige auſſi de vous que vous ſoyez à moi.
Evitez l'entretien de l'aimable Clarice,
Elle pourroit me rendre un fort mauvais office,
Elle a des qualitez que je dois redouter,
Et ſi vous m'aimez bien, vous devez l'éviter:
Car tel eſt mon humeur, & tel eſt mon courage,
Que je ne puis ſouffrir un cœur qui ſe partage,
Vivons tous deux heureux ſans le ſecours d'autrui,
Daphnis content de moi, moi contente de lui.

AU LECTEUR.

LE respect que l'on doit à l'illustre Nom, qui est à la tête de cette Histoire, & la consideration que l'on doit avoir pour les éminentes Personnes qui sont descenduës de ceux qui l'ont porté, m'oblige de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres, en donnant cette Histoire au public, qu'elle n'a été tirée d'aucun Manuscrit, qui nous soit demeuré du tems des Personnes dont elle parle. L'Auteur ayant voulu pour son divertissement écrire des avantures inventées à plaisir,

ſir, a jugé plus à propos de prendre des Noms connus dans nos Hiſtoires, que de ſe ſervir de ceux que l'on trouve dans les Romans, croyant bien que la réputation de Madame de Montpenſier, ne ſeroit pas bleſſée par un recit effectivement fabuleux. S'il n'eſt pas de ce ſentiment, j'y ſupplée par cet Avertiſſement, qui ſera auſſi avantageux à l'Auteur, que reſpectueux pour moi envers les Morts, qui y ſont intereſſez, & envers les Vivans, qui pourroient y prendre part.

LA PRINCESSE DE MONTPENSIER.

PEndant que la Guerre Civile déchiroit la France ſous le regne de Charles IX. l'Amour ne laiſſoit pas de trouver ſa place parmi tant de deſordres, & d'en cauſer beaucoup dans ſon Empire. La fille unique du Marquis de Meziere, Heritiére très-conſiderable, & par ſes grands biens, & par l'illuſtre Maiſon d'Anjou, dont elle étoit deſcenduë, étoit promiſe au Duc du Maine, cadet du Duc de Guiſe, que l'on a depuis appellé le Balafré. L'extrême jeuneſſe de cette grande Heritiére retardoit ſon mariage, & cependant le Duc de Guiſe qui la voyoit ſouvent, & qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, & en fût aimé. Ils cacherent leur amour avec beaucoup de ſoin. Le Duc de Guiſe qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis,

depuis, ſouhaittoit ardemment de l'épouſer : mais la crainte du Cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de pere, l'empêchoit de ſe déclarer. Les choſes étoient en cet état, lorſque la Maiſon de Bourbon, qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élevation de celle de Guiſe, s'appercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage, ſe reſolut de le lui ôter, & d'en profiter elle-même, en faiſant épouſer cette Heritiére au jeune Prince de Montpenſier. On travailla à l'execution de ce deſſein avec tant de ſuccès, que les parens de Mademoiſelle de Meziere, contre les promeſſes qu'ils avoient faites au Cardinal de Lorraine, ſe reſolurent de la donner en mariage à ce jeune Prince. Toute la Maiſon de Guiſe fut extrêmement ſurpriſe de ce procedé ; mais le Duc en fut accablé de douleur, & l'interêt de ſon amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront inſupportable. Son reſſentiment éclata bientôt malgré les reprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ſes oncles, qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une choſe qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher ; & il s'emporta avec tant de violence, en preſence même du jeune Prince de Montpenſier, qu'il en naquit entr'eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mademoiſelle

moiſelle de Meziere tourmentée par ſes parens d'épouſer ce Prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouſer le Duc de Guiſe, connoiſſant pour ſa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour beau-frere un homme qu'elle eût ſouhaité pour mari, ſe reſolut enfin de ſuivre le ſentiment de ſes proches, & conjura Monſieur de Guiſe de ne plus apporter d'obſtacle à ſon mariage. Elle épouſa donc le Prince de Montpenſier, qui peu de tems après l'emmena à Champigny, ſejour ordinaire des Princes de ſa Maiſon, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande Ville étoit menacée d'un ſiege par l'Armée des Huguenots, dont le Prince de Condé étoit le Chef, & qui venoit de declarer la guerre au Roi pour la ſeconde fois. Le Prince de Montpenſier dans ſa plus tendre jeuneſſe avoit fait une amitié très-particuliére avec le Comte de Chabanes, qui étoit homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, & d'un merite extraordinaire. Ce Comte avoit été ſi ſenſible à l'eſtime & à la confiance de ce jeune Prince, que contre les engagemens qu'il avoit avec le Prince de Condé, qui lui faiſoit eſperer des emplois conſiderables dans le parti des Huguenots, il ſe déclara pour les Catholiques, ne pouvant ſe reſoudre à être op-
poſé

posé à un homme qui lui étoit si cher. Ce changement de Parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût veritable, & la Reine Mere Catherine de Medicis en eut de si grands soupçons, que la Guerre étant déclarée par les Huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter ; mais le Prince de Montpensier l'en empêcha, & emmena Chabanes à Champigny, en s'y en allant avec sa femme. Le Comte ayant l'esprit fort doux & fort agreable, gagna bien-tôt l'esprit de la Princesse de Montpensier, & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui qu'en avoit le Prince son mari. Chabanes, de son côté, regardoit avec admiration tant de beauté, d'esprit & de vertu qui paroissoient en cette jeune Princesse ; & se servant de l'amitié qu'elle lui témoignoit, pour lui inspirer des sentimens d'une vertu extraordinaire, & digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de tems une des personnes du monde la plus achevée. Le Prince étant revenu à la Cour, où la continuation de la guerre l'appelloit, le Comte demeura seul avec la Princesse, & continua d'avoir pour elle un respect & une amitié proportionnée à sa qualité & à son merite. La confiance s'augmenta de part & d'autre, & à tel point du côté de la Princesse de Montpensier,

penſier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit euë pour Monſieur de Guiſe; mais elle lui apprit auſſi en même-tems, qu'elle étoit preſque éteinte, & qu'il ne lui en reſtoit que ce qui étoit neceſſaire pour défendre l'entrée de ſon cœur à une autre inclination, & que la vertu ſe joignant à ce reſte d'impreſſion, elle n'étoit capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oſeroient avoir de l'amour pour elle. Le Comte qui connoiſſoit la ſincerité de cette belle Princeſſe, & qui lui voyoit d'ailleurs des diſpoſitions ſi oppoſées à la foibleſſe de la Galanterie, ne douta point de la verité de ſes paroles; & neanmoins il ne pût ſe défendre de tant de charmes qu'il voyoit tous les jours de ſi près. Il devint paſſionnément amoureux de cette Princeſſe; & quelque honte qu'il trouvât à ſe laiſſer ſurmonter, il falut ceder, & l'aimer de la plus violente & de la plus ſincere paſſion qui fût jamais. S'il ne fut pas maître de ſon cœur, il le fut de ſes actions. Le changement de ſon ame n'en apporta point dans ſa conduite, & perſonne ne ſoupçonna ſon amour. Il prit un ſoin exact pendant une année entiére de le cacher à la Ptinceſſe, & il crut qu'il auroit toûjours le même deſir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres, il lui donna l'envie de parler,

parler, & après tous les combats qui ont accoûtumé de ſe faire en pareilles occaſions, il oſa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien preparé à eſſuyer les orages dont la fierté de cette Princeſſe le menaçoit. Mais il trouva en elle une tranquillité & une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de ſe mettre en colere contre lui : Elle lui repreſenta en peu de mots la difference de leurs qualitez & de leur âge, la connoiſſance particuliére de ſa vertu, & de l'inclination qu'elle avoit euë pour le Duc de Guiſe, & ſur tout ce qu'il devoit à l'amitié & à la confiance du Prince ſon mari. Le Comte penſa mourir à ſes pieds de honte & de douleur. Elle tâcha de le conſoler, en l'aſſûrant qu'elle ne ſe ſouviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire; qu'elle ne ſe perſuaderoit jamais une choſe qui lui étoit ſi deſavantageuſe, & qu'elle ne le regarderoit jamais que comme ſon meilleur ami. Ces aſſûrances conſolerent le Comte, comme on ſe le peut imaginer. Il ſentit le mépris des paroles de la Princeſſe dans toute leur étenduë, & le lendemain la revoyant avec un viſage auſſi ouvert que de coûtume, ſon affliction en redoubla de la moitié. Le procedé de la Princeſſe ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la
même

même bonté qu'elle avoit accoûtumé. Elle lui parla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avoit euë pour le Duc de Guise, & la renommée commençant alors à publier les grandes qualitez qui paroissoient en ce Prince, elle lui avoüa qu'elle en sentoit de la joye, & qu'elle étoit bien aise de voir qu'il meritoit les sentimens qu'elle avoit eûs pour lui. Toutes ces marques de confiance qui avoient été si cheres au Comte, lui devinrent insupportables. Il n'osoit pourtant le témoigner à la Princesse, quoi qu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardiesse de lui dire. Après deux années d'absence, la Paix étant faite, le Prince de Montpensier revint trouver la Princesse sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquise au siege de Paris, & à la bataille de Saint Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette Princesse dans une si grande perfection; & par le sentiment d'une jalousie qui lui étoit naturelle, il en eût quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne seroit pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joye de revoir le Comte de Chabanes, pour qui son amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit & de l'humeur de sa femme, qui lui étoit quasi une per-

sonne

ſonne inconnuë, par le peu de tems qu'il avoit demeuré avec elle. Le Comte avec une ſincerité auſſi exacte, que s'il n'eût point été amoureux, dit au Prince tout ce qu'il connoiſſoit en cette Princeſſe capable de la lui faire aimer; & il avertit auſſi Madame de Montpenſier de toutes les choſes qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur & l'eſtime de ſon mari.

Enfin la paſſion du Comte le portoit ſi naturellement à ne ſonger qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur & la gloire de cette Princeſſe, qu'il oublioit ſans peine l'interêt qu'ont les Amans à empêcher que les perſonnes qu'ils aiment ne ſoient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paroître; la guerre recommença auſſi-tôt par le deſſein qu'eût le Roi de faire arrêter à Noyers le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon; & ce deſſein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, & le Prince de Montpenſier fût contraint de quitter ſa femme, pour ſe rendre où ſon devoir l'appelloit. Chabanes le ſuivit à la Cour, s'étant entiérement juſtifié auprès de la Reine. Ce ne fut pas ſans une douleur extrême, qu'il quitta la Princeſſe, qui de ſon côté demeuroit fort triſte des perils où la guerre alloit expoſer ſon mari. Les Chefs des Hu-

Huguenots s'étoient retirez à la Rochelle ; le Poitou & la Xaintonge étant de leur parti, la guerre s'y alluma fortement, & le Roi y rassembla toutes ses troupes. Le Duc d'Anjou son frere, qui fut depuis Henri III. y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, & entr'autres par la bataille de Jarnac, où le Prince de Condé fut tué. Ce fût dans cette guerre que le Duc de Guise commença à avoir des emplois considerables, & à faire connoître qu'il passoit de beaucoup les grandes esperances qu'on avoit conçûës de lui. Le Prince de Montpensier qui le haïssoit, & comme son ennemi particulier, & comme celui de sa Maison, ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce Duc, aussi-bien que l'amitié que lui témoignoit le Duc d'Anjou. Après que les deux Armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats d'un commun consentement, on licencia les troupes pour quelque-tems. Le Duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les Places qui eussent pû être attaquées. Le Duc de Guise y demeura avec lui, & le Prince de Montpensier, accompagné du Comte de Chabanes, s'en retourna à Champigny, qui n'étoit pas fort éloigné de-là. Le Duc d'Anjou alloit souvent visiter les Places qu'il faisoit fortifier. Un jour qu'il

revenoit à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le Duc de Guise qui se vantoit de le sçavoir, se mit à la tête de la Troupe pour servir de guide; mais après avoir marché quelque-tems, il s'égara, & se trouva sur le bord d'une petite Riviere, qu'il ne reconnût pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits; & étant arrêtez en ce lieu, aussi disposez à la joye qu'ont accoûtumé de l'être de jeunes Princes, ils apperçûrent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la Riviere; & comme elle n'étoit pas large, ils distinguerent aisément dans ce bateau trois ou quatre Femmes, & une entr'autres qui leur sembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, & qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle. Cette avanture donna une nouvelle joye à ces jeunes Princes, & à tous ceux de leur suite: Elle leur parut une chose de Roman: les uns disoient au Duc de Guise, qu'il les avoit égarez exprès pour leur faire voir cette belle personne: les autres, qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hazard, qu'il en devînt amoureux; & le Duc d'Anjou soûtenoit que c'étoit lui qui devoit être son Amant. Enfin, voulant pousser l'avanture à bout, ils firent avancer dans la Riviere, de leurs gens

gens à cheval, le plus avant qu'il se pût, pour crier à cette Dame, que c'étoit Monsieur d'Anjou, qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau, & qui prioit qu'on le vint prendre. Cette Dame, qui étoit la Princesse de Montpensier, entendant dire que le Duc d'Anjou étoit-là, & ne doutant point, à la quantité des gens qu'elle voyoit au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bien-tôt distinguer des autres; mais elle distingua encore plûtôt le Duc de Guise. Sa vûë lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir, & qui la fit paroître aux yeux de ces Princes dans une beauté qu'ils crûrent surnaturelle. Le Duc de Guise la reconnût d'abord, malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vûë. Il dit au Duc d'Anjou qui elle étoit, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise: mais voyant Madame de Montpensier si belle, & cette avanture lui plaisant si fort, il se resolut de l'achever; & après mille excuses & mil complimens, il inventa une affaire considerable, qu'il disoit avoir au-delà de la Riviere, & accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le Duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les

ſuivoient d'aller paſſer la Riviere à un autre endroit, & de les venir joindre à Champigni, que Madame de Montpenſier leur dit n'être qu'à deux lieuës delà. Si-tôt qu'ils furent dans le bateau, le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une ſi agréable rencontre, & ce qu'elle faiſoit au milieu de la Riviere: Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigny avec le Prince ſon mari, dans le deſſein de le ſuivre à la chaſſe, s'étant trouvée trop laſſe, elle étoit venuë ſur le bord de la Riviere, où la curioſité de voir prendre un Saumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. Monſieur de Guiſe ne ſe mêloit point dans la converſation; mais ſentant réveiller vivement dans ſon cœur tout ce que cette Princeſſe y avoit autrefois fait naître, il penſoit en lui-même qu'il ſortiroit difficilement de cette avanture, ſans rentrer dans ſes liens. Ils arriverent bientôt au bord, où ils trouverent les chevaux & les Ecuyers de Madame de Montpenſier, qui l'attendoient. Le Duc d'Anjou & le Duc de Guiſe lui aiderent à monter à cheval, où elle ſe tenoit avec une grace admirable. Pendant tout le chemin elle les entretint agréablement de diverſes choſes. Ils ne furent pas moins ſurpris des charmes de ſon eſprit, qu'ils

l'avoient

l'avoient été de ſa beauté; & ils ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement ſurpris. Elle répondit à leurs loüanges, avec toute la modeſtie imaginable; mais un peu plus froidement à celles du Duc de Guiſe. voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune eſperance ſur l'inclination qu'elle avoit euë pour lui. En arrivant dans la premiére cour de Champigny, ils trouverent le Prince de Montpenſier qui ne faiſoit que de revenir de la chaſſe. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de ſa femme; mais il fût extrême, quand s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoit le Duc d'Anjou & le Duc de Guiſe. La haine qu'il avoit pour le dernier, ſe joignant à ſa jalouſie naturelle, lui fit trouver quelque choſe de ſi deſagreable à voir ces Princes avec ſa femme, ſans ſçavoir comment ils s'y étoient trouvez, ni ce qu'ils venoient faire en ſa maiſon, qu'il ne pût cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejetta adroitement la cauſe ſur la crainte de ne pouvoir recevoir un ſi grand Prince ſelon ſa qualité, & comme il eût bien ſouhaité. Le Comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir Monſieur de Guiſe auprès de Madame de Montpenſier, que Monſieur de
 Mont-

Montpenſier n'en avoit lui-même. Ce que le hazard avoit fait pour raſſembler ces deux perſonnes, lui ſembloit de ſi mauvais augure, qu'il pronoſtiquoit aiſément que ce commencement de Roman ne ſeroit pas ſans ſuite. Madame de Montpenſier fit le ſoir les honneurs de chez elle, avec autant d'agrément qu'elle faiſoit toutes choſes. Enfin elle ne plut que trop à ſes hôtes. Le Duc d'Anjou, qui étoit fort galand & fort bien fait, ne put voir une fortune ſi digne de lui, ſans la ſouhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que Monſieur de Guiſe: & feignant toûjours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigny, ſans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Madame de Montpenſier, le Prince ſon mari ne faiſant point de violence pour l'y retenir. Le Duc de Guiſe ne partit pas ſans faire entendre à Madame de Montpenſier, qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois: & comme ſa paſſion n'avoit été ſçûë de perſonne, il lui dit pluſieurs fois devant tout le monde, ſans être entendu que d'elle, que ſon cœur n'étoit point changé. Et lui & le Duc d'Anjou partirent de Champigny avec beaucoup de regret: ils marcherent long-tems tous deux dans un profond ſilence; mais enfin le Duc d'Anjou s'imaginant

ginant tout d'un coup, que ce qui faiſoit ſa rêverie pouvoit bien cauſer celle du Duc de Guiſe, lui demanda bruſquement s'il penſoit aux beautez de la Princeſſe de Montpenſier. Cette demande ſi bruſque, jointe à ce qu'avoit déjà remarqué le Duc de Guiſe des ſentimens du Duc d'Anjou, lui fit voir qu'il ſeroit infailliblement ſon Rival, & qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir ſon amour à ce Prince. Pour lui en ôter tout ſoupçon, il lui répondit en riant, qu'il paroiſſoit lui-même ſi occupé de la rêverie dont il l'accuſoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautez de la Princeſſe de Montpenſier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoûtumé à en ſupporter l'éclat du tems qu'elle étoit deſtinée à être ſa Belle-ſœur; mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas ſi peu éblouï. Le Duc d'Anjou lui avoüa qu'il n'avoit encore rien vû qui lui parût comparable à cette jeune Princeſſe, & qu'il ſentoit bien que ſa vûë lui pourroit être dangereuſe, s'il y étoit ſouvent expoſé. Il voulut faire convenir le Duc de Guiſe qu'il ſentoit la même choſe; mais ce Duc qui commençoit à ſe faire une affaire ſerieuſe de ſon amour, n'en voulut rien avoüer. Ces Princes s'en retournerent à Loches, faiſant ſouvent leur agreable

conversation de l'avanture qui leur avoit découvert la Princesse de Montpensier. Ce ne fût pas un sujet de si grand divertissement dans Champigni. Le Prince de Montpensier étoit mal content de tout ce qui étoit arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvoit mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau : il lui sembloit qu'elle avoit reçû trop agreablement ces Princes ; & ce qui lui déplaisoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le Duc de Guise l'avoit regardée attentivement. Il en conçût dès ce moment, une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de son mariage ; & il eut quelque pensée que dès ce tems-là même il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ces soupçons lui causerent, donnerent de mauvaises heures à la Princesse de Montpensier. Le Comte de Chabanes, selon sa coûtume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se broüillassent tout-à-fait, afin de persuader par-là à la Princesse combien la passion qu'il avoit pour elle étoit sincere & desinteressée. Il ne pût s'empêcher de lui demander l'effet qu'avoit produit en elle la vûë du Duc de Guise : Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée ; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup mieux

mieux fait qu'il n'étoit en ce tems-là, & que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui persuader qu'il l'aimoit encore : mais elle l'assûra en même-tems que rien ne pouvoit ébranler la resolution qu'elle avoit prise de ne s'engager jamais. Le Comte de Chabanes eut bien de la joye d'apprendre cette resolution : mais rien ne le pouvoit rassurer sur le Duc de Guise. Il témoigna à la Princesse qu'il apprehendoit extrêmement que les premiéres impressions ne revinssent bien-tôt ; & il lui fit comprendre la douleur mortelle qu'il auroit pour leur interêt commun, s'il la voyoit un jour changer de sentimens. La Princesse de Montpensier continuant toûjours son procedé avec lui, ne répondoit presque pas à ce qu'il lui disoit de sa passion, & ne consideroit toûjours en lui que la qualité du meilleur Ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'Amant.

Les Armées étant remises sur pied, tous les Princes y retournerent, & le Prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vint à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisoit la guerre. Les Huguenots assiegerent la Ville de Poitiers : le Duc de Guise s'y jetta pour la défendre, & il y fit des actions qui suffiroient seules pour rendre glorieuse une

autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le Duc d'Anjou, après avoir pris Saint Jean d'Angely, tomba malade, & quitta en même tems l'Armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos & les douceurs de Paris, où la presence de la Princesse de Montpensier n'étoit pas la moindre raison qui l'y attirat. L'Armée demeura sous le commandement du Prince de Montpensier ; & peu de tems après la paix étant faite, toute la Cour se trouva à Paris. La beauté de la Princesse effaça toutes celles qu'on avoit admirées jusques alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit & de sa personne. Le Duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentimens qu'il avoit conçûs pour elle à Champigni. Il prit un soin extrême de le lui faire connoître par toutes sortes de soins, prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalousie au Prince son mari. Le Duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux ; & voulant par plusieurs raisons tenir sa passion cachée, il se resolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toûjours naître le bruit & l'éclat. Etant un jour chez la Rei-

ne

ne à une heure où il y avoit très-peu de monde, la Reine s'étant retirée pour parler d'affaire avec le Cardinal de Lorraine, la Princesse de Montpensier y arriva. Il se resolut de prendre ce moment pour lui parler ; & s'approchant d'elle : Je vais vous surprendre, Madame, lui dit-il, & vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toûjours conservé cette passion qui vous a été connuë autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre severité, ni la haine de Monsieur le Prince de Montpensier, ni la concurrence du premier Prince du Royaume, ne sçauroient lui ôter un moment de sa violence. Il auroit été plus respectueux de vous la faire connoître par mes actions, que par mes paroles; mais, Madame, mes actions l'auroient apprise à d'autres aussi-bien qu'à vous, & je souhaite que vous sçachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer. La Princesse fut d'abord si surprise & si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre; mais ensuite étant revenuë à elle, & commençant à lui-répondre, le Prince de Montpensier entra. Le trouble & l'agitation étoient peints sur le visage de la Princesse : la vûë de son mari l'acheva de l'embarrasser; de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre, que le Duc de Guise

ne lui en venoit de dire. La Reine sortit de son cabinet, & le Duc se retira pour guerir la jalousie de ce Prince. La Princesse de Montpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable : il s'emporta contre elle avec des violences épouventables, & lui defendit de parler jamais au Duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement, & bien occupée des avantures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour suivant elle revit le Duc de Guise chez la Reine; mais il ne l'aborda pas, & se contenta de sortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne se passoit point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce Duc, sans qu'il essayât de lui en parler, que lorsqu'il ne pouvoit être vû de personne. Comme elle étoit bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions qu'elle avoit faites à Champigni, à sentir dans le fond de son cœur quelque chose de ce qui y avoit été autrefois. Le Duc d'Anjou de son côté n'oublioit rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvoit voir, & il la suivoit continuellement chez la Reine sa mere. La Princesse sa sœur, de qui il étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur capable

capable de guerir toute autre passion que la sienne. On découvrit en ce tems-là que cette Princesse, qui fut depuis Reine de Navarre, eut quelque attachement pour le Duc de Guise; & ce qui le fit découvrir davantage, fut le refroidissement qui parut du Duc d'Anjou pour le Duc de Guise. La Princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifferente, & qui lui fit sentir qu'elle prenoit plus d'interêt au Duc de Guise qu'elle ne pensoit. Monsieur de Montpensier, son Beau-pere, épousant alors Mademoiselle de Guise, sœur de ce Duc, elle étoit contrainte de le voir souvent dans les lieux où les ceremonies des Nôces les appelloient l'un & l'autre. La Princesse de Montpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyoit amoureux de Madame, osât lui dire qu'il l'étoit d'elle; & se sentant offensée, & quasi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le Duc de Guise la rencontra chez sa sœur, un peu éloignée des autres, & qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement, & lui dit d'un ton de voix qui marquoit sa colere: Je ne comprens pas qu'il faille sur le fondement d'une foiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne com-
me

me moi, & ſur tout quand on l'eſt d'une autre à la vûë de toute la Cour. Le Duc de Guiſe qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui étoit fort amoureux, n'eut beſoin de conſulter perſonne, pour entendre tout ce que ſignifioient lès paroles de la Princeſſe. Il lui répondit avec beaucoup de reſpect : J'avoüë, Madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriſer l'honneur d'être Beau-frere de mon Roi, plûtôt que de vous laiſſer ſoupçonner un moment, que je pouvois deſirer un autre cœur que le vôtre ; mais ſi vous voulez me faire la grace de m'écouter, je ſuis aſſûré de me juſtifier auprès de vous. La Princeſſe de Montpenſier ne répondit point, mais elle ne s'éloigna pas ; & le Duc de Guiſe voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il ſouhaitoit, lui apprit que ſans s'être attiré les bonnes graces de Madame par aucun ſoin, elle l'en avoit honoré ; & que n'ayant nulle paſſion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faiſoit, juſques à ce qu'elle lui eût donné quelque eſperance de l'épouſer. Qu'à la verité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever, l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs ; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu au ſoupçon qu'en avoit eu le Roi & le Duc d'Anjou ; que l'oppoſition de l'un ni de l'autre ne le diſſuadoient pas
de

de son dessein ; mais que si ce dessein lui déplaisoit ; il l'abandonnoit dès l'heure même, pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le Duc de Guise faisoit à la Princesse, lui fit oublier toute la colere avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de discours, & se mit à l'entretenir de la foiblesse qu'avoit euë Madame de l'aimer la premiére, & de l'avantage considerable qu'il recevroit en l'épousant. Enfin, sans rien dire d'obligeant au Duc de Guise, elle lui fit revoir mille choses agréables, qu'il avoit trouvées autrefois en Mademoiselle de Meziere. Quoi qu'ils ne se fussent point parlez depuis long-tems, ils se trouverent accoûtumez l'un à l'autre ; & leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation, qui laissa une sensible joye dans l'esprit du Duc de Guise. La Princesse n'en eût pas une petite, de connoître qu'il l'aimoit veritablement. Mais quand elle fut dans son cabinet, quelles reflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissé fléchir si aisément aux excuses du Duc de Guise ? Sur l'embarras où elle s'alloit plonger, en s'engageant dans une chose qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur, & sur les effroyables malheurs, où la jalousie de son mari

la

la pouvoit jetter. Ces penſées lui firent faire de nouvelles réſolutions ; mais qui ſe diſſiperent dès le lendemain par la vûë du Duc de Guiſe. Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui ſe paſſoit entre Madame & lui. La nouvelle alliance de leurs Maiſons lui donnoit occaſion de lui parler ſouvent. Mais il n'avoit pas peu de peine à la guerir de la jalouſie que lui donnoit la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avoit point de ſerment qui la pût raſſûrer. Cette jalouſie ſervoit à la Princeſſe de Montpenſier à défendre le reſte de ſon cœur contre les ſoins du Duc de Guiſe, qui en avoit déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du Roi avec la fille de l'Empereur Maximilien remplit la Cour de fêtes & de réjoüiſſances. Le Roi fit un Ballet, où danſoit Madame & toutes les Princeſſes : la Princeſſe de Montpenſier pouvoit ſeule lui diſputer le prix de la beauté. Le Duc d'Anjou danſoit une Entrée de Maures : & le Duc de Guiſe, avec quatre autres, étoit de ſon Entrée. Leurs habits étoient tous pareils, comme le ſont d'ordinaire les habits de ceux qui danſent une même Entrée. La premiére fois que le Ballet ſe danſa, le Duc de Guiſe, devant que de danſer, n'ayant pas encore ſon maſque, dit quelques mots en paſſant à la Prin-

cesse de Montpensier : elle s'apperçût bien que le Prince son mari y avoit pris garde, ce qui la mit en inquiétude. Quelque-tems après, voyant le Duc d'Anjou avec son masque & son habit de Maure, qui venoit pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crût que c'étoit encore le Duc de Guise, & s'approchant de lui : N'ayez des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle, je n'en serai point jalouse, je vous l'ordonne : on m'observe, ne m'aprochez plus. Elle se retira si-tôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le Duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un Rival aimé : Il comprit par le nom de Madame, que ce Rival étoit le Duc de Guise ; & il ne pût douter que la Princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avoit rendu la Princesse de Montpensier favorable aux yeux de son Rival. La jalousie, le dépit & la rage se joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui, firent dans son ame tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, & il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son desespoir, si la dissimulation, qui lui étoit naturelle, ne fût venuë à son secours, & ne l'eût obligé par des raisons puissantes, en l'état qu'étoient les choses, à ne rien entreprendre contre le Duc de Guise.

Il

Il ne pût toutefois ſe refuſer le plaiſir de lui apprendre qu'il ſçavoit le ſecret de ſon amour ; & l'abordant en ſortant de la Salle où l'on avoit danſé : c'eſt trop, lui dit-il, d'oſer lever les yeux juſques à ma Sœur, & de m'ôter ma Maîtreſſe : la conſideration du Roi m'empêche d'éclater ; mais ſouvenez-vous que la perte de votre vie ſera peut-être la moindre choſe dont je punirai quelque jour votre témerité. La fierté du Duc de Guiſe n'étoit pas accoûmée à de telles menaces ; il ne pût néanmoins y répondre, parce que le Roi, qui ſortoit en ce moment, les appella tous deux ; mais elles graverent dans ſon ame un deſir de vangeance, qu'il travailla toute ſa vie à ſatisfaire. Dès le même ſoir le Duc d'Anjou lui rendit toutes ſortes de mauvais offices auprès du Roi : il lui perſuada que jamais Madame ne conſentiroit d'être mariée avec le Roi de Navarre, avec qui on propoſoit de la marier, tant que l'on ſouffriroit que le Duc de Guiſe l'approchât ; & qu'il étoit honteux de ſouffrir qu'un de ſes ſujets, pour ſatisfaire à ſa vanité, apportât de l'obſtacle à une choſe qui devoit donner la paix à la France.

Le Roi avoit déjà aſſez d'aigreur contre le Duc de Guiſe : ce diſcours l'augmenta ſi fort, que le voyant le lendemain com-

me

me il se presentoit pour entrer au Bal chez la Reine, paré d'un nombre infini de pierreries; mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte, & lui demanda brusquement où il alloit. Le Duc, sans s'étonner lui dit, qu'il venoit pour lui rendre ses très-humbles services; à quoi le Roi repliqua qu'il n'avoit pas besoin de ceux qu'il lui rendoit, se tournant sans le regarder. Le Duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la Salle, outré dans le cœur & contre le Roi, & contre le Duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle; & par une maniere de dépit, il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoûtumé, joint que ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou de la Princesse de Montpensier, l'empêchoit de jetter les yeux sur elle. Le Duc d'Anjou les observoit soigneusement l'un & l'autre: les yeux de cette Princesse laissoient voir malgré elle quelque chagrin, lorsque le Duc de Guise parloit à Madame. Le Duc d'Anjou, qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit, en le prenant pour Monsieur de Guise, qu'elle avoit de la jalousie, espera de les broüiller; & se mettant auprès d'elle: c'est pour votre interêt, Madame, plûtôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le Duc de Guise

Guiſe ne merite pas que vous l'ayez choiſi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une verité que je ne ſçai que trop. Il vous trompe, Madame, & vous ſacrifie à ma Sœur, comme il vous l'a ſacrifiée. C'eſt un homme qui n'eſt capable que d'ambition; mais puiſqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'eſt aſſez; je ne m'oppoſerai point à une fortune que je meritois ſans doute mieux que lui; je m'en rendrois indigne, ſi je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre poſſede. C'eſt trop de n'avoir pû attirer que votre indifference; je ne veux pas y faire ſucceder la haine, en vous importunant plus long-tems de la plus fidelle paſſion qui fut jamais. Le Duc d'Anjou, qui étoit effectivement touché d'amour & de douleur, pût à peine achever ces paroles; & quoiqu'il eut commencé ſon diſcours dans un eſprit de dépit & de vengeance, il s'attendrit en conſiderant la beauté de la Princeſſe, & la perte qu'il faiſoit en perdant l'eſperance d'en être aimé. De ſorte que ſans attendre ſa réponſe, il ſortit du Bal, feignant de ſe trouver mal; & s'en alla chez lui rêver à ſon malheur. La Princeſſe de Montpenſier demeura affligée & troublée, comme on ſe le peut imaginer. Voir ſa réputation & le

le ſecret de ſa vie entre les mains d'un Prince qu'elle avoit maltraité, & apprendre par lui, ſans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par ſon Amant, étoient des choſes peu capables de lui laiſſer la liberté d'eſprit que demandoit un lieu deſtiné à la joye. Il falut pourtant demeurer en ce lieu, & aller ſouper enſuite chez la Ducheſſe de Montpenſier ſa Belle-mere, qui l'emmena avec elle. Le Duc de Guiſe qui mouroit d'impatience de lui conter ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou le jour precedent, la ſuivit chez ſa Sœur. Mais quel fut ſon étonnement, lorſque voulant entretenir cette belle Princeſſe ? Il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables; & le dépit lui faiſoit faire ces reproches ſi confuſément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, ſinon qu'elle l'accuſoit d'infidelité & de trahiſon. Accablé de deſeſpoir de trouver une ſi grande augmentation de douleur, où il avoit eſperé de ſe conſoler de tous ſes ennuis, & aimant cette Princeſſe avec une paſſion qui ne pouvoit plus le laiſſer vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il ſe détermina tout d'un coup. Vous ſerez ſatisfaite, Madame, lui dit-il : je m'en vais faire pour vous ce que toute la puiſſance Royale n'auroit pû obtenir de moi : il m'en coûtera

tera ma fortune ; mais c'eſt peu de choſe pour vous ſatisfaire. Sans demeurer davantage chez la Ducheſſe ſa Sœur, il s'en alla trouver à l'heure même les Cardinaux ſes Oncles, & ſur le pretexte du mauvais traitement qu'il avoit reçû du Roi, il leur fit voir une ſi grande neceſſité pour la fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune penſée d'épouſer Madame, qu'il les obligea à conclurre ſon mariage avec la Princeſſe de Portien, duquel on avoit déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut auſſi-tôt ſçûë par tout Paris. Tout le monde fut ſurpris, & la Princeſſe de Montpenſier en fut touchée de joye & de douleur. Elle fut bien aiſe de voir par-là le pouvoir qu'elle avoit ſur le Duc de Guiſe ; & elle fut fâchée en même-tems de lui avoir fait abandonner une choſe auſſi avantageuſe que le mariage de Madame. Le Duc de Guiſe qui vouloit au moins que l'Amour le recompenſât de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, preſſa la Princeſſe de lui donner une audience particuliere, pour s'éclaircir des reproches injuſtes qu'elle lui avoit faits. Il obtint qu'elle ſe trouveroit chez la Ducheſſe de Montpenſier ſa Sœur, à une heure que cette Ducheſſe n'y ſeroit pas, & qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le Duc de Guiſe eut la joye de ſe pouvoir

jetter

jetter à ſes pieds, de lui parler en liberté de ſa paſſion, & de lui dire ce qu'il avoit ſouffert de ſes ſoupçons. La Princeſſe ne pouvoit s'ôter de l'eſprit ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou, quoique le procedé du Duc de Guiſe la dût entierement raſſûrer. Elle lui apprit le juſte ſujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puiſque le Duc d'Anjou ſçavoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le Duc de Guiſe ne ſçavoit par où ſe deffendre, & étoit auſſi embarraſſé que la Princeſſe de Montpenſier, à deviner ce qui avoit pû découvrir leur intelligence. Enfin dans la ſuite de leur converſation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter ſon mariage avec la Princeſſe de Portien, & d'abandonner celui de Madame, qui lui étoit ſi avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalouſie, puiſque le jour du Ballet, elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le Duc de Guiſe lui dit qu'elle avoit eu intention de lui faire ce commandement; mais qu'aſſûrément, elle ne lui avoit pas fait. La Princeſſe lui ſoûtint le contraire. Enfin à force de diſputer & d'approfondir, ils trouverent qu'il falloit qu'elle ſe fût trompée dans la reſſemblance des habits, & qu'elle-même eût appris au Duc d'Anjou,
ce

ce qu'elle accusoit le Duc de Guise de lui avoir appris. Le Duc de Guise qui étoit presque justifié dans son esprit par son mariage, le fut entierement par cette conversation. Cette belle Princesse ne pût refuser son cœur à un homme qui l'avoit possedé autrefois, & qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, & lui permit de croire qu'elle n'étoit pas insensible à sa passion. L'arrivée de la Duchesse de Montpensier, sa Belle-mere finit cette conversation, & empêcha le Duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joye. Quelque-tems après, la Cour s'en allant à Blois, où la Princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le Roi de Navarre y fut conclut. Le Duc de Guise ne connoissant plus de grandeur ni de bonne fortune, que celle d'être aimé de la Princesse, vit, avec joye, la conclusion de ce mariage, qui l'auroit comblé de douleur dans un autre tems. Il ne pouvoit si bien cacher son amour, que le Prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la Princesse sa femme de s'en aller à Champigni. Ce commandement lui fut bien rude; il fallut pourtant obéïr. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au Duc de Guise; mais elle se

trouva

trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin, après avoir bien cherché, elle jetta les yeux sur le Comte de Chabanes, qu'elle tenoit toûjours pour son Ami, sans considerer qu'il étoit son Amant. Le Duc de Guise qui sçavoit à quel point ce Comte étoit ami du Prince de Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisit pour son Confident; mais elle lui répondit si bien de sa fidelité, qu'elle le rassûra : il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le Comte de Chabanes qui avoit été toûjours malade à Paris, pendant le sejour de la Princesse de Montpensier à Blois, sçachant qu'elle s'en alloit à Champigni, la fut trouver sur le chemin pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses & mille amitiez, & lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quel fut son étonnement & sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'alloit qu'à lui conter qu'elle étoit passionnément aimée du Duc de Guise, & qu'elle l'aimoit de la même sorte? Son étonnement & sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La Princesse qui étoit pleine de sa passion, & qui trouvoit un soulagement extrême à lui en parler,

ne prit pas garde à ſon ſilence, & ſe mit à lui conter juſques aux plus petites circonſtances de ſon avanture. Elle lui dit, comme le Duc de Guiſe & elle, étoient convenus de recevoir par ſon moyen les lettres qu'ils devoient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le Comte de Chabanes, de voir que ſa Maîtreſſe vouloit qu'il ſervît ſon Rival, & qu'elle lui en faiſoit la propoſition, comme d'une choſe qui lui devoit être agreable. Il étoit ſi abſolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ſes ſentimens : il lui témoigna ſeulement la ſurpriſe, où il étoit de voir en elle un ſi grand changement. Il eſpera d'abord que ce changement, qui lui ôtoit toutes eſperances, lui ôteroit auſſi toute ſa paſſion; mais il trouva cette Princeſſe ſi charmante, ſa beauté naturelle étant encore beaucoup augmentée par une certaine grace que lui avoit donné l'air de la Cour, qu'il ſentit qu'il l'aimoit plus que jamais. Toutes les confidences qu'elles lui faiſoit ſur la tendreſſe & ſur la délicateſſe de ſes ſentimens pour le Duc de Guiſe, lui faiſoient voir le prix du cœur de cette Princeſſe, & lui donnoient un deſir de le poſſeder. Comme ſa paſſion étoit la plus extraordinaire du monde, elle produiſit l'effet du monde le plus extraordinaire; car elle le fit reſoudre de porter à

ſa

ſa Maîtreſſe les Lettres de ſon Rival. L'abſence du Duc de Guiſe donnoit un chagrin mortel à la Princeſſe de Montpenſier ; & n'eſperant du ſoulagement que par ſes Lettres, elle tourmentoit inceſſamment le Comte de Chabanes pour ſçavoir s'il n'en recevoit point, & ſe prenoit quaſi à lui de n'en avoir pas aſſez-tôt. Enfin, il en reçût par un Gentil-homme du Duc de Guiſe, & il les lui apporta à l'heure même, pour ne lui retarder pas ſa joye d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le ſoin de la lui cacher, & lui fit avaler à long traits tout le poiſon imaginable, en lui liſant ces Lettres, & la réponſe tendre & galante qu'elle y faiſoit. Il porta cette réponſe au Gentilhomme avec la même fidelité, avec laquelle il avoit rendu la Lettre à la Princeſſe ; mais avec plus de douleur. Il ſe conſola pourtant un peu, dans la penſée que cette Princeſſe feroit quelque reflexion, ſur ce qu'il faiſoit pour elle, & qu'elle lui en témoigneroit de la reconnoiſſance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avoit d'ailleurs, il prit la liberté de la ſupplier de penſer un peu à ce qu'elle lui faiſoit ſouffrir. La Princeſſe qui n'avoit dans la tête que le Duc de Guiſe, & qui ne trouvoit que lui ſeul digne de l'adorer,

trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le Comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avoit fait la premiere fois qu'il lui avoit parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi-bien que sa patience, fut extrême & à toutes épreuves, il quitta la Princesse, & s'en alla chez un de ses Amis dans le voisinage de Champigni, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvoit causer un si étrange procedé; mais néanmoins avec tout le respect qui étoit dû à sa qualité; & par sa Lettre, il lui disoit un éternel adieu. La Princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avoit tant de pouvoir; & ne pouvant se resoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avoit pour lui, mais aussi par l'interêt de son amour, pour lequel il lui étoit tout-à-fait necessaire, elle lui manda qu'elle vouloit absolument lui parler encore une fois, & après cela, qu'elle le laissoit libre de faire ce qu'il lui plairoit. L'on est bien foible quand on est amoureux. Le Comte revint, & en moins d'une heure, la beauté de la Princesse de Montpensier, son esprit, & quelques paroles obligeantes, le rendirent plus soûmis qu'il n'avoit jamais été; & il lui donna même des Lettres du Duc de Guise, qu'il venoit de recevoir. Pendant

ce tems, l'envie qu'on eut à la Cour d'y faire venir les Chefs du Parti Huguenot, pour cet horrible dessein qu'on executa le jour de la Saint Barthelemy, fit que le Roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les Princes de la Maison de Bourbon, & tous ceux de la Maison de Guise. Le Prince de Montpensier retourna à Champigni, pour achever d'accabler la Princesse sa femme par sa presence. Le Duc de Guise s'en alla à la Campagne, chez le Cardinal de Lorraine son Oncle. L'amour & l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent desir de voir la Princesse de Montpensier, que sans considerer ce qu'il hazardoit pour elle & pour lui, il feignit un voyage; & laissant tout son train dans une petite Ville, il prit avec lui ce seul Gentilhomme, qui avoit déjà fait plusieurs voyages à Champigni, & il s'y en alla en poste. Comme il n'avoit point d'autre adresse, que celle du Comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même Gentilhomme, par lequel ce Gentilhomme le prioit de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquoit. Le Comte de Chabanes croyant que c'étoit seulement pour recevoir des Lettres du Duc de Guise, l'alla trouver; mais il fut extrêmement surpris, quand il vit le Duc de Guise, & il n'en fut pas moins affligé. Ce Duc, occupé de son

deſſein, ne prit non plus garde à l'embarras du Comte, que la Princeſſe de Montpenſier avoit fait à ſon ſilence, lorſqu'elle lui avoit conté ſon amour. Il ſe mit à lui exagerer ſa paſſion, & à lui faire comprendre qu'il mourroit infailliblement, s'il ne lui faiſoit obtenir de la Princeſſe la permiſſion de la voir. Le Comte de Chabanes lui répondit froidement, qu'il diroit à cette Princeſſe tout ce qu'il ſouhaitoit qu'il lui dît, & qu'il viendroit lui en rendre réponſe. Il s'en retourna à Champigni, combattu de ſes propres ſentimens; mais avec une violence, qui lui ôtoit quelquefois toute ſorte de connoiſſance. Souvent il prenoit reſolution de renvoyer le Duc de Guiſe, ſans le dire à la Princeſſe de Montpenſier; mais la fidelité exacte qu'il lui avoit promiſe, changeoit auſſi-tôt ſa réſolution. Il arriva auprès d'elle ſans ſçavoir ce qu'il devoit faire; & apprenant que le Prince de Montpenſier étoit à la chaſſe, il alla droit à l'appartement de la Princeſſe, qui le voyant troublé, fit retirer auſſi-tôt ſes Femmes pour ſçavoir le ſujet de ce trouble. Il lui dit, en ſe moderant le plus qu'il lui fut poſſible, que le Duc de Guiſe étoit à une lieuë de Champigni, & qu'il ſouhaitoit paſſionnément de la voir. La Princeſſe fit un grand cri à cette nouvelle, & ſon embarras ne fut

guére moindre que celui du Comte. Son amour lui presenta d'abord la joye qu'elle auroit de voir un homme qu'elle aimoit si tendrement. Mais quand elle pensa combien cette action étoit contraire à sa vertu, & qu'elle ne pouvoit voir son Amant, qu'en le faisant entrer la nuit chez elle, à l'insçû de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le Comte de Chabanes attendoit sa réponse, comme une chose qui alloit décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la Princesse par son silence, il prit la parole, pour lui representer tous les perils où elle s'exposeroit par cette entrevûë. Et voulant lui faire voir qu'il ne lui tenoit pas ce discours pour ses interêts, il lui dit : Si après tout ce que je viens de vous representer, Madame, votre passion est la plus forte, & que vous desiriez voir le Duc de Guise, que ma consideration ne vous en empêche point, si celle de vôtre interêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidéles que moi pour se la procurer. Oüi, Madame, si vous le voulez, j'irai querir le Duc de Guise dès ce soir : car il est trop perilleux de le laisser plus long-tems où il est, & je l'amenerai dans votre appartement. Mais

par où & comment, interrompit la Princeſſe. Ha ! Madame, s'écria le Comte, c'en eſt fait, puiſque vous ne déliberez plus que ſur les moyens. Il viendra, Madame, ce bienheureux Amant, je l'amenerai par le Parc : donnez ordre ſeulement à celle de vos Femmes, à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baiſſe préciſément à minuit le petit Pont-levis, qui donne de votre Anti-chambre dans le Parterre, & ne vous inquietez pas du reſte. En achevant ces paroles, il ſe leva, & ſans attendre d'autre conſentement de la Princeſſe de Montpenſier, il remonta à cheval & vint trouver le Duc de Guiſe qui l'attendoit avec une impatience extrême. La Princeſſe de Montpenſier demeura ſi troublée, qu'elle fut quelque tems ſans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeller le Comte de Chabanes, pour lui défendre d'amener le Duc de Guiſe; mais elle n'en eut pas la force. Elle penſa que ſans le rappeller, elle n'avoit qu'à ne point faire abaiſſer le Pont : elle crût qu'elle continueroit dans cette réſolution. Quand l'heure de l'aſſignation approcha, elle ne put reſiſter davantage à l'envie de voir un Amant qu'elle croyoit ſi digne d'elle, & elle inſtruiſit une de ſes Femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le Duc de Guiſe dans ſon apparte-

partement. Cependant, & ce Duc & le Comte de Chabanes approchoient de Champigni; mais dans un état bien different. Le Duc abandonnoit ſon ame à la joye & à tout ce que l'eſperance inſpire de plus agreable, & le Comte s'abandonnoit à un deſeſpoir & à une rage qui le pouſſerent mille fois à donner de ſon épée au travers du corps de ſon Rival. Enfin, ils arriverent au Parc de Champigni, où ils laiſſerent leurs chevaux à l'Ecuyer du Duc de Guiſe; & paſſant par des brêches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans le Parterre. Le Comte de Chabanes au milieu de ſon deſeſpoir avoit toûjours quelque eſperance, que la raiſon reviendroit à la Princeſſe de Montpenſier, & qu'elle prendroit enfin la réſolution de ne point voir le Duc de Guiſe. Quand il vit ce petit Pont abaiſſé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire; & ce fut auſſi alors qu'il fut tout prêt à ſe porter aux dernieres extrémitez. Mais venant à penſer que s'il faiſoit du bruit, il ſeroit oüi apparemment du Prince de Montpenſier, dont l'Appartement donnoit ſur le même Parterre, & que tout ce deſordre tomberoit enſuite ſur la perſonne qu'il aimoit le plus, ſa rage ſe calma à l'heure même, & il acheva de conduire le Duc de Guiſe aux pieds de ſa Princeſſe. Il ne pût ſe reſoudre

à être témoin de leur conversation, quoique la Princesse lui témoignât le souhaiter, & qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage, qui étoit du côté de l'Appartement du Prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui ayent jamais occupé l'esprit d'un Amant. Cependant quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le Pont, le Prince de Montpensier, qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, & fit lever un de ses Valets de Chambre, pour voir ce que c'étoit. Le Valet de Chambre mit la tête à la fenêtre, & au travers de l'obscurité de la nuit, il apperçut que le Pont étoit abaissé; il en avertit son Maître, qui lui commanda en même-tems d'aller dans le Parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après il se leva lui-même, étant inquiété de ce qu'il lui sembloit avoir oüi marcher quelqu'un, & il s'en vint droit à l'Appartement de la Princesse sa femme, qui répondoit sur le Pont. Dans le moment qu'il approchoit de ce petit passage où étoit le Comte de Chabanes, la Princesse de Montpensier qui avoit quelque honte de se trouver seule avec le Duc de Guise, pria plusieurs fois le Comte d'entrer dans sa Chambre: il s'en excusa toûjours; & comme elle l'en pressoit davan-

tage,

tage, possedé de rage & de fureur, il lui répondit si haut, qu'il fut oüi du Prince de Montpensier; mais si confusément que ce Prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du Comte. Une pareille avanture eût donné de l'emportement à un esprit & plus tranquille & moins jaloux. Aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage & de la fureur dans celui du Prince: il heurta aussi-tôt à la porte avec impetuosité, & criant pour se faire ouvrir, il donna la plus cruelle surprise du monde à la Princesse, au Duc de Guise, & au Comte de Chabanes. Le dernier entendant la voix du Prince, comprit d'abord qu'il étoit impossible de l'empécher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la Chambre de la Princesse sa femme: & la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvoit le Duc de Guise, Madame de Montpensier auroit la douleur de le voir tuer à ses yeux, & que la vie même de cette Princesse ne seroit pas en sûreté, il se resolut par une generosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une Maîtresse ingrate & un Rival aimé. Pendant que le Prince de Montpensier donnoit mille coups à la porte, il vint au Duc de Guise, qui ne sçavoit quelle resolution prendre, & il le mit entre les mains de cette Femme de

Madame de Montpenſier, qui l'avoit fait entrer par le Pont, pour le faire ſortir par le même lieu, pendant qu'il s'expoſeroit à la fureur du Prince. A peine le Duc étoit hors de l'Antichambre, que le Prince ayant enfoncé la porte du paſſage, entra dans la Chambre comme un homme poſſedé de fureur, & qui cherchoit ſur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le Comte de Chabanes, & qu'il le vit immobile, appuyé ſur la table, avec un viſage où la triſteſſe étoit peinte, il demeura immobile lui-même; & la ſurpriſe de trouver, & ſeul & la nuit dans la Chambre de ſa femme, l'homme du monde qu'il aimoit le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princeſſe étoit à demi évanoüie ſur des carreaux, & jamais peut-être la Fortune n'a mis trois perſonnes en des états ſi pitoyables. Enfin, le Prince de Montpenſier qui ne croyoit pas voir ce qu'il voyoit: & qui vouloit demêler ce cahos, où il venoit de tomber, adreſſant la parole au Comte, d'un ton qui faiſoit voir qu'il avoit encore de l'amitié pour lui; Que vois-je, lui dit-il? Eſt-ce une illuſion ou une verité? Eſt-il poſſible qu'un homme que j'ai aimé ſi cherement, choiſiſſe ma femme entre toutes les autres femmes pour la ſéduire? Et vous, Madame, dit-il, à la Princeſſe, en ſe tournant de

de son côté, n'étoit-ce point assez de m'ôter votre cœur & mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvoit consoler de ces malheurs. Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, & éclaircissez-moi d'une avanture que je ne puis croire telle qu'elle me paroît. La Princesse n'étoit pas capable de répondre, & le Comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler. Je suis criminel à votre égard, lui dit-il, enfin, & indigne de l'amitié que vous avez euë pour moi; mais ce n'est pas de la maniere que vous pouvez vous l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous & plus desesperé : je ne sçaurois vous en dire davantage; ma mort vous vangera; & si vous voulez me la donner tout-à-l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agreable. Ces paroles prononcées avec une douleur mortelle, & avec un air qui marquoit son innocence, au lieu d'éclaircir le Prince de Montpensier, lui persuadoient de plus en plus qu'il y avoit quelque mistere dans cette avanture, qu'il ne pouvoit deviner; & son desespoir s'augmentant par cette incertitude : ôtez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles; je n'y comprens rien. Vous devez cet éclaircissement à mon amitié, vous le devez à

ma

ma moderation : car tout autre que moi auroit déjà vengé ſur votre vie un affront ſi ſenſible. Les apparences ſont bien fauſſes, interrompit le Comte : Ah ! c'eſt trop, repliqua le Prince, il faut que je me vange, & puis je m'éclaircirai à loiſir. En diſant ces paroles, il s'approcha du Comte de Chabanes, avec l'action d'un homme emporté de rage. La Princeſſe craignant quelque malheur, (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, ſon mari n'ayant point d'épée) ſe leva pour ſe mettre entre deux. La foibleſſe où elle étoit la fit ſuccomber à cet effort ; & comme elle approchoit de ſon mari, elle tomba évanoüie à ſes pieds. Le Prince fut encore plus touché de cet évanoüiſſement, qu'il n'avoit été de la tranquillité, où il avoit trouvé le Comte, lorſqu'il s'étoit approché de lui ; & ne pouvant plus ſoûtenir la vûë de deux perſonnes qui lui donnoient des mouvemens ſi triſtes, il tourna la tête de l'autre côté, & ſe laiſſa tomber ſur le lit de ſa femme, accablé d'une douleur incroyable. Le Comte de Chabanes penetré de repentir d'avoir abuſé d'une amitié, dont il recevoit tant de marques, & ne trouvant pas qu'il pût jamais reparer ce qu'il venoit de faire, ſortit bruſquement de la Chambre, & paſſant par l'Appartement du Prince, dont il trouva les portes ou-

vertes, il defcendit dans la cour; il fe fit donner des chevaux, & s'en alla dans la campagne, guidé par fon feul defefpoir. Cependant le Prince de Montpenfier qui voyoit que la Princeffe ne revenoit point de fon évanoüiffement, la laiffa entre les mains de fes Femmes, & fe retira dans fa Chambre avec une douleur mortelle. Le Duc de Guife qui étoit forti heureufement du Parc, fans fçavoir quafi ce qu'il faifoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieuës; mais il ne pût s'éloigner, fans fçavoir des nouvelles de la Princeffe. Il s'arrêta dans une Forêt, & envoya fon Ecuyer pour apprendre du Comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible avanture. L'Ecuyer ne trouva point le Comte de Chabanes, mais il apprît d'autres perfonnes que la Princeffe de Montpenfier étoit extraordirement malade. L'inquiétude du Duc de Guife fut augmentée, par ce que lui dit fon Ecuyer; & fans la pouvoir foulager, il fut contraint de s'en retourner trouver fes Oncles, pour ne pas donner de foupçon par un plus long voyage. L'Ecuyer du Duc de Guife lui avoit rapporté la verité, en lui difant que Madame de Montpenfier étoit extrêmement malade; car il étoit vrai que fi-tôt que fes Femmes l'eurent mife dans fon lit, la fiévre lui prit fi violem-

violemment, & avec des rêveries ſi horribles, que dès le ſecond jour l'on craignit pour ſa vie. Le Prince feignit d'être malade, afin que l'on ne s'étonnât de ce qu'il n'entroit pas dans la Chambre de ſa femme. L'ordre qu'il reçût de s'en retourner à la Cour, où l'on rappelloit tous les Princes Catholiques pour exterminer les Huguenots, le retira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris, ne ſçachant ce qu'il avoit à eſperer ou à craindre du mal de la Princeſſe ſa femme. Il n'y fut pas ſi-tôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les Huguenots, en la perſonne d'un de leurs Chefs, l'Amiral de Châtillon; & deux jours après, l'on fit cet horrible maſſacre ſi renommé par toute l'Europe. Le pauvre Comte de Chabanes, qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des Fauxbourgs de Paris, pour s'abandonner entierement à ſa douleur, fut enveloppé dans la ruïne des Huguenots. Les perſonnes chez qui il s'étoit retiré l'ayant reconnu, & s'étant ſouvenuës qu'on l'avoit ſoupçonné d'être de ce parti, le maſſacrerent cette même nuit, qui fut ſi funeſte à tant de gens. Le matin, le Prince de Montpenſier allant donner quelques ordres hors la Ville, paſſa dans la ruë où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord ſaiſi d'étonnement à ce pitoyable ſpectacle;

cle ; enſuite ſon amitié ſe réveillant, elle lui donna de la douleur ; mais le ſouvenir de l'offenſe qu'il croyoit avoir reçûë du Comte, lui donna enfin de la joye ; & il fut bien-aiſe de ſe voir vangé par les mains de la Fortune. Le Duc de Guiſe occupé du deſir de vanger la mort de ſon pere, & peu après rempli de la joye de l'avoir vangée, laiſſa peu à peu éloigner de ſon ame, le ſoin d'apprendre des nouvelles de la Princeſſe de Montpenſier ; & trouvant la Marquiſe de Noirmouſtier, perſonne de beaucoup d'eſprit & de beauté, & qui donnoit plus d'eſperance que la Princeſſe, il s'attacha entierement, & l'aima avec une paſſion démeſurée, & qui lui dura juſques à la mort. Cependant, après que le mal de Madame de Montpenſier fut venu au dernier point, il commença à diminuer. La raiſon lui revint, & ſe trouvant un peu ſoulagée par l'abſence du Prince ſon mari, elle donna quelque eſperance de ſa vie. Sa ſanté revenoit pourtant avec grande peine, par le mauvais état de ſon eſprit ; & ſon eſprit fut travaillé de nouveau, quand elle ſe ſouvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du Duc de Guiſe pendant toute ſa maladie. Elle s'enquit de ſes Femmes, ſi elles n'avoient vû perſonne, ſi elles n'avoient point de lettres ; & ne trouvant rien de ce qu'elle

eût

eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde, d'avoir tout hazardé pour un homme qui l'abandonnoit. Ce lui fut encore un nouvel accablement, d'apprendre la mort du Comte de Chabanes, qu'elle sçût bien-tôt par les soins du Prince son mari. L'ingratitude du Duc de Guise lui fit ressentir plus vivement la perte d'un homme, dont elle connoissoit si bien la fidelité. Tant de déplaisirs si pressans, la remirent bien-tôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle étoit sortie. Et comme Madame de Noirmoustier étoit une personne qui prenoit autant de soin de faire éclater ses galanteries, que les autres en prennent de les cacher, celles de Monsieur de Guise & d'elle étoient si publiques, que toute éloignée & toute malade qu'étoit la Princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtez, qu'elle n'en pût douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne pût resister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son Mari, le cœur de son Amant, & le plus parfait Ami qui fût jamais. Elle mourut dans peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles Princesses du monde, & qui auroit été sans doute la plus heureuse, si la vertu & la prudence eussent conduit toutes ses actions.

++++×+++++++++:+++++++++++++

LE TEMPLE DE LA PARESSE.

A Madame de ****

JE ne ſçaurois plus me défendre de faire des Vers pour vous, puiſque vous me l'ordonnez; mais je vous avertis de bonne foi, Madame, que ce n'eſt pas la maniére de s'expliquer la plus ſincere, quoique ce puiſſe être quelquefois la plus agréable. La Proſe ſeule ſemble être le langage du cœur, & la Poëſie celui de l'eſprit. On déguiſe d'ordinaire ce qu'on ajuſte avec tant de ſoin : & les perſonnes qui font connoître leur paſſion avec cet éclat, ou celles qui demandent des preuves d'affection de cette nature, penſent plus à leur gloire qu'à leur Amour.

Que je crains, aimable inhumaine,
Que vous connoiſſiez peu cette agréable peine
Qui fait le plaiſir d'un Amant :
Un cœur dans les tranſports d'une amoureuſe atteinte,
Preſſé

Preſſé d'exprimer ſon tourment,
Du langage des Dieux fait la dure contrainte,
Et meurt s'il differe un moment.

Mais n'importe, Madame, il ne m'eſt pas poſſible de laiſſer paſſer la moindre occaſion de vous plaire; il faut toûjours vous obéïr. Cependant pour ne renoncer pas tout à fait à mes droits d'oiſiveté, ni à la pareſſe dont vous m'accuſez, & dont je vous loüe, je vous declare que comme de nos jours on a bien entrepris de bâtir un Temple à la Mort, j'en ai avec la même autorité élevé un à la Pareſſe; & que je pretens, en repreſentant fidellement en ce lieu la divinité qu'on y revere, vous y dépeindrez ſi naïvement, que vous vous y connoiſſiez vous-même, afin que vous ne puiſſiez à l'avenir m'accuſer d'obéïr qu'à vous, quand il ſemblera que je ne ferai rien que pour elle.

Dans un climat heureux où la nature étale
De ſes riches tréſors la beauté ſans égale,
Sous un Ciel toûjours pur, agreable & ſerein,
Eſt un paiſible lieu dont le fertile ſein,
Chargé de tout les biens que produit la Nature,
Y fait naître les fleurs & les fruits ſans culture:
Les offre ſans travail, & les expoſe à tous,
Pour

Pour fournir aux mortels ce qu'il a de plus doux ;
Il ôte jusqu'aux soins que donne l'esperance,
Et les comble en tout tems d'une heureuse abondance :
L'air à peine est émû par les jeunes Zéphirs ;
Ils gardent pour ces lieux leurs plus tendres soûpirs,
Qui des sombres forêts animant le feüillage,
Sur un tapis de fleurs semblent peindre l'ombrage,
Dont les voiles épais percez des traits du jour,
Font voir sur le gazon mille chiffres d'amour :
Le Mirthe & le Jasmin de leurs branches fleuries,
Opposent leur émail à l'émail des prairies :
Là, d'un cours incertain les tranquilles ruisseaux
Roulent sans murmurer le crystal de leurs eaux :
L'amour dans ces beaux lieux adoucit toutes choses,
Foule aux pieds les soucis & désarme les roses :
On y vit sans chagrin, bien qu'on soit amoureux,
Et l'on n'y voit jamais que des amans heureux.

C'est en cet aimable lieu où j'ai élevé mes

mes Autels : mais comme la Pareſſe ne conſeilla jamais de faire les choſes qu'avec negligence & avec facilité, je paſſerai des Vers à la Proſe quand il me ſera plus commode de m'expliquer ainſi : je ne ferai point même d'effort pour en rendre mes Vers plus doux, leurs rimes plus riches, ni ma Proſe plus polie. Pour vous, Madame, de votre côté donnez-vous bien de garde de douter un moment de tout ce que je vous en dirai.

Il faut vous en fier à moi,
Croyez tout ceci veritable ;
Je vous le donne enfin comme article de fable,
En matiere de Vers, c'eſt article de foi.

Ne craignez point que je m'aille embarraſſer dans une grande deſcription de mon Ouvrage ; que je vous entretienne trop long-tems d'Architecture, ni que je vous en parle auſſi magnifiquement qu'on pourroit faire.

Du ſuperbe Palais du plus grand Roi du monde,
Dont la ſtructure ſans ſeconde,
Que le tems ne pourra ternir,
Fera par ſa pompe connoître

Le

Le plus fameux des Rois que la France ait vû
naître
A tous les ſiecles à venir.

Je n'ai pourtant pû m'empêcher de faire les murailles de ce Temple de Marbre blanc, relevées au dehors par des bas-reliefs, où ſont repreſentées entre des colomnes de Jaſpe, les figures de pluſieurs perſonnes, dont la plus grande partie ſont couchées ſur des lits de gazon, ou ſur des fleurs. Quelques-unes paroiſſent endormies, les autres ſemblent s'éveiller: leurs habits ſont faits de Marbre de toutes les couleurs. Que ſi vous trouvez que j'aye employé une trop riche matiére, ne vous imaginez pas que je m'en ſois beaucoup tourmenté; j'ai pris la premiere qui s'eſt preſentée à mon imagination, & j'ai eu auſſi peu de peine & auſſi-tôt fait le Porphyre qu'avec la pierre ordinaire. Souvenez-vous de plus,

Qu'on ne ſçait à quoi on s'engage,
Quand on entreprend de bâtir:
Lors qu'on a commencé l'on en veut bien
ſortir,
Et quiconque entreprend un magnifique ouvrage,
Ne doit rien épargner de rare ni de grand:
Pour moi quand je traçai ce fameux bâtiment,
Apollon

Apollon me promit d'en faire la dépenſe :
Ainſi je ne crûs point qu'il fût de conſequence
De bâtir trop pompéuſement
Sur ce ſolide fondement.

En un mot, toutes les pierres s'y ſont aſſemblées au ſon de la Lyre, comme elles firent autrefois, & je pourrois bien encore vous entretenir d'une Architrave, d'une Friſe & d'une Corniche, qui ne m'ont pas plus coûté que tout le reſte, & qui regnent ſur tout l'ouvrage ; mais je ne vous en dirai pas un ſeul mot. Car aſſûrément,

Quand des termes de l'Art un peu trop l'on s'entrave,
Sans ſçavoir pourquoi ni comment,
Entre la Friſe & l'Architrave,
Le Lecteur fatigué laiſſe le bâtiment.

Je vous aſſûre au moins que j'ai vû tomber, de cette ſorte, pluſieurs édifices des plus magnifiques du monde. Pour éviter donc que le mien ne coure cette fortune, je ne vous entretiendrai pas davantage de ce que l'on y voit au dehors : Je vous dirai ſeulement l'inſcription qui eſt gravée ſur ſon frontiſpice :

Venez aimables Pareſſeuſes,

Dans

Dans vos négligez & plus charmans atours,
Ici tranquillement on rêve à ſes amours :
Des plus parfaits Amans les troupes amoureuſes
Arrivent ici tous les jours.

Ne vous imaginez point, Madame, qu'il y ait perſonne pour en garder les portes : l'Oiſiveté qui eſt à l'entrée, eſt douce & facile à tout le monde. Pour l'Amour, il n'a garde de s'en mêler, lui à qui cette divinité fut de tout tems ſi favorable.

Ce Dieu le plus aimable & le plus craint de tous,
Dont les inévitables coups
Ont l'art de nous bleſſer & celui de nous plaire;
Lui qui ſçait à nos maux mêler un ſi grand bien :
L'amour ſera toûjours la precieuſe affaire
De tous ceux qui ne feront rien.

En entrant on voit à main droite le Tableau d'un païſage agreable où paroiſſent diverſes perſonnes : quelques-unes, les bras croiſez, aſſiſes auprès d'une fontaine; les autres, appuyées negligemment contre des arbres. Leur douce mélancolie ſemble leur avoir fait oublier toutes les choſes du monde, & par ces Vers qui

ſont au-bas du Tableau, elles ſemblent expliquer ainſi leurs ſentimens.

Charmans oubli des chagrins de la vie,
Agreable repos dont une ame eſt ravie,
Douces heures d'oiſiveté,
Momens plus précieux que tous ceux qu'on employe,
Dont l'heureuſe tranquillité
Sçait porter dans nos cœurs une parfaite joye :
Que le peuple charmé d'un vain empreſſement,
Gloze, vous blâme, ou qu'il en gronde,
Couler ſes jours nonchalamment
Donne aux plus doux plaiſirs ce qu'ils ont de charmant,
Et la Pareſſe enfin regne ſur le beau monde.

Dans un autre Tableau pluſieurs Amours ſe réjoüiſſent de l'arrivée du Printems, qu'on y voit repreſenté par des arbres couverts de fleurs & par une campagne riante : ils ſe joüent enſemble & s'amuſent à chercher par tout ces petits animaux pareſſeux qui paſſent une partie de leur vie dans le ſommeil, qui ne s'éveillent jamais que dans la belle ſaiſon, & qui demeurent aſſoupis juſques à ce que l'Amour les vienne avertir qu'il eſt tems de chercher leurs ſemblables. Ces vers ſont écrits au bas.

De

Dequoi vous sert, mortels, la peine & le
tourment,
Qu'aucun soin ne vous importune;
S'il plaît à l'aveugle Fortune,
Les biens vous viendront en dormant.

De ce même côté est un autre Tableau, où auprès d'une grande Ville on apperçoit des jardins agreables : là, paroît une troupe de gens, qui par des marques particuliéres qui les font connoître, representent ces celebres Sçavans de l'Antiquité qu'on accusoit de mettre le souverain bien dans les plaisirs, quoiqu'ils crussent qu'il consistât principalement en la tranquillité & dans le repos auquel ils trouvoient tant de charmes, & qu'ils ont bien voulu que l'oisiveté & le peu de soin des choses du monde fist la felicité éternelle de leurs Dieux; ce qu'ils font entendre par ces Vers.

Fuyez ces incertains desirs
Que l'inquiétude vous donne,
Suivez les tranquilles plaisirs,
Délivrez-vous de soin, n'en donnez à personne:
Ne soyez défians, envieux, ni jaloux;
Evitez le chagrin, la haine & la colere;
N'ayez d'autre maître que vous;

Coulez vos plus beaux jours ſans avoir rien à
faire,
Et vous vivrez auſſi contens que nous.

De l'autre côté vous verrez la repreſentation d'une nuit paiſible, où l'on apperçoit des gens qui vont vers un Autel dedié à la Pareſſe. Il eſt au milieu d'une petite grotte que le hazard & la nature ſeule ſemblent avoir formé dans un rocher. Ils y portent en ſacrifice ces animaux orgueilleux, qui par leurs chants importuns troublent le ſilence de la nuit, & éveillent tout le monde au point du jour; crime capital que la Pareſſe ne pardonna jamais. Pour la façon de faire les ſacrifices, on n'y fait pas grande ceremonie; & voici comme on en uſe ordinairement.

Lorſque le triſte Coq tombe du coup mortel,
Sans que perſonne s'inquiette,
Si l'offrande eſt bien ou mal faite,
On ſe couche auprès de l'Autel.

On entrevoit dans un autre Tableau des perſonnes qui ſont aſſiſes l'une auprès de l'autre, qu'on a peine à découvrir à travers des branches de pluſieurs arbres; & au bas ſont écrits ces Vers:

L'amour doit avec prudence

Se dérober aux yeux de tous,
Craindre les Curieux & chercher le ſilence
Dans ces myſteres les plus doux.

Dans un autre eſt repreſenté le Triomphe de la Pareſſe, où ſont peints tous les grands hommes qu'elle a ſçû charmer. Vous me diſpenſerez de mettre ici leurs noms ; car pour vous le dire franchement, il y en a beaucoup que je ne connois point, & leur nombre eſt ſi grand qu'il ſeroit ennuyeux de vous en entretenir. Voici au moins comme la Pareſſe en parle elle-même :

Si je voulois nommer tous ceux que mon pouvoir
A ſçû ranger ſous mon Empire,
J'aurois trop de peine à le dire :
Et ſi quelqu'un le veut ſçavoir,
Dans l'Hiſtoire il le pourra voir :
La lira qui la voudra lire.

Au reſte, Madame, cet aimable ſéjour n'eſt frequenté que par des perſonnes bien faites : toutes celles qui y arrivent, ont une aimable langueur, qui leur donne mille charmes. Elle leur eſt tellement naturelle, qu'elles ſemblent être nées laſſes. Relever leur coëffe, ou attacher un ruban, eſt une grande affaire pour elles. Auſſi ne ſont-elles pas plûtôt arrivées,

qu'elles ſe repoſent nonchalamment ſur des carreaux.

Mille petits Amours ont le ſoin d'en donner,
Et de cueïllir des fleurs nouvelles,
Pour ſemer ſous les pas, & pour en couronner
L'aimable troupe de ces belles.
Pour celle qu'on revere en ces paiſibles lieux,
On la voit ſur un lit negligemment couchée,
Sa teſte ſur un bras eſt à demi panchée;
Une douce langueur paroît dans ſes beaux yeux,
De ſes cheveux épars les ondes negligées
Montrent par un air ſi charmant,
Que les grandes beautez pour être bien parées,
N'ont beſoin d'aucun ornement.

Si je la repreſentois telle qu'elle eſt dans mon cœur, tout le monde vous connoîtroit à cette peinture. Et bien qu'il n'y allât point de votre gloire, puiſque je ne ſuis pas de ces Amans heureux, que l'honneur de leur Dame oblige à cacher leur bonne fortune: Je veux bien toutefois ne vous décrire pas ſi particuliérement. Vous me tiendrez compte de cette diſcretion, ſi vous voulez: ce n'eſt pas qu'il ne me fût plus utile auprès de vous de ſça-

voir cacher mon peu de merite, que toute autre chose.

Il faudroit un ſecret pour couvrir mes défauts,
Et je ſerois heureux dans mes peines diſcrettes,
De cacher le peu que je vaux,
Comme je ſçai cacher les faveurs qu'on m'a faites.

Cependant pour revenir à notre divinité, & pour vous faire connoître en quelque ſorte ſon pouvoir, je n'ai qu'à vous dire qu'elle ſe ſert ſi bien de tout l'eſprit de ceux qu'elle gouverne, qu'elle ne manqua jamais de leur fournir de raiſon pour tout ce qui leur eſt le plus agréable & le plus commode; & que même en ſa tranquillité elle eſt ſi ſemblable à la ſageſſe, qu'on peut s'y tromper facilement, & dire même en ſa faveur, que par des charmes ſecrets qu'elle porte dans notre ame, elle nous rend bien plus heureux que cette grandeur de courage tant vantée, qui par des efforts violens pretend nous mettre au-deſſus de l'ambition, & nous conſoler de nos pertes.

Qu'enfin la charmante Pareſſe,
Plus habile que la Sageſſe,
Par de moins penibles moyens;
Sans qu'aucun ſoin nous importune,

Nous fait mépriser la Fortune,
Et seule nous tient lieu de tous les autres biens.

Pour le lieu où elle reçoit ces hommages, c'est sur un lit qui lui sert d'Autel dans le fond de son magnifique Temple. Elle paroît là bien mollement couchée. Une petite troupe d'Amours est representée autour, les uns, sont étendus sur des carreaux; les autres, à demi couchez, font tomber adroitement leurs compagnons, & les tirent pour les abatre auprès d'eux. Ils tâchent même de faire une semblable malice à toutes les personnes qui arrivent.

Si lors qu'on voit quelqu'un à bas,
On ne peut s'empêcher de rire,
Pourroit-on me blâmer de dire,
Puisqu'en tout sexe on peut faire un faux pas,
Qu'en une moins rude infortune,
Quand l'Amour veut qu'il en arrive ainsi,
Il ne soit bien plaisant aussi
De rire aux dépens de quelqu'une ?

Il faut au moins être une partie de sa vie couché, si l'on veut obéïr à la Paresse, suivre ses conseils, & la respecter comme elle l'ordonne. La plus grande occupation qu'elle puisse permettre aux belles,

les, c'eſt de badiner avec leur éventail en Eté, & avec leur manchon en Hyver. Pour les hommes ſur leſquels elle regne, il faut bien auſſi qu'ils ſoient faits à leur badinage.

L'on a vû de tout tems que parmi les blondins
les plus heureux ſont les badins;
Que dans les amoureux myſteres
Les prudens, les diſcrets font plus mal leurs affaires.
La ſageſſe en Amour eſt un bien dangereux;
Dans ce calme fatal ſe font tous les naufrages
Des cœurs les plus touchez & les plus amoureux:
Soit dit ſans offenſer ces graves perſonnages,
Qu'un reſpect éternel rend toûjours malheureux,
En Amour, les plus foux ſont toûjours les plus ſages.

Enfin, Madame, badiner agréablement eſt un des plus aſſûrez moyens de parvenir. Toutes nos Pareſſeuſes y réüſſiſſent ſi bien, qu'il n'y a rien de ſi charmant: leur joye remplie d'une aimable langueur eſt douce, pleines de petites façons ſpirituelles, accompagnées inceſſamment de petits mots, qui leur ſont tellement propres & d'un tour ſi particulier, qu'on

qu'on ne peut les entendre ſans en être charmé, ni les rapporter ſans leur ôter ce je ne ſçai quoi, qui les rend ſi agreables. C'eſt ainſi que ceux qui veulent être heureux, doivent badiner avec elles, & qu'ils cherchent à leur dire continuellement des choſes qui leur plaiſent.

Car qui commence à divertir,
A déjà ſçû trouver l'heureux ſecret de plaire,
Et pour lors un adroit & bienheureux Amant,
Sans craindre les effets d'une feinte colere,
Ni ſans penſer qu'il s'en peut repentir;
Doit hazarder, être un peu temeraire;
Tourner tout ſi badinement,
Qu'il puiſſe radoucir le cœur le plus ſauvage:
Se gouverner ſi plaiſamment,
Qu'en des choſes de rien dans ce commencement
Il puiſſe à badiner engager la plus ſage.
S'il n'a point ce talent, il ne peut être heureux:
Car pour bien badiner, il faut badiner deux;
Et c'eſt là le ſecret de tout le badinage.

Des deux côtez de l'Autel, ou du lit de notre divinité, on apperçoit comme deux grottes admirables, l'une eſt dediée au Sommeil, & l'autre à la Rêverie. Au milieu de celle du Sommeil eſt ſuſpenduë une

une lampe de geais noir, enrichie de quantité de pierreries ; & quoiqu'elle donne peu de clarté à travers de sa sombre lumiere, dans plusieurs grandes glaces de cristal taillées à differentes faces, l'on voit l'image des tableaux dont cette grotte est ornée. Ils paroissent presque tous dans chaque miroir : mais comme ils n'y paroissent pas entiers, on voit en même-tems un morceau de païsage, une petite partie d'un château, le visage d'une belle, les aîles d'un Amour, ou les ruïnes d'un vieux Palais. Ainsi cela ne represente pas mal la confusion des songes qui accompagnent d'ordinaire le sommeil. Ce sont eux qui prennent le soin d'orner cette grotte, qui la parent & l'enrichissent de tout ce qui leur vient en fantaisie : il n'y a rien de beau ni de désagréable, qu'ils n'y mettent quelquefois ; au moins ils ont cela de bon qu'ils font de la peine aux personnes les plus heureuses : ils sçavent consoler les plus infortunées ; & comme je vous ai pû dire autrefois :

Ils charment les plus miserables,
Ils sçavent contenter les plus ardens desirs ;
Et par l'appas trompeur de mille faux plaisirs,
Soulager des mauz veritables.
Ils trompent, il est vrai, mais agréablement,
Si leurs biens ne sont que mensonge,
N'en

N'en eſt-il pas ainſi du bonheur plus charmant ;
Et quand il eſt paſſé, n'eſt-il pas comme un ſonge.

La grotte de la Rêverie eſt plus reguliérement ornée : les Tableaux qui l'enrichiſſent & qui la parent, bien qu'ils ſoient compoſez de tous les objets qu'on ſe puiſſe imaginer, ne laiſſent pas d'avoir quelque liaiſon & quelque ſuite entr'eux. Au haut de la voûte, qui eſt ornée de pluſieurs peintures excellentes, ſont écrits ces Vers :

Doux tranſports qui naiſſez des plus ardens deſirs,
Agreable entretien qu'un parfait Amour donne,
Penſers délicieux où le cœur s'abandonne,
Eſpoir & ſouvenir des plus charmans plaiſirs,
L'Amour, ce Dieu puiſſant qui vous a donné l'être,
Auroit ſans moi peine à vous ſoûtenir ;
Et ſi c'eſt lui qui vous fait naître,
J'ai des charmes ſecrets pour vous eutretenir.

Au moins, Madame, c'eſt de cette Rêverie douce & agréable que j'ai appris tout ce que je viens de vous dire. Que ſi ma paſſion l'a entretenuë ſi long-tems pour vous

vous plaire, ſongez un peu que vous lui devez quelque reconnoiſſance ; & qu'un galant homme fonde bien plûtôt ſon eſperance ſur les ſentimens de ſon cœur, que ſur les loüanges qu'on peut donner à ſon eſprit.

Et ſans mentir, je vous puis dire,
Qu'Amour qui cauſe mon tourment,
M'a fait rêver ce que je viens d'écrire,
Moins en faiſeur de Vers, qu'en veritable Amant.

Je porterois cette rêverie encore bien plus loin, ſi je n'étois obligé de me rendre à la Pareſſe ma Souveraine ; & vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, Madame, de ce que j'ai dit lorſque j'ai voulu faire ſa peinture. Je me ſacrifie donc tout entier à elle ; & pour lui plaire, je finis cet Ouvrage : étant bien aſſûré, que de quelque façon que j'en ſorte, la fin couronnera l'œuvre à ſon égard, puiſqu'elle finira la peine que j'ai euë de l'écrire, & celle que vous avez euë de le voir.

Fin du Tome troiſiéme.

TABLE

des Piéces contenuës en ce Tome Troiſiéme.

VII. *Ele-*

Fin de la Table du Tome Troisiéme.



